

81

CINÉ - TÉLÉ - VIDÉO

BUFFY CONTRE LES VAMPIRES

TOUS LES PERSONNAGES, TOUS LES ÉPISODES

John MacTiernan : Le 13ème Guerrier & Thomas Crown

Stanley Kubrick : Eyes Wide Shut

Martin Scorsese : Bringing Out the Dead

DOSSIER SÉRIES TÉLÉ : le best of de la rentrée

Belgique : 180 FB - RCI : 2800 CFA
Canada : 7,25 $ - Espagne : 700 Pts - Suisse : 8 F

M 3226 - 81 - 25,00 F - RD

SOMMAIRE



BUFFY CONTRE LES VAMPIRES : P. 22.



DOSSIER SÉRIES TÉLÉ : P. 30.

IMPACT, une publication **Jean-Pierre PUTTERS / MAD MOVIES** 4 rue Mansart, 75009 Paris. Tél.: 01 48 74 70 83. Fax : 01 40 23 95 69.

directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Damien Granger **secrétaire de rédaction** Vincent Guignebert

comité de rédaction Rafik Djoumi - Damien Granger - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters **collaborateurs** Alexis Dupont-Larvet - Cyrille Giraud - Frédéric Lelièvre - Stéphane Moïssakis - Alexandre Nahon - Jack Tewksbury - Stéphane Thiellement - Sandra Vo-Anh - Erich Vogel **correspondant à Los Angeles** Didier Allouch

maquette Vincent Guignebert **régie publicitaire** Gilles Sebbah

composition «Pff, j'ai encore trop buffy» **photogravure** Beauclair **impression** SIEP **distribution** NMPP **dépôt légal** août 1999 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°81** tiré à 60.000 exemplaires

remerciements Michèle Abitbol-Lasry - Agence Clarice - Fabien Baron - Michel Burstein - Yvette Calmel-Rougerie - Cat's - Carole Chomand - Nathalie Dauphin - Isabelle Delepierre - Sophie Déroulède - Françoise Dessaigne - Marquita Doassans - F.I.P. - Sylvie Forestier - Marie-Laure de Frescheville - François Frey - François Guerrar - Fabienne Isnard - Mary-Anne Kiremidjian - Muriel Kitzinger - Séverine Lajarrige - Anne Lara - Pascal Launay - Clothilde Lécuillier - Etienne Lerbret - Corinne Licoppe - Patricia Macchini - Floriane Mathieu - Laurette Monconduit - Gilles Polinien - André-Paul Ricci - Alexis Rubinowicz - Jean-Pierre Vincent

ÉDITO


LE 13ème GUERRIER : P. 12.

Cet été, chez les distributeurs, les responsables du marketing semblent prendre du bon temps. Comme s'ils étaient partis en vacances et avaient laissé le soin à leurs enfants d'étaler toute leur culture de cour de récré. Car en cette période estivale, ça parle branché sur les affiches, on s'amuse à trouver les titres les plus fous, les accroches les plus délirantes (et même les visuels : il n'y a qu'à voir celui de **Mister Cool**, qui reprend sans vergogne la pause de Jackie Chan sur le poster de **Rush Hour**). La concurrence ne se trouve donc pas tant au niveau des films qui sortent, mais encore plus que d'habitude sur la manière dont ils sont vendus. Un procédé qui vise à attirer le jeune public dans les salles, puisqu'il peut maintenant s'identifier au produit qu'on lui propose. Ce qui engendre une série de titres et de slogans tellement folkloriques qu'ils risquent de faire date. A commencer par **Sexe Intentions**, une association de mots qui ne veut strictement rien dire, imaginée uniquement pour titiller les spectateurs de **Sexcrimes**, qui avait connu un joli succès l'année précédente à la même époque (à quand **Sexsexe** ?). Ensuite, il y a **La Main qui Tue**, un film d'horreur pour ados dont le titre résume très simplement la situation : un jeune voit sa main droite animée de mauvaises intentions, le poussant à tuer malgré lui. Un titre sobre mais efficace, qui rappelle sans trop de mal cette expression quotidiennement usitée, «Ce truc, ça tue !».

Dans le même registre, on trouve la suite du film de Brian de Palma, **Carrie 2 : La Haine**. Déjà fortement contrariée dans le premier film, elle a cette fois Carrie-ment la haine ! Un titre qui promet beaucoup sauf que Carrie est absente du film, laissant place à sa cousine Rachel ! Si on est volé sur le personnage, le reste est cependant représentatif du contenu. De son côté, **Elle est trop Bien** s'en tire pas mal non plus. On a surtout hâte de voir la suite, avec une Rachel Leigh Cook plus mûre de quelques années, qu'il sera logique d'appeler **Elle est trop Bonne**. Rayon slogan, on retiendra avant tout celui d'**Une Nuit au Roxbury** : «C'est la Night». Du franglais peu généreux en précisions et en détails. C'est la night de quoi, on ne saura jamais, à moins de s'y aventurer en fait. On souhaite bonne chance aux courageux (Eh, il paraît que dans le film, il y a un man qui danse comme un king !). Enfin arrive notre coup de cœur, en rapport avec la douce comédie **Collège Attitude**. On nous dit que c'est le film le plus «speggel» de l'été. On est content pour lui puisque ça a tout l'air d'être un compliment, mais n'empêche que l'expression reste un mystère. On a beau sortir les dictionnaires d'anglais, de grec, de serbo-croate et même de breton, les compulser dans tous les sens possibles et inimaginables, on ne trouve aucune trace du mot «speggel», très certainement improvisé pour l'occasion, donc (avis aux lecteurs : si vous avez la solution, écrivez-nous). On se croirait revenu vingt ans en arrière, quand d'anciens hippies devenus des commerciaux s'amusaient à trouver les titres les plus farfelus possibles dès qu'un film de genre pointait le bout de son nez. Un phénomène propre à l'été cependant, puisque dès septembre, tout rentre dans l'ordre. La preuve, **Go**, un polar orienté ados qu'on imaginait déjà s'appeler **A Donf** ou **Va et Vient**, conserve son titre original. Il y a un temps pour tout. Fini la déconnade !

Damien GRANGER

■ *Edward Norton & Brad Pitt dans FIGHT CLUB* ■

EXPRESSO

■ par Damien GRANGER & Jack TEWKSBURY ■

FIGHT CLUB

Avec son nouveau film, David Fincher revient là où on ne l'attendait pas forcément. Après **Alien 3**, un huis clos angoissant et stylisé qui n'a pas convaincu la majorité, il est consacré pour **Seven**, un thriller sombre et moite qui met en scène un serial-killer inspiré par les sept pêchés capitaux. Pour beaucoup, **Seven** est considéré comme un chef-d'oeuvre et un modèle dans le genre, plus encore que **Le Silence des Agneaux**. Parce qu'il réussi encore mieux à mélanger polar et horreur clinique. Bizarre que son film suivant, **The Game**, soit un tel ratage. Même si Michael Douglas se prête assez bien à ce jeu grandeur nature dirigé comme un survival, **The Game** ressemble au **Prix du Danger** réalisé par Marcel Beliveau. Mais David Fincher doit aimer le sujet. Et être conscient qu'il s'est planté. Comme s'il voulait se rattraper, il revient avec une trame similaire pour **Fight Club**, l'adaptation d'un roman de Chuck Palahniuk. On ne sait toujours pas grand-chose, si ce n'est qu'Edward Norton (nominé aux Oscars pour son rôle dans **American History X**) y interprète un passionné d'aventure qui, après avoir rencontré un Brad Pitt versant dans le sadomasochisme, infiltre le milieu underground et très violent des combats clandestins : là, viennent se défouler bon nombre de cadres après une journée oppressante de boulot ! Même la bande annonce n'en dit pas plus. Elle ne fait qu'hypnotiser par une succession d'images intrigantes qui baignent dans un esthétisme à la **Seven**. On y voit un avion dont la carlingue se déchire en plein vol avec ses passagers aspirés dans les airs, et on apprend qu'une fois admis au Fight Club, on ne vit plus que pour ça. Le meilleur est à prévoir à partir du 10 novembre prochain.

PERFECT BLUE

Les films d'animation japonais sont sur le retour. Non plus en vidéo, mais en salles cette fois. En attendant le **Princesse Mononoke** de Miyasaki, prévu pour octobre, on pourra déjà découvrir **Perfect Blue**, qui se trouve à mi-chemin entre le film noir classique et le thriller moderne.
Au Japon, on peut dire qu'il existe trois grandes écoles qui détiennent le monopole sur le cinéma d'animation. Il y a celle de Katsuhiro Otomo (**Akira**), celle de Hayao Miyasaki (**Porco Rosso**) et celle de Mamoru Oshii (**Ghost in the Shell**). **Perfect Blue**, né de l'initiative de la première, est réalisé par Satoshi Kon, collaborateur de longue date d'Otomo. Egalement scénariste, designer, auteur et dessinateur de mangas à ses heures perdues, Kon participe à **Roujin Z**, au film live **World Appartement Horror**, et surtout au très apprécié **Memories**, avant d'adapter cette nouvelle de Yoshikazu Takeuchi. **Perfect Blue** s'intéresse à la société de consommation japonaise et la dénonce au travers des comportements déviants hérités de celle-ci, de ses idoles et des otakus, ces fans qui sacrifient leur vie sociale pour se consacrer entièrement à leur passion. Chanteuse pop au sein du groupe Les Cham, Mima choisit, conseillée par son agent, de quitter la scène pour démarrer une carrière d'actrice. Elle accepte alors un petit rôle dans une série télé à succès, déclenchant la colère de plusieurs de ses fans, parmi lesquels Mimaniac qui dévoile sa vie en détail sur Internet et menace ses proches. Mima, hantée par un double, se rend compte que sa vie se confond étrangement avec la série dans laquelle elle joue et sombre dans la schizophrénie pendant que son entourage est victime des assauts d'un mystérieux tueur...
Satoshi Kon est un réalisateur sous influence. Visuellement, **Perfect Blue** se rapproche de **Seven**, tandis que niveau narration, il rappelle certains films d'Hitchcock et les adaptations d'Edgar Allan Poe par Roger Corman (surtout **La Chute de la Maison Usher**). Sans compter les clins d'oeil à **Basic Instinct** de Paul Verhoeven et aux **Accusés** de Jonathan Kaplan. Beau, intelligent, prenant, avec un zest d'érotisme et de gore, **Perfect Blue** sortira chez nous le 15 septembre prochain.



■ PERFECT BLUE ■

EXPRESSIMO

● Si Tom Cruise sera à l'affiche le 15 septembre de **Eyes Wide Shut**, il est fort probable que **Mission : Impossible 2** ne soit pas prêt pour sortir en décembre comme prévu et qu'il soit reporté à une date ultérieure, suite à plusieurs différends au sein de la production. Et aux dernières nouvelles, le tournage, qui a commencé en Australie, se finira finalement en Californie, dans les studios où a été tourné **Titanic**. L'acteur a récemment annoncé qu'il avait dans ses projets un remake de **La Course à la Mort de l'an 2000**, un film de Paul Bartel autour d'une course de voitures où il est conseillé d'écraser les passants, les enfants rapportant plus de points que les adultes ! C'est Paul Thomas Anderson (**Boogie Nights**) qui devrait le réaliser, d'après un scénario de J.F. Lawton (**Pretty Woman, Piège en Haute Mer**).

● Arnold Schwarzenegger est sur les rangs pour interpréter le rôle titre de **Doc Savage : The Man of Bronze**, inspiré de la bande dessinée du même nom avec son justicier dont la peau en bronze le protège de tout danger. Le projet est actuellement en développement chez Castle Rock sous la houlette du producteur Chuck Russell (**Mask**) et du scénariste/réalisateur Frank Darabont (**Les Evadés**).

● Des rumeurs laissent entendre que Pierce Brosnan, qui a peur d'être emprisonné dans le rôle de 007, tournera son dernier **James Bond** en 2001. Après avoir lu un article dans *Times*, qui révélait qu'aucun acteur ayant joué l'agent secret, à l'exception de Sean Connery, n'a connu de véritable carrière hors de la série, Brosnan a paniqué et s'est mis à la recherche de nouveaux personnages pour refaire son image. Il a déjà commencé en remplaçant Steve McQueen dans le remake de **L'Affaire Thomas Crown**.

● Après **Gangs of New York** avec Robert De Niro et Leonardo DiCaprio, qui tourne autour de règlements de compte entre gangs irlandais, Martin Scorsese serait intéressé pour produire un remake de **High and Low**, un film d'Akira Kurosawa dans lequel un kidnapping banal prend des proportions inattendues. C'est le scénariste et réalisateur David Mamet (**La Prisonnière Espagnole**) qui devrait se charger de la mise en scène.

● George Clooney, dont on entend moins parler depuis qu'il a quitté la série *Urgences*, sera aux côtés de Ben Affleck (**Armageddon, Un Vent de Folie**) dans **Perfect Storm**, un thriller de Wolgang Petersen (**Dans la Ligne de Mire**) inspiré d'une histoire vraie, celle d'un bateau qui se retrouve face à la tempête la plus dévastatrice du siècle.

à l'affiche du CORRUPTEUR

CHOW YUN FAT

L'acteur fétiche de John Woo a une actualité chargée en ce moment. Son dernier film, LE CORRUPTEUR, est actuellement dans les salles, le drame HONG KONG 1941 sort en vidéo et il vient juste d'achever le tournage du film épique LE ROI ET MOI. Une bonne occasion pour s'entretenir avec lui, juste avant qu'il rejoigne Pékin pour les besoins du nouveau film de Ang Lee.



■ *Chow Yun Fat dans LE CORRUPTEUR* ■

Avant de tourner dans *Le Corrupteur*, aviez-vous vu les films précédents de James Foley ?

Oui, j'aime beaucoup ce qu'il fait. C'est un grand réalisateur et un véritable directeur d'acteurs. Il a une excellente vision des choses et sa passion pour la mise en scène se traduit dans ses mouvements de caméra. Il n'a jamais cessé de m'encourager, même lorsqu'une prise était ratée à cause de mon anglais. Pour lui, il ne fallait surtout pas que je m'inquiète mais que je m'accroche. Il me disait qu'on pourrait arranger ces petits problèmes plus tard, le principal étant que mon jeu soit le meilleur et le plus juste possible face à la caméra. Il m'a été d'une aide très précieuse.

Comment vous êtes-vous préparé au rôle ? Avez-vous rencontré des policiers new-yorkais ?

J'ai surtout travaillé avec un membre de l'Asian Gang Unit, un type de la première génération d'immigrés travaillant à Chinatown depuis une quinzaine d'années. Il sait parfaitement tout ce qui s'y passe, connaît tous les gangs et a une idée précise du fonctionnement du crime organisé. C'est grâce aux conversations que j'ai eues avec lui que j'ai pu véritablement rentrer dans la peau de mon personnage. Et grâce à lui, je me suis rendu compte qu'on peut également passer de très bons moments à Chinatown !

Dans la plupart de vos films, vous êtes soit un gangster classe et sympathique soit un flic torturé. Vous n'aimez pas les héros simples ?

Pour être tout à fait franc, je ne sais pas vraiment. En tant qu'acteur, je me fie avant tout à l'histoire et aux personnages qu'on me propose. Mais je n'ai pas forcément envie d'interpréter toute ma vie les tueurs ou les flics. J'aimerais explorer d'autres horizons, faire des comédies, des drames, des films romantiques. Je n'ai pas envie d'être emprisonné dans l'action pure. Et de toute façon, je crois que le public désire voir différentes facettes de mon jeu.

C'est pour cette raison que vous avez fait *Le Roi et Moi* ?

Absolument. Ça a été une expérience formidable, inoubliable même. Les spectateurs vont enfin pouvoir s'apercevoir que je suis aussi un acteur en dehors des films d'action, que je peux jouer la comédie...

En quoi était-ce une expérience formidable ?

Déjà parce qu'elle était nouvelle pour moi. Tourner avec Jodie Foster est un plaisir et un privilège. Elle est à la fois excellente actrice, réalisatrice et productrice. Pendant le tournage, elle m'a donné beaucoup de conseils. Dans le scénario, il y avait de nombreuses expressions en ancien anglais qu'on n'utilise plus de nos jours. Pour me faciliter la tâche, elle allait souvent discuter avec le réalisateur afin de couper certaines répliques trop difficiles à dire. Elle m'a vraiment aidé. Travailler avec Andy Tennant, le réalisateur, était aussi très enrichissant car c'est le genre de metteur en scène qui fait des émotions et des sensations une priorité. Il a été assez dur avec moi pendant le tournage, mais c'était pour mon bien. On tournait prise sur prise jusqu'à ce que ça soit parfait. Et il n'était pas question de se déconcentrer entre chaque scène ! A chaque temps mort, il faut savoir gérer son énergie. C'est un grand film épique et romantique, très différent de tout ce que j'ai fait auparavant. J'ai beaucoup appris sur ce tournage, même si c'était parfois mentalement assez éprouvant.

Que pensez-vous des films américains de John Woo ?

Je les trouve très bons. Même si les studios lui fixent beaucoup de restrictions, John s'en sort très bien. Il sait mettre à profit sa philosophie chinoise et imposer sa façon unique de mettre en scène. Il a trouver les bonnes armes pour se défendre face aux studios et à ceux qui ont le pouvoir de l'argent. Il est parvenu à rendre sa vision du monde, si particulière, encore plus impressionnante. On le voit d'ailleurs bien dans son dernier film, **Volte/Face**, qui a été un énorme succès. John est devenu un réalisateur très puissant. Il ne pourrait plus survivre à Hong Kong, car les producteurs seraient incapables de satisfaire à ses exigences ! Il n'y a qu'à Hollywood qu'il peut continuer à faire du cinéma.

Qu'est-ce qui vous a donné envie de devenir acteur ?

Je vais vous dire, pendant les années où j'étais au lycée, j'ai vu beaucoup de films de guerre : **Le Jour le plus Long**, **La Grande Evasion**, etc. J'ai pratiquement vu tous ceux qui ont été tournés dans les années 70. J'ai également vu énormément de films français, les Alain Delon, les Jean-Paul Belmondo, ainsi que des films japonais, tous les Kurosawa, etc. Dans les années 70, il y avait de nombreux films cultes. Pendant toute cette période, j'ai admiré de nombreux héros sur grand écran. Je ne sais pour quelle raison, mais ils avaient tous un effet magique sur moi. Je m'asseyais dans la salle et je me laissais emporter par ces personnages, ces histoires, et même par les chansons des films. A l'époque, j'aurais aimé pouvoir plonger dans cet écran géant et devenir moi-même un acteur. Ça aurait été fabuleux ! J'ai eu le plaisir et le privilège de voir, dans les années 70, des dizaines de grands films, de découvrir de grands réalisateurs, acteurs et scénaristes. C'est années-là sont exceptionnelles dans l'histoire du cinéma.

Pensez-vous devenir une star à Hollywood, comme vous l'êtes déjà à Hong Kong et dans le reste de l'Asie ?

Non, je ne pense pas. D'ailleurs, je demande toujours aux gens de ne pas me qualifier de star. Acteur me convient mieux. Pour l'instant, j'ai l'impression d'être à la maternelle, d'être un très jeune étudiant qui vient juste d'arriver en ville. Je crois qu'il me faudra encore cinq ou six autres films pour gagner la reconnaissance du public, pour qu'il prenne conscience que je peux jouer toutes sortes de rôles. Mais je ne pense pas devenir une grosse star, non. Je peux tout au plus espérer devenir un bon acteur, un acteur respecté, dont le public attendra les films. En tout cas, c'est mon voeu le plus cher.

■ Propos recueillis par **Damien GRANGER** et traduits par **Sandra VO-ANH** ■

● Comme pour suivre l'exemple de Nicole Kidman et Tom Cruise, le couple Brad Pitt/Jennifer Aniston (***Friends***) sera bientôt réuni dans **Waking up in Reno**, un road movie où il s'enfuient dans le Nevada avec une importante somme d'argent qui ne leur appartient pas.

● A l'aube du nouveau millénaire, le film de gangster revient définitivement à la mode. Martin Sheen et Tom Selleck (Magnum en personne) seront réunis pour un remake de **The Roaring Twenties** ; Freddie Prinze Jr et Jennifer Love Hewitt, déjà partenaires dans les deux **Souviens-toi... l'Eté Dernier**, ont été choisis pour incarner les nouveau Bonnie and Clyde ; Francis Ford Coppola et Al Pacino sont bien embêtés d'avoir fait mourir Michael Corleone dans **Le Parrain 3** car ils auraient tous les deux bien aimé en faire un quatrième. Ils cherchent actuellement une solution. Résurrection ? Voyage dans le temps ? Clonage ?

● *Warner* a demandé à Clint Eastwood de prendre en charge la direction de l'adaptation de sa série télé ***Rawhide*** en film. Eastwood envisage de confier son personnage de cowboy à George Clooney, avec Kevin Spacey et Gary Busey pour compléter la distribution.

● Dans **Shiny New Enemies**, Salma Hayek (**Wild Wild West**) est une ancienne playmate de magazines de charme devenue flic. Elle doit retrouver des pièces d'une importante valeur qui tombent entre les mains d'un innocent et malchanceux citoyen. Jeff Goldblum sera le méchant de service, prêt à tout pour s'approprier le magot.

● D'abord confié à Ron Howard, **The Sea Wolf**, adaptation d'un roman de Jack London datant de 1904, sera finalement réalisé par John Boorman (**Le Général**). L'histoire évolue autour d'un groupe de naufragés secourus par un certain Capitaine Wolf Larsen, qui s'avère être un fou auto-destructeur. Pour eux, c'est le début d'un vrai cauchemar.

● Sylvester Stallone prendra bientôt la place de Michael Caine dans le remake de **Get Carter**, où il jouera le flic Jack Carter qui se rend compte, au moment des funérailles de son frère, que ce dernier n'est pas mort de cause naturelle, mais qu'il a été exécuté par de mystérieux tueurs. Un personnage qui va permettre à l'ancien Rambo de renouer avec son rôle de flic désabusé qu'il tenait dans **Copland**.

● Bruce Willis tournera prochainement **Ace in the Hole**, pour l'instant sans réalisateur, où il sera un artiste ayant fait de la prison qu'un gérant de casino accusé de meurtre fait chanter pour obtenir son aide.

AUSTIN POWERS 2 : THE SPY WHO SHAGGED ME



Mini Me et le Dr Denfer dans AUSTIN POWERS 2 : THE SPY WHO SHAGGED ME

L'agent secret le plus sexy de la planète est de retour ! Il ne s'agit bien sûr pas du commander Bond, même si ses nouvelles aventures, **The World is not Enough**, sont toujours prévues en France pour la fin de l'année, mais d'Austin Powers. Avec son sourire ravageur, ses tenues vestimentaires rétro-kitsch et son humour qui vole au ras des pâquerettes, Austin revient pour sauver le monde de la morosité ambiante. Et également parce que son ennemi juré, le Dr Denfer, a réussi à lui dérober, d'une feinte machiavélique, tout ce qui faisait son charme et sa force (ça se situe en dessous de la ceinture). Eh oui, Austin Powers est devenu provisoirement impuissant (dur pour celui qui se vante d'être tellement «shaggadélique») et doit retourner en 1969 pour récupérer son «mojo» tant convoité avant que le Dr Denfer ne s'en serve pour dominer le monde.
Malgré un scénario qui peut se résumer en deux lignes, il s'en passe des choses dans **Austin Powers 2 : The Spy who Shagged me** ! De l'action, des surprises, des révélations, et surtout beaucoup de gags. **The Spy who Shagged me**, c'est tout ce qu'il y avait dans le premier **Austin Powers** mais en plus énorme. Même Mike Myers, peu comblé par deux rôles, en endosse un troisième en la personne de Fat Bastard, un larbin boulimique et répugnant du Dr Denfer. Un Dr Denfer, véritable star de cette suite, qui est accompagné d'un clone raté, haut comme trois pommes, qu'il décide de baptiser tout simplement Mini Me, et qu'il préfère largement à son fils. C'est donc une longue histoire d'amour qui commence entre eux, sacralisée par la reprise hilarante du «Just The Two Of Us» de Will Smith. De son côté, niveau cœur, Austin Powers doit se consoler du décès de Vanessa Kensington (Elizabeth Hurley dans une apparition éclair), suite à une scène de ménage «explosive», et la remplace assez vite par sa nouvelle partenaire, Felicity Shagwell. C'est Heather Graham qui prend la relève, habillée de tenues courtes, moulantes et colorées.
Depuis six semaines maintenant, les Américains s'amusent aux nouvelles aventures d'Austin Powers, et lui ont déjà donné 190 millions de leur argent de poche. La cassette du premier épisode est même redevenue numéro 1 des ventes. En France, il faudra attendre le 27 octobre prochain pour se marrer. D'ici là, Oh behave !

jeu vidéo

DRIVER

Il fallait s'y attendre. Les sales gosses qu'on calmait le dimanche après-midi, en les scotchant devant ***Starsky et Hutch***, ont fini par grandir. Après avoir tenté d'utiliser la voiture de papa en guise de Zebra 3, les plus agités de ces miards ont fini dans l'équipe de développement de *GT Interactive*. D'où ce *Driver* aux allures marquées de défoulatoire post-pubère. Imaginez-ça. Vous voilà au volant d'une de ces Chevrolet des années 70, à la suspension un peu trop lâche et à la direction moyennement fiable, lâché dans les rues de Miami, San Francisco, Los Angeles ou New York, avec à vos trousses la moitié des flics de la ville. Sur une musique funkadelic que n'aurait pas renié Lalo Schifrin, à vous d'alterner les missions, poursuivi ou poursuivant, flinguer les vitrines des restos, décalquer les poubelles des ruelles de Chinatown, ou bien encore faire quelques vols planés sur les collines à tramways de Frisco. A l'origine, ce jeu vous plongeait dans la peau d'un vrai pourri. Mais les associations familiales, très actives dès que leurs enfants risquent de s'amuser, ont mis le holà. Les concepteurs ont donc légèrement remanié leur script. Vous interprétez dorénavant un flic infiltré dans la mafia. Ce qui vous permet de faire exactement les mêmes saloperies... mais en restant du bon côté de la Loi ! De même que dans **Driver**, le film homonyme de Walter Hill, il vous faut convaincre les bad guys de vos talents de pilote en exécutant quelques figures périlleuses dans un parking. La chose acquise, ils vous intègrent à leurs missions douteuses : évasions, intimidations, slaloms entre les barrages de flics, tout y est, jusqu'à l'incroyable mode «survie» où toute la flicaille de la ville tente, à tout prix, de stopper votre véhicule en vous rentrant dans le lard. Du bon destroy bien groovy quoi !!
Mais là où le jeu atteint une espèce de nirvana, c'est avec son mode réalisateur. Choisissez vos angles et emplacements de caméra, la durée de vos plans, et montez à votre guise. Les plus brillants s'essaieront à imiter Sam Peckinpah, les plus branleurs feront du Michael Bay en appuyant au hasard sur n'importe quelle touche. Quoi qu'il en soit (et sans exagération), ce mode génial vous ouvre les portes d'un véritable apprentissage, par la pratique, à la discipline du montage. Il vous suffira de brancher votre console à votre magnétoscope pour garder sur bande vos exploits techniques, en attendant l'Oscar. On rêverait que cette option soit programmée sur tous les futurs jeux en 3D. Mais pour l'instant, oubliez vos bonnes manières, faites chauffer la gomme, klaxonnez un bon coup et bye bye les enjoliveurs !





OUVREZ-LA !

la baffe

Après avoir visionné deux fois **Matrix**, je ne peux m'empêcher de vous faire part de mon enthousiasme vis-à-vis de ce film tombé en pleine figure sans prévenir. Car rien ne laissait présager d'une telle baffe. Surtout pas la bande annonce, totalement incompréhensible, quoique très esthétique, avec ses slogans ringards («Croire à l'incroyable», «Oubliez tout ce que vous savez»), ses «men in black» tout droit sortis de la pub pour la Saxo, et un Keanu Reeves qui nous faisait apparemment un bis repetita de **Johnny Mnemonic**, œuvre pour le moins oubliable... Bref, c'était clair que ça n'allait pas être prise de tête et puis on nous promettait des gros moyens, du spectacle, des effets spéciaux et ça c'est suffisant a priori pour attirer le chaland. On va voir **Matrix** et puis, emballé c'est pesé, au suivant.
Force est de reconnaître que le coup de bluff a été magistral. A vrai dire, les têtes pensantes du marketing pouvaient-elles faire autrement (savent-elles faire autrement ?). **Matrix** est un film inracontable. Impossible de piger en quelques lignes avec quelques images tout ce que l'histoire a de novatrice et d'originale, impossible de trouver une quelconque référence scénaristique, **Matrix** est un OVNI filmique unique en son genre.
Au service d'un très surprenant scénario, une poignée de personnages hauts en couleurs, poignants et charismatiques. On les admire, on les soutient dans leur combat et ça contribue à rendre les scènes d'action si exaltantes : quand Neo et Trinity sortent les pétoires pour sauver Morpheus, ce n'est pas seulement pour faire tape à l'œil, c'est parfaitement intégré dans l'histoire et on est de tout cœur avec eux. Rien qu'avec ça, le film fait déjà mouche. Mais là où on atteint le nirvana, c'est d'avoir marié à ce scénario délirant une mise en scène incroyablement euphorisante. Les frères Wachowski, quasi-inconnus, ont réussi ce qu'aucun réalisateur hong kongais prestigieux n'a réussi à faire une fois expatrié à Hollywood : associer des techniques de réalisation asiatique à la technologie hollywoodienne. C'est ainsi que l'on assiste à des gunfights monstrueux, à des séquences d'arts martiaux de haute voltige et à des ralentis hautement spectaculaires, qui réussissent à séduire les plus récalcitrants à ce genre de spectacle. Foin de montage ultra-cut et stroboscopique à la Armageddon, les scènes d'action s'enchaînent d'une manière tellement fluide que le sens du mot climax s'en trouve littéralement réinventé.
Merci, Messieurs Wachowski, de ne pas vous êtres laissés bouffer par vos requins de patrons. Vous leur avez prouvé qu'un très large public peut très bien s'emballer pour autre chose que les sempiternels codes et standards qui règnent à Hollywood depuis trop d'années. De fait, il paraît maintenant évident que la suite de votre film sera au moins aussi originale et inattendue. Avec **Matrix**, effectivement, on peut croire à l'incroyable.

Frédéric Boullot



■ Neo (Keanu Reeves) prêt à buter du flic. Gloups ? ■

la gêne

Bonjour à toute l'équipe. Je vous écris aujourd'hui afin de modestement vous faire part de mes impressions sur **Matrix**, tant le film ne cesse de me tarabuster dans ses ambiguïtés et ses partis-pris. Au niveau narratif tout d'abord. Loué, parmi les revues spécialisées, en tant que parfaite somme d'une décennie de «pop culture», et encensé comme première pellicule à avoir capté, puis être parvenue à adapter sur grand écran l'esprit comic-book (et **Blade**, alors ?), **Matrix** m'est essentiellement apparu, dans sa première moitié, comme un «best of» du cinéma d'anticipation de ces dernières années. Mais, au jeu idiot de l'énumération (où nous parviennent, au fur et à mesure du déroulement de l'intrigue, des vapeurs plus ou moins fortes de **Terminator**, **Johnny Mnemonic**, **Total Recall**, **La Jetée**, **Ghost in the Shell**, **Le Festin Nu** ou des gunfights estampillés John Woo, entre autres...), s'ajoute un étrange sentiment, qui croît lentement, se confirme et apparaît soudain comme évident au milieu du métrage : ces méchants en costard trois pièces, chantres du conformisme, prénommés Smith ou Brown, mains armées d'une tyrannie d'autant plus insidieuse qu'elle s'exerce à l'insu d'une population maintenue dans l'ignorance, ce traître qui s'appelle Reagan, le thème et la dynamique du film... **Invasion Los Angeles** de Carpenter !
Les deux titres, au-delà de leur traitement différent (même si chacun reste ancré dans le cinéma de genre), se ressemblent à un point tel qu'il est difficile de ne pas ressentir une certaine gêne. Il me semble même curieux que personne (sauf erreur) à *Mad* ou *Impact* n'ait relevé l'analogie, pourtant a priori si évidente qu'il m'étonne que Carpenter n'ait pas ouvert sa grande gueule pour hurler au plagiat. *(En fait, c'est tellement flagrant... qu'on a oublié de le signaler !)*
Sur le fond néanmoins, on remarque quelques dissonances, pas forcément en faveur de **Matrix**. Car là où Carpenter faisait de son «innocent» prolo un héros sûr de son bon droit respectueux des êtres, les frères Wachowski imposent une troupe désincarnée se shootant à l'ultra-violence. La scène de fusillade se déroulant dans le hall du building où Morpheus est retenu prisonnier, au-delà de son visuel époustouflant, laisse perplexe. Si dans **Invasion Los Angeles**, les bons et les mauvais étaient clairement identifiés et traités en conséquence (la scène où Roddy Piper abat un flic E.T. mais épargne son collègue, humain comme lui), tout dans **Matrix** devient plus fou. Car si on suit la logique de la réalité virtuelle telle qu'elle nous est montrée dans le film, seuls les trois agents ont conscience de leurs actes et agissent en conséquence : tous les autres, flics ou vigiles, restent ignorants, moutons au service d'un système qui les dépasse. Coupables par omission, peut-être, mais sans être directement responsables. Raison suffisante pour les abattre ? Oui, semblent répondre les frangins réalisateurs, dans une démarche flirtant alors avec une apologie du terrorisme, là où Carpenter avait su voir l'homme derrière l'uniforme, la façade...
A moins que tout ça soit une question de point de vue. Fétichisme des flingues ou simple clin d'œil au «shoot them up» des jeux vidéo, ultra-violence érigée en loi ou salutaires réactions de survie de la part des rebelles, film sournois ou manifeste libertaire (quoique largement mâtiné de mystique) ?... Chacun y piochera ce qu'il veut. Ou bien c'est tout simplement moi qui suis en train de vieillir et qui, au lieu de jouir de l'ensemble en tant que film d'action de l'année (ce qu'il est, sans problème), me met à chercher la petite bête là où il n'y a pas lieu de le faire.

Lionel Bertin

*D'une certaine façon, on s'attendait à ce que **Matrix** fasse l'unanimité auprès des lecteurs de Mad et d'Impact, et c'est une surprise de constater que les avis sont très nettement partagés. La scène du hall cristallise toutes les passions et toutes les gênes, comme semblent le démontrer vos deux lettres. En éliminant aussi radicalement des flics innocents (qui a dit qu'un bon flic était un flic mort ?!), les frères Wachowski fustigent l'autorité sociale et politique, comme dans un réflexe très commun de rébellion adolescente. Certains jeux vidéo, des chansons comme «Fuck The Police» et «Killer Cop», ou encore un film comme **La Haine** jouent d'ailleurs sur le même registre ou flirtent avec le sujet. Peut-être que l'un des problèmes de **Matrix**, c'est que la spectaculaire agressivité des frangins s'évanouie là où l'autorité religieuse commence. Et si l'on part du principe que c'est bonnard de tuer indifféremment des costards trois pièces et des flics dans un film, on ne voit pas trop pourquoi les autres uniformes seraient épargnés : comme par exemple les curés... ou même les disciples costumés cuir de Morpheus !*

V.G.

Sous la direction de Scorsese, un Nicolas Cage en ambulancier sombrant progressivement dans la folie...

■ *Frank Pierce (Nicolas Cage) : dans la «Cuisine de l'Enfer», un ambulancier affronte ses pires démons...* ■

BRINGING OUT THE DEAD

Après un passage à Las Vegas pour les besoins de CASINO, Martin Scorsese revient dans la ville de ses premières amours, New York, pour les besoins d'un drame onirique voyant un ambulancier poursuivi par ceux qui sont morts à l'arrière de son véhicule...

Pendant près de dix ans, le new-yorkais Joseph Connely a oeuvré en tant qu'ambulancier dans les services d'urgence du quartier de Hell's Kitchen. Dix ans à côtoyer la douleur, l'injustice et la mort, à contempler le fond de la cuvette où se déversent les déchets de la mégalopole. Incapable de se fermer à la douleur d'autrui, Connely finit par emprunter le chemin progressif et traître de l'auto-destruction. Dans un sursaut de combativité, il se décide pourtant à écrire un roman dans lequel il jette pêle-mêle ses expériences les plus terribles, sur un ton à la fois réaliste et mystique, sans se départir d'un humour noir particulièrement agressif. L'accueil public est enthousiaste.
Lorsque les studios *Paramount* et *Touchstone* décident de s'unir pour porter à l'écran ce sujet pas forcément familial, ils ne se posent pas la moindre question quant au réalisateur idéal. Martin Scorsese peut à juste titre être considéré comme l'édifice incontournable, une icône qui est aux quartiers chauds new-yorkais ce que Woody Allen est à Manhattan. Or, les obsessions de Connely rejoignent à ce point celles du réalisateur que son accord en devient presque trop prévisible. Si les services d'urgence sont peut-être les diocèses du monde moderne, le calvaire de Connely y est à coup sûr un chemin de croix. L'ancien aspirant-prêtre reconverti dans le cinéma pouvait-il l'ignorer ? C'était apparemment impossible si l'on en croit Paul Schrader, autre ex-prêtre converti, qui entreprit l'adaptation du roman de Connely à l'écran. Déjà responsable des scripts de **Taxi Driver**, **Raging Bull** et **La Dernière Tentation** du Christ, Schrader, comme on le voit, est pour le moins traumatisé par son éducation religieuse. Pourtant, lorsqu'il s'attaque à **Bringing Out the Dead**, il décide d'en évacuer tout le sous-texte catholique, explicite chez l'auteur, et se focalise sur le réalisme du sujet. Mais il constate rapidement que Scorsese prend gaillardement la direction opposée, inondant le script de notes et citations qui ne laissent aucun doute sur ses intentions. Schrader tente alors de l'en dissuader avec diplomatie, lui rappelant quelques expériences malheureuses sur une certaine **Dernière Tentation**. Peine perdue.

Dans sa version filmable, le script de **Bringing Out the Dead** nous fait vivre trois jours aux côtés de l'ambulancier Frank Pierce (Nicolas Cage). Surnommé Père Frank par ses collègues, à cause d'un investissement émotionnel qui outrepasse ses fonctions, Frank se consume peu à peu, hanté par les fantômes de ceux qu'il n'a pas pu sauver, et plus particulièrement celui d'une jeune fille, Rose (Cynthia Roman). Ne pouvant plus se résoudre à l'échec, et incapable de démissionner, Frank cumule les fautes, ne répond pas aux appels, espérant une éviction qui ne vient pas. Sarcastique, communiquant presque exclusivement par l'ironie, il est séduit par Mary Burke (Patricia Arquette), la fille d'un patient dans le coma dont il ne tardera pas à découvrir les démons cachés tout aussi destructeurs que les siens.
Sur ces trois jours qui rythment les trois chapitres de son film, Scorsese et Schrader développent une mécanique du récit concentrée autour de ce chiffre. Frank travaille avec trois équipiers différents. Le premier, Larry (John Goodman), symbolise l'homme de tous les jours. Le second, Marcus (Ving Rhames), est une sorte d'ange en mission, alors que le troisième, Tom Walls (Tom Sizemore), pourrait n'être rien moins que le diable incarné. Ces trois portraits gravitent autour des trois principaux démons de Frank : les gens de la ville, sa propre folie et la drogue qu'il consomme, connue sous le nom de Red Death. Origine littéraire oblige, la voix-off de Frank est omniprésente, conférant au personnage l'aura d'un Hamlet croisé avec Ben Sanderson, l'alcolo sublime de Leaving Las Vegas.

Le choix de Nicolas Cage s'imposait. Et pour cela les pontes des studios durent multiplier les négociations avec *Warner Bros.* L'acteur y est en effet toujours sous contrat pour l'hypothétique rôle de **Superman Lives**, qui nécessiterait de sa part une disponibilité immédiate. Quant à Scorsese, il a signé, toujours chez *Warner*, pour adapter **Dino**, la biographie de Dean Martin, sur un scénario de Nick Pileggi (**Les Affranchis**), que devrait interpréter Tom Hanks, entouré de Jim Carrey, John Travolta, Wesley Snipes et Adam Sandler (rien que ça !). Une fois le feu vert de la Warner (difficilement) obtenu, **Bringing Out the Dead** prit son envol. Un tournage exténuant, exclusivement de nuit, dans les quartiers même d'Hell's Kitchen et du West Village. C'est au talentueux chef-opérateur Robert Richardson (**Né un 4 Juillet**, **Casino**) que revint la tâche délicate de capturer un New York nocturne à la fois sombre, contrasté et chargé de détails. C'est donc une énorme infrastructure d'éclairages que dut gérer l'équipe, déversant des litres d'eau pour humidifier les trottoirs et jouer sur les réfractions des néons... quand bien même il ne pleut pas dans le film ! Le tout, bien sûr, en *Panavision*, sachant que Richardson et le cinémascope ne font qu'un. Présents également au générique technique, l'inestimable monteuse Thelma Schoonmaker (ancienne femme et monteuse de Michael Powell) et le compositeur Elmer Bernstein qui n'a jamais caché ses penchants gerschwinesques quand il s'agit d'illustrer la Grosse Pomme.
Quand Scorsese n'ambitionne pas de retrouver la grâce de son mentor Michael Powell au travers de films comme **New York New York** ou **Le Temps de l'Innocence**, il se laisse plus volontiers porter par la rage et l'immédiateté de son autre influence majeure, Raoul Walsh. Ceux qui, comme nous, affichent une très nette préférence pour le Scorsese «walshien», peuvent d'ores et déjà se réjouir. **Bringing Out the Dead** s'annonce en effet comme un de ces coups au ventre bien sentis dont l'«italianamerican» a le secret.

■ **Rafik DJOUMI** ■

La dernière œuvre de Kubrick. Sa dernière volonté aussi. Evidente.



■ *Alice et William Harford (Nicole Kidman & Tom Cruise) : de la relation fantasmée à l'amour réel* ■

EYES WIDE SHUT

Comme tous les films de Stanley Kubrick, et surtout depuis 2001, L'ODYSSÉE DE L'ESPACE, EYES WIDE SHUT est une somme de scènes plus ou moins complexes, plus ou moins isolées, plus ou moins censées, plus ou moins réussies, formant un ensemble d'une rare limpidité. Chaque séquence est une invitation au débat, mais leur réunion n'appelle pas forcément la discussion. Le grand plaisir des joueurs d'échecs, une fois une partie terminée, consiste à considérer l'ensemble (victoire, défaite, ou match nul) comme une succession de coups déterminants et à déterminer : spectaculaire, faible, vain, forcé, invisible, fatal... Cinéaste obsessionnel, Stanley Kubrick adorait les échecs. Ses films constituent autant de parties que le public, partenaire-adversaire, peut commenter à loisir. EYES WIDE SHUT est la dernière. Elle est très belle.

*Avertissement : Bien que **Eyes Wide Shut** ne fonctionne pas sur des révélations choc et des surprises à gogo, le film propose quand même au héros une énigme à résoudre. On conseillera donc à ceux qui n'aiment pas «savoir à l'avance» de réserver la lecture de cet article pour plus tard.*

Au terme d'une soirée huppée où ils ont chacun flirté de leur côté, le docteur William Harford (Tom Cruise, très bien), muré dans ces certitudes, explique à sa femme Alice (Nicole Kidman, exceptionnelle) qu'il lui est absolument inconcevable de céder à la jalousie tant il a confiance en elle. Blessée par cette non-preuve d'amour, Alice livre à son mari un souvenir intime : au cours de l'année précédente, elle a croisé dans un hall d'hôtel un Officier de la Marine qu'elle aurait pu suivre, emportée par le désir, en laissant derrière elle William et leur petite fille. Dévasté par l'existence même de cette possibilité et hanté par l'image fantasmée de son épouse faisant l'amour à l'Officier, le docteur enfin jaloux va, au grée de ses errances nocturnes, et via des passages à l'acte/revanches sexuelles avortés, pénétrer accidentellement plus encore l'intimité psychique d'Alice au cours d'une party privée dans un château. Dans son rôle d'intrus voyeur, William assiste à un cérémonial inquiétant où des femmes dénudées entraînent les invités costumés dans une débauche de sexe. Rapidement démasqué, le Docteur semble promis à un grave châtiment par un tribunal improvisé. Dans un geste sacrificiel, une jeune femme intervient pour acheter sa liberté. Le lendemain, William découvre en parcourant le journal qu'une femme a été retrouvée morte dans sa chambre d'hôtel, victime d'une overdose. Bien qu'on l'avertisse que sa vie soit en danger, ainsi que celle de sa famille, le Docteur William Harford est décidé à découvrir la vérité.

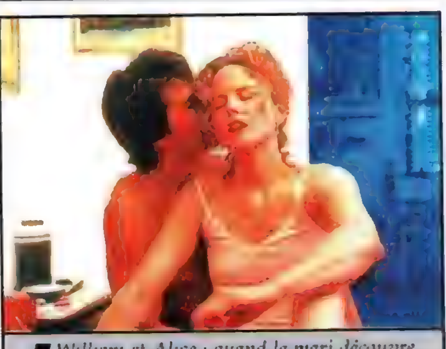
Articulé autour de cette séquence du château, le récit est en quête permanente de symétrie : de nombreuses scènes de la deuxième partie répondent ainsi à leurs équivalents de la première selon un principe déjà utilisé par Kubrick dans **Orange Mécanique**. Dans **Eyes Wide Shut**, le Docteur William Harford s'enfonce dans un univers fantasmatique, perd dangereusement le sens des réalités jusqu'à ce que, dans la deuxième partie, la réalité le rattrape. Une prostituée le tente ? Le lendemain, sa colocataire lui annonce qu'elle est séropositive. Une lolita l'allume ? Il comprend vite que son père la vend. Dès que Harford voit naître en lui un désir fantasmatique et l'envie de le satisfaire, la réalité s'y oppose. Façon de souligner que le fantasme est une mise en scène de l'esprit, et que pour être satisfait dans la vie de tous les jours, il exige — évidemment — cette même mise en scène.
Parce que le rêve et les rapports que Harford entretient avec lui fournissent l'essentiel de l'intrigue de **Eyes Wide Shut**, on peut envisager le dernier film de Kubrick comme une œuvre sur le cinéma en général (faire des films pour satisfaire ses fantasmes) autant que sur les rapports que le réalisateur a pu entretenir avec l'usine à rêves : traumatisme déclencheur, fascination, obsession, excitation, satisfaction, frustration, confusion, détachement... **Eyes Wide Shut** apporte ainsi quelques réponses sur la fin de carrière énigmatique du réalisateur, les actes manqués du Docteur évoquant les nombreux projets abandonnés par Kubrick, les difficultés d'expression et la lenteur d'élocution des personnages favorisant un parallèle avec ses problèmes d'inspiration et le temps de plus en plus long qui séparait ses films (depuis **2001, l'Odyssée de l'Espace** : trois, puis quatre, puis cinq, puis sept, puis douze ans jusqu'à **Eyes Wide Shut**).



■ *William Harford : un médecin cocufié en pensée* ■



■ *Harford et Victor Ziegler (Dydney Pollack) : la recherche de la vérité sur une étrange soirée* ■



■ *William et Alice : quand le mari découvre le pays des merveilles de sa femme* ■

Le Stanley Kubrick de **Eyes Wide Shut** est un monsieur âgé qui va bientôt mourir (vous croyez vraiment que le Maître n'avait pas préparé son départ, n'avait pas senti que c'était le moment ou jamais de faire un dernier film ?). **Eyes Wide Shut** ressemble donc à un lent flash-back, au condensé d'une vie, à un bilan équilibré, à une dernière rêverie d'avant la mort. Contrairement à ce que toutes les rumeurs prétendaient, **Eyes Wide Shut** n'a rien d'un sommet de provocation, ne repousse aucune limite en terme de pornographie hors cinéma X, on n'y voit pas plus la bite à Tom que la chatte à Nicole. Le scandaleux **Eyes Wide Shut** était un fantasme. L'enivrant **Eyes Wide Shut** est une réalité : vous allez voir ce que Kubrick fait du dos nu de Nicole Kidman, d'une coupe de champagne et d'un séducteur sur le retour... Ça n'est pas non plus un enterrement de première classe auquel on se rendrait l'air crispé et avec la trouille de larguer une caisse. Pudique, le film se soustrait constamment à l'émotion lacrymale par son sens du grotesque, ses penchants caricaturaux et son ironie mordante. Le dépressif **Eyes Wide Shut** était aussi un fantasme. L'heureux **Eyes Wide Shut** est une réalité : vous allez voir de quelle manière Kubrick conclut son film.
Kubrick était conscient que l'annonce d'un tournage imminent allait brutalement provoquer une attente excitée du public, alimenter les rêves et libérer les fantasmes des spectateurs. On peut soupçonner qu'il était même certain de décevoir le plus grand nombre, de ne pas pouvoir se hisser à la hauteur de toutes ces espérances. Kubrick s'est donc passionné pour l'histoire d'un homme vénérant sa femme au point de ne lui accorder aucune pensée intime, aucun défaut ; d'un homme se réfugiant dans le fantasme pour fuir l'humanité de son épouse ; n'y rencontrant qu'une mise en scène décevante et des échanges d'argent ; flirtant avec la mort mais refusant de l'embrasser ; revenant de son voyage plein de désillusions ; mais s'apercevant qu'il y avait gagné une vie psychique et une capacité à aimer.
Ne cherche pas plus loin, ami lecteur, Stanley te parle et **Eyes Wide Shut** est sa dernière volonté : «Vous m'avez vénéré comme un Dieu. Aimez-moi maintenant comme un homme».

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

Warner Bros présente Tom Cruise & Nicole Kidman dans *EYES WIDE SHUT* (USA - 1999) avec Sidney Pollack - Marie Richardson - Thomas Gibson - Leelee Sobieski - Vinessa Shaw - Todd Field **photographie de** Larry Smith **musique originale de** Jocelyn Pook **scénario de** Stanley Kubrick & Frederic Raphael d'après «Traumnovelle» de Arthur Schnitzler **produit et réalisé par** Stanley Kubrick
15 septembre 1999 2 h 37

Facile d'assassiner un film. Mais les chefs-d'œuvre sont increvables !



■ *Ahmed Ibn Fahdlan (Antonio Banderas) : un homme de lettres devenu guerrier en terrain viking* ■

LE 13ÈME GUERRIER

TROIS ANS DURANT, LE TOURNAGE ET LA POST-PRODUCTION DU 13ÈME GUERRIER AURONT ALIMENTÉ LES FORUMS DES MAGAZINES EN RAGOTS, RUMEURS ET AUTRES DÉCLARATIONS CONTRADICTOIRES. QUINZE MOIS APRÈS SA DATE DE SORTIE PROGRAMMÉE, LE CHEF-D'ŒUVRE DE JOHN MACTIERNAN N'EST TOUJOURS PAS VISIBLE AUX ETATS-UNIS. EXPLICATIONS ET EXTRAPOLATIONS AUTOUR D'UN FILM BIEN PLUS «ÉPIQUE» QUE PRÉVU.

On se représente souvent les producteurs hollywoodiens comme des messieurs fumant le cigare, chaussés de ray-ban et accompagnés d'une quelconque starlette. Si ces sympathiques spécimens existent bel et bien, ils sont loin, bien loin d'être les requins à qui l'on attribue généralement tous les maux dont sont victimes les artistes locaux. L'espèce la plus nuisible du petit monde de la production est née vers la fin des années 70. Formée dans les écoles de commerce, ignorant superbement tout ce qui touche au cinéma, cette variété de producteurs new-age porte le costume élégant mais non tape-à-l'œil, parle avec beaucoup d'assurance et cite sans sourciller des classiques qu'elle n'a jamais vus. Ce qui la rend particulièrement nocive à l'écosystème hollywoodien tient à des questions de plan de carrière. Ces producteurs ne sont pas là pour produire des films mais pour monter en hiérarchie ou s'y maintenir. Les qualités commerciales ou artistiques d'un film ne leur importent pas tant que leur pouvoir décisionnaire. Lorsqu'un producteur mercantile demande à un cinéaste de rendre son film plus «grand public», ce dernier peut toujours ruser et faire passer ses décisions artistiques pour un projet commercialement viable. Mais face à un individu qui exige des coupes simplement pour faire des coupes, le combat est perdu d'avance. Or, l'obsession de ces exécutifs est de se couvrir. Si le film marche, ils s'en attribueront le succès. S'il se plante, ils pourront toujours se targuer «d'avoir fait le nécessaire». Terry Gilliam les décrit comme des gens qui tentent de transformer de magnifiques éléphants en belles girafes et n'obtiennent au bout du compte que des éléphants difformes. Et Tim Robbins s'amusait beaucoup à en interpréter un exemplaire dans le film de Robert Altman, **The Player**. Des «Players», MacTiernan en a côtoyés une bonne louchée, ce qui ne le rend pas moins vulnérable. Le dernier quart-d'heure d'**Une Journée en Enfer**, monument d'improvisation non-sensique, était déjà là pour nous le prouver. Avec **Le 13ème Guerrier**, il a dû frôler l'homicide à quelques reprises.

Juillet 1996. «Airframe», le nouveau livre de Michael Crichton, tiré à quelques deux millions d'exemplaires, sort aux Etats-Unis. Le studio *Disney* a mis le grappin dessus et espère en tirer un film au plus vite. A la tête de ce qui s'annonce comme un thriller d'action, un réalisateur d'action ultra-confirmé tel que John Mac Tiernan ne dépareillerait pas. Or, si MacTiernan traîne effectivement à cette même époque dans les locaux de chez *Disney*, c'est qu'il s'est mis en tête d'adapter un autre livre de Michael Crichton, «Les Mangeurs de Mort». Chanson de geste moderne qui croise le mythe de Beowulf avec les rapports écrits sur les mœurs vikings que l'on doit à l'érudit Ibn Fahdlan, «Les Mangeurs de Mort» est un livre peu commun. Ecrit dans un style factuel voire anthropologique, il mêle allègrement les faits historiques à l'Heroic Fantasy la plus débridée. Particulièrement apprécié par les aficionados, ses ventes le situent néanmoins à des années-lumière des best-sellers du père Crichton tels que «Jurassic Park», «Soleil Levant», «Sphère» ou «La Variété Andromède». Mais la conjonction des noms de Crichton et MacTiernan ne laisse pas indifférent le chef du studio *Disney* Joe Roth.
En août 96, Roth et John MacTiernan en sont déjà à parler casting. Le budget du projet a été fixé aux alentours de 60 millions de dollars. Armé du script de William Wisher, dialoguiste d'**Une Journée en Enfer**, et de Warren Lewis, MacTiernan se doit de livrer au studio un film inévitablement brutal mais non violent. Le studio vise la classification PG-13 (interdit aux moins de 13 ans non accompagnés). On ignore si MacTiernan a promis des choses pour obtenir un feu vert aussi rapide. Toujours est-il que quelques semaines plus tard, *Disney* annonce la mise en chantier de «Airframe», l'adaptation du nouveau Crichton, réalisé par John MacTiernan sur un scénario de William Wisher. Drôle de coïncidence...

En décembre 1996, le nom d'Antonio Banderas est annoncé dans le rôle principal d'Ibn Fahdlan. Ce dernier s'apprête à tourner le rôle titre du **Masque de Zorro**, ce qui laisse amplement le temps de finir la pré-production d'**Eaters of the Dead** (nom actuel du projet). Courant 1997, le reste du casting se met en place. MacTiernan, au mépris des règles du vedettariat, va chercher en Norvège l'essentiel de son équipe de vikings. Dennis Storhøi, Sven Wollter, Asbjorn Riis et la craquante Maria Bonnevie (aperçue en 1991 dans la production locale **Den Hvite Viking**). Si ces noms sont aux yeux du studio ceux d'extra-



Un voyage qui conduira les vikings sur la piste des Wendols, les «mangeurs de morts»

terrestres, la perspective de voir des vikings interprétés par des fils de vikings enflamme l'imagination de quelques internautes. Les premières home-page d'**Eaters of the Dead** font leur apparition sur la Toile, et les déclarations de Sven Wollter, interprète du roi Hrothgar, qui annonce un film «couillu», ne calment pas vraiment le jeu. Dès juillet 1997, des rumeurs persistantes font état de la participation d'Arnold Schwarzenegger au projet, dans un rôle caméo, celui de la montagne de muscles que provoque en duel un des héros du film. Mais seuls les noms de Diane Venora (**Heat**), Omar Sharif et Vladimir Kulich sont confirmés. Le Canadien Kulich a déjà été aperçu en marin russe dans l'épisode d'*X-Files* où Mulder et Scully vieillissent à bord d'un étrange bateau. On l'a également vu dans l'excellent **Hôtel aux Noyés**, le sketch de Necronomicon réalisé par Christophe Gans. Il endosse pour son premier grand rôle la défroque de Buliwyf, allusion non déguisée à Beowulf. Durant la pré-production, John MacTiernan a revu en long et en large **Conan le Barbare**, seule tentative honorable d'Heroic Fantasy filmée. La partition de Basil Poledouris pour le film de John Milius étant toujours une référence incontournable, **Eaters of the Dead** lui est tout naturellement proposé. Mais Poledouris fait à l'époque sa petite crise. Ayant raté l'Oscar en retirant sa participation à **Danse avec les Loups**, il cherche un projet plus «honorable» que ce qu'on lui propose d'ordinaire. Il rejette donc l'offre de MacTiernan et lui préfère **Les Misérables** que prépare le pathétique Bille August, un futur bon gros bide qui sent sous les bras (l'acteur Rutger Hauer, qui dirige sa carrière comme une auto-tamponneuse, fera paraît-il de même). En janvier 1998, c'est au compositeur Graeme Revell (**The Crow**, **Dangereuse Alliance**), spécialiste en percussions et sonorités étranges, qu'échoit le poste.

Le film doit sortir au printemps 1998. La première bande annonce atteint les écrans en début d'année. Montée par l'équipe de Jerry Bruckheimer, elle joue à fond la carte du mystère et de la violence. Pas de dialogues. Une musique tribale, percussive, avec des complaintes de cors bouchés, accompagne un Banderas terrorisé par des ombres menaçantes et des cris stridents. Des hordes de cavaliers défilent dans la nuit. Le slogan «Priez pour les Vivants» annonce la couleur. Le film est vendu comme un mélange d'horreur et de barbarie guerrière. Des rumeurs font état d'un premier changement de titre : l'énigmatique **Battleground**. Les rapports des premières projections-test sont extrêmement enthousiastes. D'après ses spectateurs, le film est fini, prêt à sortir, mais contre toute attente, en mars 1998, *Disney* annonce qu'**Eaters of the Dead** est repoussé au 12 juin. D'autres projections suivent. Une partie du public testé fait part de ses impressions sur le Net, et elles sont toujours aussi enthousiastes, même si le début (l'exil du héros) est jugé trop lent. A cette époque, la scène où Fahdlan apprend le viking arrive pile à la moitié du film. En avril 1998, le film est à nouveau repoussé jusqu'au 31 juillet avec un nouveau titre : **Le 13ème Guerrier**. Bien que MacTiernan et Crichton avouent préférer le premier titre, la raison invoquée par le studio est que le sujet du film n'est pas les Mangeurs de Morts. On aurait plutôt tendance à penser que le succès du **Masque de Zorro** a donné quelques sales idées aux exécutifs. Avec la perspective d'avoir sous les bras un film de «Banderas avec une épée», on peut raisonnablement penser qu'ils cherchent à glamouriser un film trop dur, et ignorent superbement les résultats des projos-test. L'assistante de Banderas témoigne pourtant de projos mal accueillies. D'après elle, la scène de la «Mère de la terre maudite» est jugée beaucoup trop bizarre et dérangeante par le public (dans le métrage actuel, Ibn sort de la caverne avec une armure tâchée du sang, témoignage d'une véritable boucherie absente du film).

■ Fahdlan (Antonio Banderas) : paré pour contrer l'assaut des Wendols ■

MANGEURS DE MORTS

Le cas du **13ème Guerrier** est passionnant. Lorsque le projet est mis en chantier, tout le monde s'enflamme pour cette histoire de vikings aux prises avec de mystérieux mangeurs de mort. Tout le monde s'extasie à l'idée que John McTiernan, l'homme de **Predator** et de **Piège de Cristal**, réalise la chose. Tout le monde hallucine sur les premières images, des combats nocturnes baignés dans une lumière orangée, qui rappellent la scène d'ouverture du **Dracula** de Coppola autant que certains moments anthologiques du **The Blade** de Tsui Hark. **Le 13ème Guerrier** bénéficie alors d'une solide réputation, d'une attente qui pourrait en faire LE film culte de cette fin de millénaire. Ce n'est pas simplement un bon film que le public espère, mais un pur chef-d'œuvre.

Un an et demi plus tard, **Le 13ème Guerrier** ne fait plus rêver personne, ou presque. Il faut dire que les rumeurs les plus décourageantes (voir article) lui ont fait beaucoup de mal, avant même sa sortie en salles. De film culte, **Le 13ème Guerrier** s'est progressivement transformé en film maudit, incompris, voire ignoré. C'est pourtant une œuvre rare qui, à chaque image, nous rappelle pourquoi on aime le Cinéma.

Contraint à l'exil par son calife après avoir séduit la femme d'un important dignitaire de Bagdad, Ahmed Ibn Fahdlan (Antonio Banderas) est envoyé comme ambassadeur en Asie mineure. Sur sa route, il croise un camp de vikings, qu'il intègre avec son interprète Melchisidek (Omar Sharif) pour étudier leur mode de vie. Le lendemain, un enfant envoyé par Rothgar (Sven Wollter), seigneur d'un petit village situé en Scandinavie, arrive au campement pour demander l'aide de Buliwyf (Vladimir Kulich), le chef des guerriers vikings, afin qu'il les débarrasse d'une tribu de créatures démoniaques mi-hommes mi-animaux. Selon l'oracle, treize guerriers doivent se rendre au domaine de Rothgar... et le treizième doit obligatoirement être un étranger. Homme de lettres, Ahmed est enrôlé malgré lui dans cette aventure, loin d'imaginer ce qui l'attend.

Les premières images du **13ème Guerrier** en mettent plein la vue : un drakkar malmené par une mer déchaînée, un palais de Bagdad d'une rare beauté... Le film conservera jusqu'au bout cette flamboyance visuelle, mélange incroyable d'ultra-classicisme et de recherches esthétiques. Pas de doute, John McTiernan est un sacré réalisateur, perfectionniste, soucieux du moindre détail (l'univers viking est restitué avec précision, jusqu'à ce chien d'époque sale et affamé), et un baroudeur de la pellicule, composant des plans dont la difficulté en refroidirait plus d'un. Comme lorsqu'il filme un viking se faire transpercer par plusieurs flèches, alors que des guerriers Wendols passent à cheval au premier plan.

Impressionnant aussi, le langage cinématographique que le réalisateur utilise pour exprimer des idées aussi «compliquées» que celle voyant Ahmed apprendre à parler le «viking» en écoutant attentivement les guerriers discuter autour d'un feu de camp. A plusieurs reprises, McTiernan hésite à faire de son **13ème Guerrier** un véritable film d'horreur [illegible] de **Predator**. Il s'attarde sur les Wendols, qu'il présente comme de véritables monstres, vêtus de peaux d'ours, le corps couvert de peintures tribales. Et c'est d'ailleurs la mythologie créée autour de ces mangeurs de morts qui nourrit le propos principal du film : la nature véritable de ces créatures, tellement sanguinaires que les vikings les croient (à tort) indestructibles. **Le 13ème Guerrier** est donc un film où la réflexion tient une place tout aussi importante que les affrontements, souvent barbares, et qui s'intéresse avant tout au comportement humain. D'abord sous la forme du choc des cultures (arabe/viking), puis dans la volonté des héros du film à surmonter leurs peurs les plus primaires. Du coup, **Le 13ème Guerrier** est bel et bien le chef-d'œuvre attendu. Peut-être même mieux encore : un joyau.

■ Damien GRANGER ■

Metropolitan Filmexport présente Antonio Banderas dans une production **Crichton/McTiernan** ***LE 13ème GUERRIER (THE THIRTEENTH WARRIOR*** - USA - 1999) avec Dennis Storhoi - Vladimir Kulich - Daniel Southern - Diane Venora - Omar Sharif - Neil Maffin - John Desantis **photographie de** Peter Menzies **musique de** Jerry Goldsmith **scénario de** William Wisher et Warren Lewis **produit par** John McTiernan - Michael Crichton - Ned Dowd **réalisé par** John McTiernan

18 août 1999 **1 h 45**



■ *Bouclier et épée lourde : un duel à la loyale entre vikings* ■

Mai 1998. Le budget a dépassé les 100 millions de dollars. Certaines projos-test ont si bien marché que le studio envisage de sortir le film en même temps que **Godzilla**. Mais à d'autres projections, ciblées sur un public jeune, l'accueil est catastrophique. Des spectateurs quittent la salle. La romance entre Banderas et Bonnevie (servie avec la musique de **Braveheart**) fait beaucoup rire. La bataille finale est jugée trop molle et trop courte. En présence de Roth et Crichton, un abruti interpelle même MacTiernan pour lui donner des leçons de cinéma. Le studio ordonne de tourner de nouvelles prises (mais pas des changements de scène), pour clarifier quelques points scénaristiques. Problème. Antonio Banderas s'apprête à réaliser son premier film avec sa compagne Melanie Griffith, **Crazy in Alabama**, et ne peut se libérer avant le 6 juillet. Ne pouvant attendre, John MacTiernan passe la main et quitte le film pour commencer à travailler sur **Thomas Crown**. Plusieurs rumeurs attribuent à Michael Crichton le renvoi pur et simple du réalisateur. Crichton prend donc les rênes du film. Une de ses premières décisions est de se débarrasser de la musique de Graeme Revell. Il fait appel à celui qui a composé pour lui les BOF de **Morts Suspectes**, **La Grande Attaque du Train d'Or** et **Runaway**, Maître Jerry Goldsmith, qui, pour l'occasion, se dégage de **Ronin**. Grande réunion chez *Disney* où l'on entend dire que le studio croit au film. La date de sortie est repoussée au 25 novembre. Le projet **Airframe** est repoussé à l'année suivante.

Août 1998. *Cinesite* travaille encore sur les effets spéciaux. Le film est reporté au printemps 1999. Inévitablement, la machine à rumeurs est lancée dans toute la presse. On parle d'un budget «Titanesque» de 175 millions US. On décrit un John MacTiernan en voie de «Cameronisation», qui aurait fait fermer une aciérie trop bruyante pendant toute la durée du tournage (avec le paiement du manque à gagner que cela implique). Peu à l'aise d'être associés à un budget démesuré, des gens de chez *Disney* avouent que dès le départ, il était clair que le budget avoisinerait les 100 millions. A cette époque, pas moins de quatre versions du film circulent dans les projos-test. Le studio est pris en tenailles entre deux, celle de MacTiernan et celle de Crichton. La date de sortie est repoussée à l'été 99, la date du dernier jour de tournage étant fixée au 8 janvier. Décembre 1998. Graeme Revell annonce au Film Music Network que son score rejeté a été enregistré. Parce qu'il contient certaines des meilleures choses qu'il ait composées, Revell est décidé à le faire sortir en CD.

Fin janvier 1999. Aux nouvelles projos-test, les réactions sont particulièrement mitigées. Le film est jugé confus. Un tiers du métrage a en effet été retiré. La durée en est dorénavant de 1 h 40. Lors d'une projection au présage funeste, le film casse purement et simplement ! *Disney* commence sérieusement à paniquer. Sur certains pays, comme la France, **Le 13ème Guerrier** est revendu à des distributeurs indépendants. C'est la débandade. Déboule alors sur les écrans américains une nouvelle bande-annonce au ridicule achevé. Sur une musique crypto-technoïde du groupe Enigma, une voix suave et virile insiste sur le profil très glamour d'Antonio. Un quart de cette bande annonce se déroule à Baghdad (contre 1 minute dans le film !), les vikings y sont généralement souriants, le héros plein d'humour, et les Mangeurs de Morts n'y sont plus qu'une vague sous-intrigue. Bien que le nom de MacTiernan soit le seul crédité à la réalisation, ses déclarations ne vont pas dans le sens du consensus : *«C'est la version de Crichton. Pas la mienne. Je lui faisais confiance, mais j'ai réévalué mon jugement sur les gens qui affirment qu'il est un naufrageur de carrière. Avec* ***Thomas Crown****, j'ai suivi l'exemple de Barry Levinson lorsqu'il est passé de* ***Sphère*** *à* ***Des Hommes d'Influence****. J'ai tourné la page».*

La France sera l'un des premiers pays à voir **Le 13ème Guerrier**. Un malheur n'arrivant jamais seul, ni Banderas ni MacTiernan n'en assureront (du moins à temps) la promo. Ce qui donnera quelques excuses à notre belle presse pour faire sa midinette : «Si on a rien, on fait rien. Na !». Jamais à court de procès quant au caractère racoleur des blockbusters américains, les opportunistes à la plume de collégienne s'offusquent soudain que le film de MacTiernan manquât de sang et de tripes (Ben voyons ! Et à quand Peckinpah en couv' d'Adjani Magazine?). Résultat : le plus gros budget de *Disney* se retrouve traité sur les colonnes qu'on réserve d'ordinaire à Smaïn. Un bel exemple de courage qui rappelle la cinéphilie légendaire du pays où Ford et Hitchcock ont connu leurs premières ovations. Tout aurait pu s'arrêter là si la rumeur d'un procès entre Crichton et MacTiernan n'était venue nous rappeler que **Le 13ème Guerrier** n'a pas encore vu le bout du tunnel aux Etats-Unis. Initiateur du projet, co-producteur, John Mac Tiernan semble décidé à récupérer «l'éléphant difforme» et lui redonner sa forme initiale. La saga continue.

■ *L'aventurier John MacTiernan en compagnie d'Omar Sharif et Antonio Banderas* ■

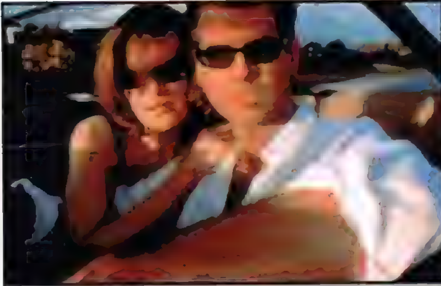
■ Rafik DJOUMI ■

Une comédie romantique réalisée dans la foulée de son épopée viking. MacTiernan s'embourgeoise sans se renier.



■ *Thomas Crown (Pierce Brosnan) : quand James Bond joue les gentleman cambrioleur* ■

THOMAS CROWN



■ Crown et Catherine Banning (Rene Russo) : une romance née dans la méfiance ■



■ Thomas Crown : toute l'élégance d'un voleur d'œuvres d'art ■

Les aléas des plannings de sortie font de cet été l'été de John MacTiernan. Avec les sorties consécutives du 13ÈME GUERRIER et de THOMAS CROWN, le réalisateur offre à la vox-populi deux exemples a priori opposés de cinéma grand-public. A priori seulement, car derrière la caméra, pas de doute, c'est bien du même homme qu'il s'agit...

Il paraîtrait que lorsqu'ils ne sont pas au service de sa Majesté, les agents double-zéro excellent dans le vol d'œuvres d'art. Le plus tout jeune Sean Connery s'y est essayé il y a à peine quelques semaines dans le thriller-chaise roulante **Haute Voltige**, déjà très justement oublié. Au tour de Pierce Brosnan de nous montrer ce qu'il sait faire. A la tête de la société de production *Irish DreamTime*, Brosnan apparaît, avec son associée la productrice Beau St Claire, comme le véritable initiateur du projet. Ce qui a pu le décider du choix d'un tel remake mérite que l'on s'y attarde. **L'Affaire Thomas Crown**, que Norman Jewison réalisa en 1968 avec Steve McQueen et Faye Dunaway, reste aujourd'hui encore un modèle de fantaisie cinématographique, bien propre sur lui, qui propulsa ses interprètes dans les zones les plus glamour de l'inconscient collectif. Or, malgré une gueule évidente de tête d'affiche, la carrière de Pierce Brosnan n'a pas vraiment démarré en trombe (vingt ans de métier dans les pattes tout de même). Le choix de John MacTiernan pour orchestrer ses nouveaux exploits de gentleman cambrioleur n'est donc pas non plus totalement dénué d'arrière-pensée. A défaut d'être reconnu pour ses talents d'artiste de génie, MacTiernan est au moins vu à Hollywood comme un véritable créateur d'icônes cinématographiques, ayant défini une bonne fois pour toutes ce que devaient être Schwarzenegger, Bruce Willis ou Sean Connery aux yeux du public. A tel point même qu'un Bruce Willis peine encore à se détacher de la défroque de John McLane. Or, puisque les producteurs de **James Bond** avaient décidé d'émasculer ce dernier dans **GoldenEye**, on peut imaginer que Pierce Brosnan cherche aujourd'hui à se recréer une virilité en suivant les traces glamoureuses de Steve McQueen.

Self-made man à la tête d'un empire financier, Thomas Crown est un homme de goût réputé, perpétuellement tenté par le risque, et d'une méfiance maladive qui lui vaut un célibat prolongé en plus de quelques séances d'analyse. Plutôt que d'acquérir le plus simplement du monde une toile de Monet qui l'obsède, Thomas Crown préfère la dérober. C'est ainsi qu'un commando de Roumains parfaitement synchro (un sacré coup de coude aux **Die Hard**-fans !) pénètre dans un grand musée d'Art new-yorkais selon la méthode éprouvée du cheval de Troie, afin de substituer l'objet de convoitise. Bien que le groupe finisse par être maîtrisé, la toile disparaît pourtant corps et biens. Immédiatement dépêchés, l'équipe de l'Inspecteur McCann (Denis Leary) fait la rencontre de l'énigmatique Catherine Banning (Rene Russo), véritable chasseuse de fraudeurs au service des grandes compagnies d'assurance. Stratège élégante dont le métier repose sur la méfiance vis-à-vis de tous, Catherine ne va bien évidemment pas tarder à reconnaître l âme sœur qui se cache derrière ce vol, Thomas Crown lui-même.

Le jeu du chat et de la souris qui suit reprend à peu de choses près les éléments du film original, et notamment sa principale accroche : A quoi peut ressembler une romance lorsque deux êtres ont toutes les raisons de ne pas avoir confiance l'un dans l'autre ? Sur ce plan, MacTiernan honore son contrat, épluchant un à un les points sur lesquels ses mécènes voudraient le voir insister. En cela, il pourrait a priori s'avérer aussi simplement «compétent» que ne le fut Jewison en son temps. Mais c'est plus fort que lui, chaque fois qu'il s'attelle à un film purement commercial (et le bonhomme ne fait que ça), il ne peut s'empêcher d'y glisser la digression fatale qui le place bien au-dessus de la moyenne. Si Crown et Banning sont bien, comme on s'y attend, beaux, riches et brillants, ils n'en deviennent pas moins, sous la caméra malicieuse de l'auteur, de purs fantasmes bourgeois. Le film glisse ainsi insidieusement du produit élégant, certes, mais manufacturé, vers la contemplation un tantinet perverse. Très vite, le spectateur est amené à prendre plaisir à voir évoluer des individus surnaturellement gâtés par la nature, qui usent avec force de toute leur irresponsabilité pour masquer le vide qui les hante. Une des premières répliques du script, «Et si les intérêts du monde contrarient les vôtres?» est prononcée par l'analyste du héros, rien moins que la voix de sa conscience. Par un étrange hasard, c'est Faye Dunaway qui interprète ce personnage et émet ainsi cette idée que le film laisse volontairement en suspens. Crown et Banning sont beaux à voir, mais ils n'en demeurent pas moins nuisibles. C'est là qu'intervient l'Inspecteur McCann, seul personnage ancré dans la réalité, le véritable vecteur d'identification du public, dont les remarques sur la futilité ne sont pas aussi innocentes qu'elles en ont l'air. Et après avoir vu Rene Russo procéder à l'interrogatoire en allemand d'un des bandits appréhendés (ah ! MacTiernan et les langues étrangères), le doute n'est plus permis. Orchestrée comme une parade nuptiale aussi dangereuse que peu efficiente, cette séquence-clé nous renvoie subrepticement l'image d'une femme jouant inutilement avec la faiblesse d'un innocent. Une idée qui trouvera un écho filmique particulièrement élégant dans la toute dernière scène. C'est avec une constance agaçante que la presse oublie régulièrement de citer MacTiernan parmi les plus grands directeurs d'acteurs. On espère qu'une fois pour toutes, la précision de direction évidente de **Thomas Crown** rappellera tout le monde à l'ordre. Ici, toutes les «gâteries» du script vont directement au personnage de Rene Russo, ce qui lui vaut l'attention presque continue du public. Et s'il faut s'attendre à ce que beaucoup s'extasient sur sa prestation, c'est bel et bien celle de Pierce Brosnan qui assure sa crédibilité à un univers aussi fantasmagorique. On a pu constater ces dernières années à quel point il est devenu impossible, pour tout film à vocation planétaire, de laisser planer le doute plus de quelques secondes quant à l'action ou aux motivations des personnages. Si **Thomas Crown** ne déroge pas à la règle sur quelques détails (voir l'insistance sur le tableau de Magritte dans le climax), il réussit au moins à imposer la nécessité du doute sur son personnage principal. Le recours, au départ pas forcément essentiel, au personnage de l'analyste qui parle pour le héros, est un moindre mal qui permet de ne pas gâcher l'intégrité de Crown par des recours balourds à l'explicite. Encore une fois c'est la nécessité de l'élégance qui prime. Une élégance qui permet un impact réellement narratif des décors ou des costumes de Rene Russo (l'utilisation la plus à-propos d'un col de fourrure depuis **Dr Jivago**). Une élégance qui autorise son réalisateur à redoubler de ses mouvements de caméra ultra-chorégraphiés, et qui justifie même la reprise de la fameuse scène du planeur en une réminiscence à peine camouflée de son ballet forestier de **Medicine Man**.

Après avoir eu pendant plus d'un an les pieds dans la boue, vécu le stress sans pareil du tournage et de la post-production du **13ème Guerrier**, Mac Tiernan avait sans aucun doute besoin de se changer les idées avec ce qu'il espérait un film léger et reposant. Mais le plus grand filmeur au monde, issu d'une communauté agricole, ne pouvait probablement pas livrer une œuvre aussi bourgeois sans que sa conscience à lui ne se manifeste sous une forme ou une autre. Voilà comment il aura totalement satisfait les demandes du studio sans jamais avoir à niveler son talent. Les pontes de la *MGM*, qui ont décidément des réflexes de tableurs informatiques, lui ont d'ores et déjà proposé le remake d'un autre film de Norman Jewison, **Rollerball**. S'il le tourne effectivement, nul doute qu'on aura vite fait d'oublier l'original.

■ **Rafik DJOUMI** ■

UIP présente Pierce Brosnan & Rene Russo dans une production **MGM Pictures/Irish DreamTime** *THOMAS CROWN* (*THE THOMAS CROWN AFFAIR* - USA - 1999) avec Denis Leary - Ben Gazzara - Faye Dunaway - Frankie R. Faison - Michael Lombard **photographie de** Tom Priestley **musique de** Bill Conti **scénario de** Leslie Dixon & Kurt Wimmer d'après le scénario d'Alan R. Trustman **produit par** Beau St. Clair - Michael tadross - Roger Paradiso **réalisé par** John MacTiernan

22 septembre 1999 **1 h 45**

à propos de CARRIE 2 : LA HAINE, LA MAIN QUI TUE et FAUSSE DONNE

KATT SHEA, RODMAN FLENDER & LOUIS MORNEAU à l'école CORMAN

Joe Dante, Jonathan Demme, James Cameron, Francis Coppola, Jonathan Kaplan, Ron Howard, Jack Nicholson, Sylvester Stallone... On ne compte plus les cinéastes et comédiens à qui le producteur Roger Corman a mis le pied à l'étrier du cinéma. Empereur de la série B depuis les années 60, fameux pour ses tournages express, son opportunisme commercial et ses budgets mesquins, Roger Corman n'a généré que peu de bons films sur les centaines que compte son impressionnante filmographie. Mais, sur la fabrication hasardeuse de ses nanars, beaucoup ont tout appris. Des débutants embauchés pour des salaires de misère et qui se feront ensuite un nom. Passés depuis à la vitesse supérieure, Katt Shea, Rodman Flender et Louis Morneau ont connu le baptême du feu des productions Roger Corman...

chaud devant

KATT SHEA

Comédienne dans PSYCHOSE 3, SCARFACE et quelques autres, Katt Shea compte, auprès de Barbara Peeters et Amy Jones, parmi les rares femmes cinéastes à s'être fait la main chez Roger Corman. Sur quatre séries B variablement intéressantes. Pour Roger Corman, Katt Shea tourne d'abord STRIPPED TO KILL (1987), où une femme flic se fait strip-teaseuse pour démasquer un serial killer. Elle enchaîne immédiatement sur STRIPPED TO KILL 2, une espèce de remake torride des YEUX DE LAURA MARS situé chez les effeuilleuses. Dans les clubs de strip-tease, Katt Shea y stationne encore pour DANCE OF THE DAMNED, love-story entre un vampire et une danseuse nue. Son séjour chez le Pygmalion-Arpagon Roger Corman, la réalisatrice y met un terme après STREETS (1990) dont l'héroïne (Christina Applegate en rupture du soap MARIÉE.... DEUX ENFANTS), une pute junkie, glisse entre les doigts d'un Maniac Cop. Quatre films et voilà Katt Shea parée pour se hisser à des productions d'un standing supérieur. Via le thriller adolescent FLEUR DE POISON d'abord, puis CARRIE 2 : LA HAINE ensuite...

Comment en êtes-vous venue à vous mettre au service de la cause Roger Corman ?

Ma collaboration avec Roger Corman est partie d'un pari débile. L'ayant perdu, j'ai dû rentrer dans un club de strip-tease. Mon gage en somme. Je ne voulais absolument pas y aller car j'étais certaine que des femmes se rabaissaient là plus bas que terre pour quelques dollars. A l'intérieur du club, passablement effrayée, j'ai pu me rendre compte du contraire : les strip-teaseuses ne faisaient pas qu'exposer leur corps à des mâles surchauffés, certaines essayaient de s'exprimer artistiquement. Dans leur show, il y avait non seulement de la nudité, mais également de la danse, une chorégraphie... Personne ne savait que des filles, exploitées dans des établissements sordides, s'échinaient à créer quelque chose. Passionnant. A peine sortie du club, je me suis dit que quelqu'un devait raconter leur histoire. Pourquoi pas moi ? Et je suis allée frapper à la porte de Roger Corman. Il m'a fallu un an, une année complète, pour le persuader qu'il y avait là matière à un scénario, à un récit passionnant. «Le point de vue du film sera celui des danseuses» lui ai-je immédiatement annoncé. Ce qui a dû lui faire un peu peur, surtout que **Stripped to Kill** comportait un élément très inhabituel : l'un des modèles était un homme ! Roger ne parvenait pas à imaginer qu'un type puisse se mettre à poil au milieu des filles sans que celles-ci apprennent la vérité sur son sexe. Pendant des mois, je lui ai donc envoyé des photos de strip-teaseuses, en lui demandant pour chaque photo de me dire si c'était un homme ou une femme. Il a fini par craquer et me donner le feu vert pour **Stripped to Kill**...

■ Katt Shea sur le tournage de Carrie 2 : la Haine ■

Sur Roger Corman, on raconte les histoires les plus invraisemblables, notamment concernant sa pingrerie...

Avec lui, légende et réalité se confondent. La réalité dépasse la légende dans certains cas. Le jour de la fin du tournage de **Stripped to Kill**, un vendredi soir, Roger est venu me voir sur le plateau. Il a regardé autour de moi, m'a dévisagé et m'a triomphalement annoncé qu'il fallait réutiliser ce décor de night-club avant qu'il ne soit détruit. Soit deux semaines plus tard. Cela signifait, dans son langage, que je devais réaliser une suite à **Stripped to Kill** vite fait ! Passé le week-end, j'ai dû recruter des comédiens, mobiliser une équipe technique, penser à une vague idée de scénario... J'ai donc commencé par filmer un maximum de séquences dans ce cadre, des scènes de strip-tease et de dialogue. Après quoi, nous avons construit une histoire tout autour. De l'authentique bricolage !

Les films que vous avez tournés sous la tutelle de Roger Corman sont-ils tous frappés du sceau du système D ?

Oui. Avec **Dance of the Damned**, Roger Corman voulait un troisième film avec des strip-



■ Rachel (Emily Bergl) a la haine dans *Carrie 2* ■

teaseuses. Les deux **Stripped to Kill** lui avaient rapporté tellement d'argent qu'il ne tenait guère à abandonner le filon. A peine **Stripped to Kill 2** achevé, il m'a appelée pour me demander si j'avais une idée pour réaliser au pied levé un film situé dans une maison vide et une boîte de nuit. J'ai accepté sa proposition ! De l'improvisation. Ridicule, mais drôle. J'avais le champ libre. Je m'amusais à faire ce qui me passait par la tête. Si cela avait été trop mauvais, j'aurais toujours pu retirer mon nom du générique. Mais la fierté de Roger en aurait pris un coup. Il ne dissimule pas sa satisfaction lorsqu'une de ses productions atteint un certain niveau de qualité. Quand elle lui rapporte de l'argent, il ne lésine pas sur les félicitations. Par contre, durant la post-production et le montage, il peut vous mettre des bâtons dans les roues. Sur **Stripped to Kill**, il a viré quelques séquences. Après sa sortie, il s'est montré très fier que le film ne soit pas uniquement perçu comme une série B pleine de filles à poil, mais comme un vrai film dissertant sur l'art et sur la lutte que l'art implique...

Un message très ambitieux pour une production Roger Corman qui se veut avant tout divertissante...

Peut-être, mais j'ai toujours vu les choses à travers ce prisme. Aussi enfermés soient-ils dans un genre, mes films développent des discours sociaux très forts. C'est ma façon de procéder. Cela rend les productions les plus anodines plus profondes, intéressantes et excitantes.

Quelle est l'importance d'un réalisateur dans la fabrication d'une production Roger Corman ?

Tout repose sur lui. Dans une production Roger Corman, un réalisateur n'a pas le choix : il doit pallier au manque d'argent par des idées, des solutions à tous les problèmes que pose l'indigence économique. Sur un film de studio, vous travaillez avec les meilleurs spécialistes dans tous les domaines. Chacun connait parfaitement son boulot. Vous n'êtes pas seul, livré à vous-même. Chez Corman, vous êtes entouré de débutants, de jeunots non syndiqués qui apprennent le métier. Le réalisateur doit tout superviser, tout diriger, tout préciser, tout vérifier.

Qui parle de Roger Corman parle aussi de calendrier de tournage périlleux, d'initiatives parfois hasardeuses...

Matériellement, c'est souvent l'enfer, une authentique course contre la montre. Roger ne m'a accordé que deux semaines pour tourner **Dance of the Damned**. Une véritable épreuve dans la mesure où nous n'avons pas bénéficié de la climatisation sur le plateau. Je crois que la température grimpait facilement à quarante degrés. Je ne sais pas si je pourrais refaire un film dans de telles conditions. Il faut être très jeune, très résistant pour travailler sur une production Roger Corman. Votre corps doit offrir le maximum de ses capacités, accepter les nuits de cinq heures à répétition, des litres de café tous les jours et le stress. J'ai connu le pire d'un film Roger Corman avec Streets. Nous avions si peu d'argent que nous ne pouvions nous permettre de demander des autorisations de tournage. Nous devions filmer à toute vitesse, et nous sauver dès qu'apparaissait une voiture de police. Cela aurait été amusant si l'expérience n'avait pas duré deux semaines entières, soit la quasi intégralité des prises de vues.

Quel regard portez-vous aujourd'hui sur votre passage sur les bancs de l'école Roger Corman ?

Je ne regrette pas mes années chez Roger Corman. J'en ai bavé, mais j'ai beaucoup appris. N'ayant jamais suivi des cours de cinéma dans une université, Roger Corman m'a tout appris. Je ne peux imaginer école plus enrichissante, plus énergique que la sienne. Dans le cadre d'une école de cinéma, vous ne livrez qu'un exercice en fin d'année scolaire. Avec Roger Corman, vous êtes dans la réalité et toutes les tuiles vous tombent sur la tête. Dans ces conditions, vous devenez rapidement un bon professionnel. Et votre film sera vu, même si ce n'est que par quelques téléspectateurs, sur le câble à une heure avancée...

***Carrie 2 : La Haine* marque aujourd'hui votre affranchissement de la période Roger Corman...**

Certainement, quoique je suis arrivée sur le projet après que le premier réalisateur, Robert Mandel, se soit fait viré par la production. J'ai dû reprendre le travail à zéro, retourner des séquences déjà en boîte. Malgré le fait que j'ai été parachutée sur le film au dernier moment, je n'ai pas accompli un simple travail de commande, un duplicata de l'original. Le film de De Palma est une œuvre formidable, très puissante, mais très machiste. Il suffit de voir la scène des règles de Sissi Spacek sous la douche pour s'en rendre compte. Une idée typiquement masculine. **Carrie 2** adopte le point de vue de son héroïne. Un point de vue féminin sur la manière dont les jeunes hommes traitent les filles de leur âge, pensent à elles. Dégradant, froid, sexuel... Les choses se passent souvent ainsi dans les lycées américains, de façon excessivement brutale. **Carrie 2** demeure un film d'horreur classique, une sorte de remake-suite de l'original, mais également un film social, attaché à des choses réelles.

Si Roger Corman vous proposait de vous remettre à son service, vous répondriez quoi ?

Il faudrait qu'il me paie très cher, l'intégralité du budget de l'une de ses productions ! Malgré toute l'affection que je lui porte, ce serait non !

■ Propos recueillis par **Cyrille GIRAUD** ■

la voix de son maître

RODMAN FLENDER

Si, via le délirant et trash LA MAIN QUI TUE, Rodman Flender marque son arrivée sur le marché des réalisateurs américains de studio, l'homme n'a rien d'un bleu. Parcours d'un prétendu débutant qui, en quelques années chez Roger Corman, a beaucoup appris...

En tournant dans le plus strict anonymat son tout premier film, le jeune Rodman Flender se prédestinait déjà à un passage obligé par la case Roger Corman. Le titre de ce coup d'essai : **Bloody Mutilators**, court métrage d'animation dans lequel des rats dévoraient des top models. Pas très sérieux de la part d'un étudiant à Harvard. Mais, ce que digère mal le département cinéma de l'une des universités les plus prestigieuses des Etats-Unis bénéficie obligatoirement d'un bon accueil chez le producteur le plus pingre de la côte Ouest des Etats-Unis. *«Montrer **Bloody Mutilators** à Roger Corman me paraissait naturel»* se souvient le cinéaste de **La Main qui Tue**. *«J'ai obtenu un rendez-vous sans problème. Dans le cas probable où Roger Corman m'aurait envoyé promener, je m'étais préparé à bloquer la porte de son bureau d'un pied, puis de la forcer d'une main. Une façon radicale de tenter sa chance. Pendant notre première entrevue, Roger m'a demandé si je possédais une certaine expérience de la publicité et du marketing. Honnête, j'ai répondu que ce n'était pas le cas. Roger m'a alors rétorqué qu'il y avait là une ouverture pour moi, qu'il y avait un boulot à prendre et une formation sur le tas à la clef. Deux semaines plus tard, j'occupais le poste de vice-président du marketing international de* Concorde Pictures». Une ascension fulgurante. La même que connut quelques années plus tôt Joe Dante, responsable un temps des affiches et bandes annonces de *New World Pictures*, la précédente compagnie de production de Roger Corman. Les compagnies changent, mais la méthode Corman demeure. A savoir donner bonne figure à d'infâmes nanars, via un matériel publicitaire digne d'un mammouth hollywoodien. Rodman Flender participe ainsi à berner le public sur des productions aussi édifiantes que **The Terror Within** (un **Alien** terrestre du pauvre), **Future Kick** (combinaison anémique de kickboxing et de science-fiction post-**Terminator** & post-**Blade Runner**) et **Dance with Death** (l'un des nombreux film de strip-tease de Corman)... Une tâche plutôt distrayante au départ, mais lassante à force de lifting systématique des mêmes séries B calquées sur les succès du moment.

Opiniâtre, Rodman Flender obtient à force d'insistance de l'avancement au sein de *Concorde*. Portant désormais les galons de scénariste-producteur, il travaille sur une vingtaine de titres sans relief particulier. Au thriller déshabillé **Body Chemistry**, à une adaptation vague d'Edgar Poe (**The Haunting of Morella**), à un film de monstre farci de clichés antédiluviens (**Demon of Paradise**)... A l'époque, Flender fait même l'acteur. Dans notamment **Carnosaur**, **Black Scorpion** et **Criminal Hearts**... Sous la houlette de Roger Corman, mieux vaut être polyvalent, aussi prompt à assurer la comptabilité d'un film fauché que de hurler de terreur devant la caméra.
Aucune production vraiment reluisante au palmarès de Rodman Flender à l'exception notable de **Dracula Rising**. *«Un jour, je reçois un coup de fil de Roger Corman. Il avait entre les mains ce scénario qui tombait au bon moment. Le **Dracula** de Coppola était en tournage. Roger Corman me demandait le **Autant en Emporte le Vent** des films de vampires. Très ambitieux en regard du budget et d'un agenda de travail des plus serrés. J'ai accepté de travailler sur la réécriture du script. Ma référence : le roman de Bram Stoker. Reste que sur un film de Roger Corman, vous n'avez pas le temps de vous plonger dans un ouvrage aussi volumineux. Je me suis donc contenté de lire les notes du précédent scénariste».* Assurément plus rapide, plus fonctionnel... Sous l'autorité de Roger Corman, pas d'autre alternative que d'afficher un pragmatisme farouchement assumé.

Rodman Flender se heurte à plus d'une reprise au pragmatisme commercial de son mentor. A l'occasion notamment de son premier film en tant que réalisateur, **The Unborn**, amalgame habile du **Monstre est Vivant**, de **Rosemary's Baby** et de **La Malédiction**. *«Au stade du développement du scénario, Roger et moi en sommes venus à des discussions assez vives. Nous n'avions pas en tête le même film. Roger voulait un film d'horreur très gore, quelque chose comme le premier **Chucky**, et moi un suspense nettement plus psychologique, sans trop d'effets spéciaux sanglants. Quelque chose dans la mouvance du **Répulsion** de Roman Polanski. Roger cherchait à réduire l'un au profit de l'autre. Finalement, nous sommes parvenus à ce compromis : un film qui relève à la fois des deux genres».* Avec Roger Corman, faut composer, négocier, marchander... Inévitable que Rodman Flender subisse les mêmes pressions pour son deuxième film réalisé par ses soins sous le chapiteau Roger Corman : le thriller **In the Heat of Passion** animé par une quadragénaire pas farouche de ses charmes, Sally Kirkland. Le patron de *Concorde* finit par obtenir de son poulain ce qu'il voulait : davantage de scènes érotiques dans le but de corser un croisement de **Liaison Fatale** et de **La Fièvre au Corps**, où une femme mariée s'éprend dangereusement d'un homme plus jeune qu'elle. Nettement moins convaincant, même dans son genre, que **The Unborn**, l'une des meilleures productions Roger Corman des années 80.
«Concernant les productions Roger Corman, j'ai pu constater une chose : la presse et les médias n'en font presque jamais écho. Aucune retombée. La plupart de ses films ne font l'objet d'aucune critique, qu'elle soit bonne ou mauvaise». Un rien frustrant pour un jeune cinéaste désireux de se faire remarquer par la presse, de progresser. Mais ainsi vont les séries B de chez Roger Corman. Ainsi vont aussi les réalisateurs novices à son service. Très mal payé (juste de quoi manger, régler le loyer d'un petit appartement et s'habiller), ils finissent toujours par partir pour des films plus nantis. A l'instar de beaucoup d'autres, Rodman Flender plaque Roger Corman et *Concorde* pour élever sensiblement son standing. En tournant d'abord pour la firme *Trimark* **Leprechaun 2** ou les déboires cruels d'un Freddy celtique haut comme trois pommes. Puis en enchaînant sur des séries TV (***Dawson*, *Les Contes de la Crypte*, *L'Amour a tout Prix*, *La Vie à Cinq*, *Dark Skies*, *Millennium***..). Puis, consécration suprême à ce niveau de carrière, en accédant au confort d'un studio hollywoodien. Chose faite pour Rodman Flender avec **La Main qui Tue**, micro-production à l'échelle de *Columbia Pictures*, mais méga-production selon les valeurs de Roger Corman.
«Je ne regrette en rien cette expérience dans la série B. Au contraire. J'y ai appris à respecter un budget, à ne pas dépasser le calendrier de tournage. La meilleure des leçons à retenir de Roger Corman. Certain l'ont un peu oublié. James Cameron par exemple...» achève Rodman Flender. James Cameron qui, en 1981 sur **La Galaxie de la Terreur**, collait des emballages d'oeufs sur du contre-plaqué dans le but de faire passer un plateau miteux pour un vaisseau spatial high-tech.

■ C.G. ■


■ [illegible] ■


■ [illegible] ■


■ [illegible] (La Main qui Tue) ■

victime d'Arpagan

LOUIS MORNEAU

Actuellement à l'affiche avec FAUSSE DONNE, série noire aussi brutale que survitaminée, le réalisateur Louis Morneau écope de quelques-unes des productions les plus ambitieuses de Roger Corman. Les plus fauchées aussi...

Producteur des **Arme Fatale**, de **Predator**, de **Demolition Man**, de **Piège de Cristal** et de **Matrix**, Joel Silver cultive la réputation d'un révélateur de talents. Pour les trouver ces talents nouveaux, quoi de mieux que de lancer des épuisettes dans le vivier de la série B et des compagnies comme la *Concorde* de Roger Corman ? C'est justement à *Concorde* que Louis Morneau se fait les griffes. Originaire de la Nouvelle Angleterre, passionné de cinéma depuis la maternelle (il tourne ses premiers courts métrages Super 8 dès ses sept ans), Louis Morneau s'installe à Los Angeles en 1985. A peine arrivé, il frappe à la porte de Roger Corman qui, fidèle à lui-même, l'emploie au sein de plusieurs départements de sa société avant de lui laisser sa chance. La chance de réaliser des films. Une tâche dont Louis Morneau s'acquitte pour la première fois en 1991, avec **To Die Standing** (alias **Crackdown**), polar qui montre un agent des Narcotiques s'en allant au Pérou pour raccompagner un trafiquant de drogue. Une série B économe, à peine rehaussée par la présence de Cliff De Young, un temps promis à un bel avenir de star. Une habitude chez Corman : engager des vedettes en perte de vitesse à moindre prix ou des seconds couteaux en mal de vedettariat. C'est ainsi que Louis Morneau dirige au fil de ses années Corman Brad Dourif, Steve Railbsback, Karen Black, Isaac Hayes, John Savage... Des noms destinés à étoffer les génériques de productions radines. Du sous-**Jurassic Park Carnosaur 2** qui sort du magasin des accessoires les t-rex rigides, passablement craquelés de son modèle. De **Quake**, huis-clos entre un serial-killer et sa victime pendant le tremblement de terre qui secoue San Francisco en 1990. Evidemment, les restrictions financières étranglent **Quake** : le spectacle se limite à quelques images furtives du séisme. Une arnaque car la publicité annonce la couleur d'un film catastrophe, pantagruélique quant aux effets spéciaux. **Quake** ne pouvait être qu'un nanar. Seule série B décente à l'actif de Louis Morneau chez Corman : **Final Judgment**, où un curé de choc, ancien membre d'un gang, mène l'enquête pour s'affranchir du meurtre d'une strip-teaseuse. Une histoire adaptée à son bugdet.



■ *Felix (Carlton Wilborn) et Bill (James Belushi) : de l'argent en jeu (Fausse Donne)* ■

Louis Morneau finit tout naturellement par quitter Roger Corman. Une manière de tuer le père, de mettre en pratique ce qui a été appris. Avec **Soldier Boyz** d'abord avec Michael Dudikoff, variation sur le thème des **12 Salopards** située au Vietnam. Ensuite avec **Retroaction**, thriller de science-fiction branché voyage dans le temps. Ajoutés à l'apprentissage Roger Corman du cinéma, **Soldier Boyz** et **Retroaction** valent à Louis Morneau de susciter l'intérêt du producteur Joel Silver en quête d'un réalisateur au polar **Fausse Donne**, sorte de **Fantasia chez les Ploucs** fortement membré. Un petit film pour lui en regard de ses autres rejetons, mais le meilleur de la série B de luxe de 1999. A Roger Corman, Louis Morneau ne pouvait rendre meilleur hommage.

■ C.G. ■



■ *Le shérif Dex (Timothy Dalton) : un représentant de la loi pas si honnête que ça (Fausse Donne)* ■

FAUSSE DONNE

Louis Morneau retrouve l'acteur James Belushi, après le très séduisant **Rétroaction** et ses distorsions temporelles, pour les besoins de **Fausse Donne**, un polar riche en rebondissements qui se déroule dans la campagne américaine. Bill (James Belushi) est un ancien gangster qui vit avec sa femme Debra (Vanessa Angel) dans une petite ville de Caroline du Sud où il profite du Programme de Protection des Témoins pour avoir témoigné contre son ancien patron, le puissant Skipper, un pilier du crime de Chicago à qui Bill a dérobé 12 millions de dollars avant de mettre les voiles. Jusque là tranquille, Bill est retrouvé par quatre hommes de main du Skipper, menés par Miles (Michael Beach) et Felix (Carlton Wilborn), qui menacent de le tuer s'il ne restitue pas la somme. Une affaire à première vue très simple qui se complique lorsqu'interviennent le shérif Dex (Timothy Dalton) ainsi que Kyle (Steve Railsback), un paysan sans scrupules, et sa bande de ploucs trafiquants d'alcool. Et l'appât du gain ne fait qu'envenimer la situation. Pris entre plusieurs feux, Bill va devoir faire appel à son sens de l'arnaque pour se sortir de ce sale pétrin.

Maintenant qu'il s'est séparé de Roger Corman, qu'il n'a plus à souffrir des restrictions budgétaires et de conditions de tournage inhumaines, Louis Morneau peut enfin faire la démonstration de son talent, dont il donnait déjà un bref aperçu à l'occasion de **Rétroaction**. Doué d'un véritable sens de la mise en scène et du rythme, il mène **Fausse Donne** sans temps mort, filme avec frénésie des poursuites en voiture enlevées, imagine des scènes d'action réalistes, originales et mêmes brutales et joue régulièrement avec un humour grinçant. Produit par Joel Silver et Richard Donner, les responsables des quatre **Arme Fatale**, **Fausse Donne** est une série B divertissante qui vaut surtout pour ses personnages, une galerie de bouseux hauts en couleur : le shérif Dex, opportuniste et impitoyable (Timothy Dalton dans son meilleur rôle) ; Kyle, un contrebandier moins bavard que son fusil de chasse ; et Skipper, un baron du crime insaisissable, qui vit reclus sur un yacht, craint de tous, même de ses plus proches collaborateurs. Un Kayzer Sose en herbe qui fait beaucoup parler de lui sans jamais se montrer. Soutenu par un casting de choc, **Fausse Donne** ne se prend jamais au sérieux, préférant traiter son histoire sur un ton léger. Ce qui le rend encore plus sympathique et appréciable.

■ Damien GRANGER ■

Steward présente Jim Belushi & Timothy Dalton dans ***FAUSSE DONNE*** (***MADE MEN*** - USA - 1999) avec Carlton Wilborn - Michael Beach - Vanessa Angel - Steve Railsback **photographie de** George Mooradian **musique de** Stewart Copeland **scénario de** Robert Franke - Miles Millar & Alfred Goughs **produit par** Joel Silver & Richard Donner **réalisé par** Louis Morneau

4 août 1999 **1 h 35**



■ Buffy (Sarah Michelle Gellar) & Angel (David Boreanaz) : quand la chasseuse tombe amoureuse de sa proie ■

BUFFY contre les VAMPIRES

*Connaissez-vous le nouveau jeu à la mode sur les campus américains ? Le mardi soir, les étudiants se réunissent devant une télé branchée sur la chaîne WB. A 20 heures, début de **Buffy** et début, donc, du fameux jeu. Les règles sont simples : chaque fois qu'apparaît à l'écran la bretelle du soutien-gorge de la chasseuse de vampires, on doit boire cul-sec un verre d'alcool. La jolie Sarah Michele Gellar n'hésitant pas à appuyer le côté sexy de son personnage, les ados finissent souvent bien éméchés ! L'anecdote démontre à quel point **Buffy Contre les Vampires** est devenue une série-culte outre-Atlantique. Au vu du succès hexagonal du feuilleton, il est fort possible que les prochaines parties du jeu se fassent au Calva ou au Muscadet !*

*Les gens de M6 sont persuadés de tenir en **Buffy** la série phénomène qui va succéder aux **X-Files**. Ils n'ont sans doute pas tort au niveau des chiffres. Pour ce qui est de la qualité et de la dimension du feuilleton, nous n'en sommes peut-être pas encore là. Mais l'objectif de **Buffy** est peut-être tout autre. En créant sa série, il y a maintenant trois ans, Joss Whedon voulait prouver que l'on pouvait mêler feuilleton ado classique, avec histoire d'amour, remise en question, rivalités estudiantines, etc, et culture du genre fantastique. Le tout avec un grand respect d'un côté comme de l'autre, et surtout sans jamais se prendre au sérieux. La mayonnaise a bien pris. **Buffy** connaît aujourd'hui le succès que l'on sait et sa troisième saison (que vous découvrirez à partir de septembre sur M6) a confirmé son statut de série-chouchou des jeunes Américains.*

Une troisième saison dont nous vous proposons de découvrir les grandes lignes dans le guide des épisodes qui suit, ainsi qu'au travers d'un portrait de tous les personnages récurrents de la série. Histoire d'être prêt à partir, dès la rentrée, pour une nouvelle chasse aux vampires.

■ *Didier ALLOUCH* ■

GUIDE DES EPISODES

SAISON 1

1 - BIENVENUE A SUNNYDALE - 1ÈRE PARTIE

(Welcome To The Hellmouth - Part 1)

Réal.: Charles Martin Smith.
Scén.: Joss Whedon.

Buffy Summers n'est pas une adolescente comme les autres. Elle est l'élue. Celle qui a été choisie pour débarrasser le monde des vampires. Pas facile à vivre quand on est en pleine puberté ! Après de multiples déménagements, elle atterrit finalement dans la petite ville de Sunnydale où elle essaie de mener une existence paisible. Mais elle s'aperçoit très vite que ça ne va pas être possible. Un puissant Maître Vampire s'est réveillé et veut à tout prix s'emparer du royaume des vivants. En commençant par Sunnydale...

2 - BIENVENUE A SUNNYDALE - 2ÈME PARTIE

(Welcome To Hellmouth - Part 2 : The Harvest)

Réal.: John Kretshmer. Scén.: Joss Whedon.

Seconde partie du «pilote» de la série. Buffy décide finalement de se servir de ses pouvoirs et monte une équipe de Van Helsing en herbe pour protéger Sunnydale des exactions du Maître Vampire et de ses sbires.



■ *Buffy tente de calmer un étudiant ayant abusé d'une potion bestiale* (**Beauty and the Beasts**) ■

3 - SORTILÈGES

(The Witch)

Réal.: Stephen Cragg. Scén.: Dana Reston.

Une élève du lycée n'a qu'un seul but : devenir la «cheerleader» n°1 du campus. Elle est prête à tout pour y parvenir, y compris à utiliser la magie noire. Un épisode qui nous apprend que Buffy ne fait pas que de la chasse aux vampires. Elle peut aussi se frotter aux sorcières, loups-garous, gargouilles et monstres en tout genre. Elle est forte Buffy !

4 - LE CHOUCHOU DU PROF

(Teacher's Pet)

Réal.: Bruce Seth Green.
Scén.: David Greenwalt.

Xander fait partie de la bande à Buffy. C'est un ado discret, timide et solitaire qui se retrouve soudainement convoité par une jeune prof remplaçante. Buffy trouve cette dame peu catholique. Bien vu, puisque si la prof peut emmener Xander au septième ciel, elle viendrait plutôt de l'endroit opposé.

5 - UN PREMIER RENDEZ-VOUS MANQUÉ

(Never Kill a Boy on the First Date)

Réal.: David Semel.
Scén.: Rob Des Hotel & Dean Batali.

Dans cet épisode, Buffy doit choisir entre passer la soirée avec le garçon le plus craquant du lycée ou repartir faire la guerre aux créatures de la nuit.

6 - LES HYÈNES

(The Pack)

Réal.: Bruce Seth Green.
Scén.: Matt Kiene & Joe Reinkmeyer.

Une promenade de groupe au zoo transforme les habitants de Sunnydale en bêtes sauvages se laissant aller aux pires exactions. Tous les Sunnydaliens sont touchés... sauf Buffy, bien sûr.

7 - ALIAS ANGELUS

(Angel)

Réal.: Scott Brazil. Scén.: David Greenwalt.

La première apparition du vampire chouchou de Buffy, un jeune homme aux dents longues et au regard ténébreux (pratique quand on est une créature de la nuit) qui fait craquer la chasseuse. Elle se retrouve face à lui mais ne peut se résoudre à lui planter un pieu dans le cœur. C'est le sien, de cœur, qui sera brisé par le beau Angel tout au long du reste de la série.

8 - MOLOCH

(I, Robot. You, Jane)

Réal.: Stephen Posey.
Scén.: Ashley Gable & Thomas A.Swyden.

Giles, le professeur qui aide l'exterminatrice dans ses enquêtes, et Willow, la meilleure copine de Buffy, se retrouvent embarqués dans une histoire étrange mêlant internet et nouvelles technologies.

BUFFY SUMMERS / SARAH MICHELLE GELLAR

[illegible]



9 - LA MARIONNETTE

(The Puppet Show)

Réal.: Ellen Pressman.
Scén.: Dean Batali & Rob Des Hotel.

Bien qu'il n'en ait pas très envie, Giles est nommé coordinateur d'un spectacle de marionnettes. Pour mieux s'apercevoir que l'un des pantins semble possédé par un esprit démoniaque.

10 - BILLY

(Nightmares)

Réal.: Bruce Seth Green. Scén.: David Greenwalt.

Un jeune garçon du lycée est victime d'un accident de voiture. Alors qu'il est à l'hôpital dans un profond coma, son esprit vagabonde dans Sunnydale à la recherche de ceux qui ont provoqué l'accident.

11 - PORTÉE DISPARUE

(Invisible Girl)

Réal.: Reza Badiyi.
Scén.: Ashley Gable & Thomas A.Swyden.

Buffy contre Carrie. Une jeune fille timide du lycée se retrouve douée de pouvoirs surnaturels. Elle décide de les utiliser pour se venger de ceux qui l'ont tourmentée.

12 - LE MANUSCRIT

(Prophecy Girl)

Réal. & scén.: Joss Whedon.

Giles découvre dans un de ses grimoires une prophétie annonçant une bataille à mort entre Buffy et le Maître Vampire. Une bataille qui, selon les prédictions, laisserait Buffy sur le carreau.

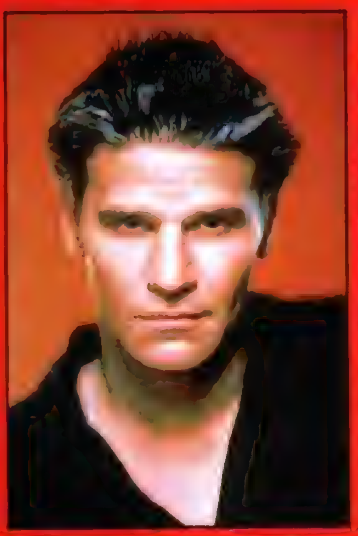




[illegible]

ANGEL/DAVID BOREANAZ

[illegible]



[illegible]

SAISON 2

13 - LA MÉTAMORPHOSE DE BUFFY

(When she was Bad)

Réal. & scén.: Joss Whedon.

Bon, finalement, on vous rassure, Buffy s'est débarrassée du Maître. Mais il est fort possible que celui-ci renaisse d'entre les morts en utilisant les connaissances de Giles. Pendant ce temps, Buffy semble péter un peu les plombs.

14 - LE PUZZLE

(Some Assembly Required)

Réal.: Bruce Seth Green. Scén.: Ty King.

Buffy contre le sadique à la tronçonneuse. Les corps incomplets de jeunes filles se succèdent à la morgue de Sunnydale. Un maniaque découpe la population féminine de la ville pour se construire la femme de ses rêves. Devinez qui il a choisi pour la tête...

15 - ATTAQUE A SUNNYDALE

(School Hard)

Réal.: John Kretshmer. Scén.: David Greenwalt.

Dans le petit monde des vampires, il existe deux créatures qui font même peur à leurs comparses. Deux saigneurs de la nuit aux mœurs sauvages et aux méthodes cruelles : Spike et Drusilla. Buffy va devoir les affronter tous les deux en même temps.

16 - LA MOMIE INCA

(Inca Mummy Girl)

Réal.: Ellen Pressman.
Scén.: Matt Kiene & Joe Reinkmeyer.

Xander craque pour une étudiante péruvienne de passage à Sunnydale. Pas de chance : la gamine est une momie qui doit absorber l'énergie de ses conquêtes pour rester vivante.

17 - DEVOTION

(Reptile Boy)

Réal. & scén.: David Greenwalt.

Buffy et la jolie Cordelia sont invitées à la fête la plus courue du campus. Une party prestigieuse où les deux jeunes filles s'amusent bien avant de s'apercevoir qu'elles sont là pour être sacrifiées en l'honneur du maître de cérémonie, une créature mi-homme mi-lézard.

18 - HALLOWEEN

Réal.: Bruce Seth Green.
Scén.: Carl Ellsworth.

Le soir d'Halloween, à Sunnydale, un sort est jeté sur les jeunes de la ville. Pendant la nuit, ils deviennent les personnages dans lesquels ils sont déguisés. Buffy a choisi le costume d'une noble du 18ème siècle qui aurait connu Angel de son vivant.

19 - MENSONGE

(Lie to Me)

Réal. & scén.: Joss Whedon.

Un ancien petit copain de Buffy propose à Spike de trahir la jeune fille en échange d'une transformation en vampire immortel.

20 - LA FACE CACHÉE

(The Dark Age)

Réal. & scén.: Bruce Seth Green.

Les «watchers» disparaissent les uns après les autres : Giles a peur d'être le prochain sur la liste. ■ ■ ■



■ Bleu de travail, pieu, maillet... La chasse aux vampires est ouverte ! (Arno) ■

21 - KENDRA - 1ÈRE PARTIE

(What's my Line - Part 1)

Réal.: David Solomon.
Scén.: Marti Noxon & Howard Gordan.

Trois créatures patibulaires engagées par Spike pour se débarrasser de Buffy débarquent à Sunnydale, suivies de près par Kendra, une jeune fille qui se dit, elle aussi, chasseuse de vampires.

22 - KENDRA - 2ÈME PARTIE

(What's my Line - Part 2)

Réal.: David Semel. Scén.: Marti Noxon.

Buffy se pose des questions : et si elle laissait Kendra reprendre le flambeau et s'occuper de nettoyer la Terre des vampires et autres créatures démoniaques ? Un danger pesant sur Angel va lui remettre les idées en place.

23 - LA FIANCÉE

(Ted)

Réal.: Bruce Seth Green.
Scén.: David Greenwalt & Joss Whedon.

Tout le monde aime le nouveau petit-ami de la mère de Buffy. Excepté Buffy. Elle se méfie de cet étranger débarqué du jour au lendemain dans la vie de sa maman.

24 - OEUF SURPRISE

(Bad Eggs)

Réal.: David Greenwalt. Scén.: Marti Noxon.

La petite bande de Buffy est chargée de s'occuper d'une classe de jeunes enfants. Mais les choses tournent mal quand deux vampires venus de l'Ouest débarquent à Sunnydale.

25 - INNOCENT - 1ÈRE PARTIE

(Surprise - Part 1)

Réal.: Michael Lange. Scén.: Marti Noxon.

Les vampires revanchards Spike et Drusilla font renaître de ses cendres le «Juge», un démon surpuissant, pour détruire Buffy et ses amis. Pendant ce temps, Buffy et Angel se décident à passer à l'acte même si Angel sait que cela lui enlèvera toutes ses émotions humaines.

26 - INNOCENT - 2ÈME PARTIE

(Surprise - Part 2 : Innocence)

Réal. & scén.: Joss Whedon.

Un épisode clé. Ayant perdu son âme humaine, Angel est redevenu un ennemi pour Buffy. Willow apprend tout sur Xander et Cordelia. Et Giles découvre les origines de sa petite amie Jenny Calendar.

■ *Buffy et Angel encadrent le double maléfique de Willow dans* **Doppelgangland** ■

27 - PLEINE LUNE

(Phases)

Réal.: Bruce Seth Green.
Scén.: Dean Batali & Rob Des Hotel.

Buffy n'aime pas les vampires, mais les loups-garous, ça va. Du coup, elle décide de protéger celui qui hante les nuits de pleine lune de Sunnydale. Un chasseur de lycanthrope cruel ne pense qu'à s'accaparer les poils de la créature mi-homme mi-loup, mais Buffy n'oublie pas que c'est aussi un ado dont sa copine Willow s'est entichée.

28 - UN CHARME DÉROUTANT

(Bewitched, Bothered and Bewildered)

Réal.: James A. Contner. Scén.: Marti Noxon.

Un épisode diffusé le jour de la Saint Valentin aux USA. Cordelia a décidé de rompre avec Xander. De colère, celui-ci se fait fabriquer un philtre d'amour. Mal contrôlé, le charme s'étend à toutes les femmes de Sunnydale. Elles craquent toutes pour Xander. Même Buffy !

29 - LA BOULE THÉSULAT

(Passion)

Réal.: Michael Gershman. Scén.: Ty King.

Buffy ne peut se résoudre à détruire Angel. Mais celui-ci est obsédé par la jeune fille. Elle doit donc à tout prix l'empêcher de rentrer chez elle, sachant qu'un vampire ne peut saigner une victime que si cette dernière l'invite à rentrer dans sa demeure. Il va donc falloir tout raconter à Maman Buffy pour qu'elle ne laisse pas Angel pénétrer dans la maison.

30 - RÉMINESCENCE

(Killed By Death)

Réal.: Deran Sarafian.
Scén.: Dean Batali & Rob Des Hotel.

Buffy est admise à l'hôpital avec une forte fièvre. Dans ses délires, elle croit voir un jeune garçon qui lui apprend que tous les enfants de l'hôpital sont dans la ligne de mire d'un démon.

31 - LA SOIRÉE DE SADIE HAWKINS

(I Only Have Eyes for You)

Réal.: James Whitmore Jr. Scén.: Marti Noxon.

Buffy rencontre un esprit torturé qui hante les couloirs du lycée. Elle décide d'aider l'âme brisée dans sa recherche du repos éternel.

32 - LES HOMMES POISSONS

(Go Fish)

Réal.: David Semel.
Scén.: David Fury & Elin Hampton.

Les membres de l'équipe de natation sont décimés l'un après l'autre. Buffy découvre que leur prédateur n'est autre qu'un monstre aquatique.

33 - ACATHLA

(Becoming - Part 1)

Réal. & scén.: Joss Whedon.

Buffy est bien décidée à détruire Angel. Mais sa détermination est mise à mal quand Willow lui annonce qu'elle a peut-être trouvé un moyen pour redonner à Angel sa part d'humanité.

34 - ACATHLA

(Becoming - Part 2)

Réal. & scén.: Joss Whedon.

Buffy va devoir remettre en cause tous les fondements de son existence pour protéger la Terre d'un démon meurtrier réveillé par Angel. Elle sait qu'elle ne sortira pas indemne de son combat.

WILLOW ROSENBERG/ALYSON HANNIGAN





■ Rupert Giles (Anthony Stewart Head), toujours soucieux de la sécurité de Buffy ■

SAISON 3

(épisodes inédits dont les titres français ne sont pas encore connus)

35 - ANNE

Réal. & scén.: Joss Whedon.

Buffy a fugué. Elle a quitté Sunnydale et vit en solitaire dans une grande ville. Elle habite un petit meublé pourri et travaille comme serveuse dans un resto. Sa seule amie se nomme Lily, une jeune femme dont le copain a mystérieusement disparu. Elle décide de mener l'enquête et s'aperçoit qu'un démon transforme des gamins esseulés en esclaves. Buffy va le combattre. Une lutte qui lui donne envie de retrouver les siens à Sunnydale.

36 - DEAD MAN'S PARTY

Réal.: James Whitmore Jr. Scén.: Marti Noxon.

Un masque en provenance du Nigéria a le pouvoir de réanimer les morts. Du coup, Buffy va devoir affronter une horde de morts-vivants.

Oz/Seth Green



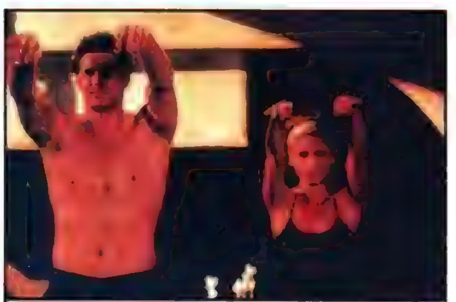
Oz est apparu dans la série au cours de la seconde saison. Dans l'épisode **Pleine Lune**, il joue un loup-garou adolescent que Buffy protège. Le personnage plaît au public et Joss Whedon en fait un régulier. Il sera le petit ami de Willow qui sait tout de sa condition de lycanthrope, et hésite donc à sortir avec lui les soirs de pleine lune. Seth Green est le seul acteur de la série déjà paré d'une solide carrière cinématographique. Il est le fils du Dr. Denfer dans les deux **Austin Powers**, l'un des héros de **La Main qui Tue** et a même tenu l'un des rôles principaux de **Radio Days** de Woody Allen. Il a [illegible] accepté **Buffy** parce qu'il rêvait d'interpréter un monstre à l'écran. Cinq heures quotidiennes de maquillage pour le transformer en loup-garou n'ont pas tempéré son enthousiasme.

Xander Harris/Nicholas Brendon

Quand Buffy est arrivée à Sunnydale, Xander a tout de suite craqué pour elle. Mais Buffy n'est pas [illegible] par une aventure, [illegible] Xander dans un rôle de pote et d'équipier dans la chasse aux monstres. Par contre, Willow tombe vite amoureuse de ce jeune homme rapide et intelligent, quoique très [illegible]. Au bout de trois ans, Willow et Xander ont déjà connu leur histoire d'amour et se sont séparés. Aujourd'hui, Xander craque pour Cordelia, qui le lui rend bien.



Les fans de la [illegible] de Mad Max ont peut-être déjà vu sur un écran la caboche de Nicholas Brendon. Il jouait un membre du culte de l'épi de maïs dans **Children of the Corn 3**, sa première incursion dans le fantastique avant *Buffy*. Brendon plaît de plus en plus à l'audience de la série. Du coup, Joss Whedon accorde une place de plus en plus importante à Xander, allant même à en faire le héros d'un épisode de la seconde saison (**Un Charme Déroutant**) et à mettre l'accent sur ses aventures amoureuses.



■ Buffy et Angel s'entraînent pour récupérer le Gant de Mynhegon (**Revelations**) ■

37 - FAITH, HOPE & TRICK

Réal.: James A.Contner.
Scén.: David Greenwalt.

Un nouveau chasseur de vampires arrive à Sunnydale et gagne la sympathie de tous les amis de Buffy. Au même moment, deux vampires surpuissants préparent une attaque sur la ville. Buffy se demande si c'est vraiment un hasard.

38 - BEAUTY AND THE BEASTS

Réal.: James Whitmore Jr. Scén.: Marti Noxon.

Une série de violentes agressions à Sunnydale est attribuée à un animal sauvage. Mais Buffy penche plutôt pour une créature infernale. En fait, la vérité se situe entre les deux. Un étudiant a fabriqué une potion qui lui permet de développer son côté bestial pour faire plus macho auprès des filles. Il a un peu forcé la dose.

39 - HOMECOMING

Réal. & scén.: David Greenwalt

Alors que Cordelia et Buffy participent à la soirée où sera élue la reine du lycée, un groupe de démons spécialisés dans la mise à mort des tueurs de vampires fait irruption dans la fête.

40 - BAND CANDY

Réal.: Michael Lange. Scén.: Jane Espenson.

Après avoir ingurgité des bonbons fabriqués par les forces du mal, les adultes de Sunnydale retombent en pleine adolescence. C'est Happy Days à Sunnydale. A Buffy de remettre de l'ordre !

41 - REVELATIONS

Réal.: James A.Contner. Scén.: Douglas Petrie.

Le Gant de Myhnegon, une arme aux pouvoirs destructeurs incroyables, est censé se trouver dans une des tombes du cimetière de Sunnydale. Buffy doit le trouver avant que le démon Lagos ne s'en empare. ■ ■ ■



■ Angel se marie avec Buffy dans l'épisode **The Prom** : rêve ou réalité ? ■

■ ■ ■

42 - LOVERS WALK

Réal.: David Semel. Scén.: Dan Vebber.

Spike, l'ennemi juré de Buffy, revient à Sunnydale. Il kidnappe Willow et veut créer avec le sang de la jeune fille une potion magique qui rendra Drusilla une nouvelle fois amoureuse de lui.

43 - THE WISH

Réal.: David Greenwalt. Scén.: Marti Noxon.

Cordelia n'est pas contente, elle a vu son petit ami Xander embrasser Willow. Du coup, elle en veut à tout le monde et souhaiterait même que Buffy n'ait jamais existé. Et son voeu se réalise : au petit matin, elle se réveille dans un Sunnydale envahi de vampires...



■ Angel : des difficultés d'être un seigneur de la nuit en quête d'humanité... ■

44 - AMENDS

Réal. & scén.: Joss Whedon.

Angel a retrouvé son aspect humain, mais le prix à payer est une séparation avec Buffy. Il n'a pas pour autant oublié la jeune femme. A l'approche de Noël, il a même d'étranges hallucinations où une apparition démoniaque lui ordonne de tuer Buffy.

45 - GINGERBREAD

Réal.: James Whitmore.
Scén.: Thania St. Jones & Jane Espenson.

Après avoir découvert deux cadavres d'enfants couverts de symboles ésotériques, la mère de Buffy réunit toutes les mamans du quartier pour faire la chasse aux sorcières de Sunydale. Sans l'accord de sa fille.

46 - HELPLESS

Réal.: James A.Contner. Scén.: David Fury.

Buffy va bientôt fêter son anniversaire dans des conditions très particulières : plus la date de l'événement approche, plus ses pouvoirs s'appauvrissent.

47 - THE ZEPPO

Réal.: James Whitmore Jr. Scén.: Dan Vebber.

Xander est le héros de cette aventure. Sa timidité le pousse à commettre une grosse gaffe. Il rend service involontairement à une secte de morts-vivants voulant construire une bombe pour rouvrir les portes de l'enfer. Il va devoir résoudre tout seul ce délicat problème.

48 - BAD GIRLS

Réal.: Michael Lange. Scén.: Douglas Petrie.

Parce qu'elles ont besoin d'armes pour affronter une horde de vampires, Buffy et son acolyte Faith pénètrent dans un magasin de sport et s'emparent de tout ce qui ressemble à une arme : arc, flèche, couteau de chasse... Mais la police débarque et arrête les deux jeunes filles. Elles sont conduites dans une prison que les vampires ne tardent pas à attaquer. Dans le combat qui s'ensuit, Faith tue par accident un assistant du shérif.

49 - CONSEQUENCES

Réal.: Michael Lange. Scén.: Douglas Petrie.

Un inspecteur de police enquête sur la disparition du shérif adjoint. Petit à petit, l'étau se resserre autour de Faith et Buffy.



■ Buffy et Angel : une romance qui prend l'eau (**Enemies**) ■

50 - DOPPELGÄNGLAND

Réal. & scén.: Joss Whedon.

En pleine cérémonie magique, Anya et Willow font quelques petites erreurs de formules. Le double maléfique de Willow se réveille et tente de prendre la place de l'original. Buffy ne sait plus vraiment si elle affronte un démon ou sa copine.

51 - ENEMIES

Réal.: David Grossman. Scén.: Douglas Petrie.

Faith est devenue shérif de la ville au service d'un maire aux ambitions douteuses. Amoureuse d'Angel, elle a recours à un shaman pour s'emparer de son âme. Buffy n'est pas trop d'accord.

52 - EARSHOT

Réal.: Regis B.Kimble. Scén.: Jane Espenson.

Buffy croit qu elle va devenir folle le jour où elle acquiert la possibilité de lire dans l'esprit des gens qui l'entourent.

53 - CHOICES

Réal.: James A. Contner. Scén.: David Fury.

Le maire de Sunnydale laisse enfin apparaître ses attentions démoniaques. Il kidnappe Willow pour obliger Buffy à lui remettre un flacon rempli d'énergie maléfique qui lui permettrait de devenir un puissant démon.

54 - THE PROM

Réal.: David Solomon. Scén.: Marti Noxon.

Ça va mal entre Angel et Buffy. Ils décident de se séparer. Buffy se retrouve seule pour affronter trois chiens de l'enfer, afin que ses camarades de classe puissent passer un bal de fin d'année tranquille.

55 - GRADUATION DAY - PART 1

Réal. & scén.: Joss Whedon.

Le jour de la remise des diplômes au lycée de Sunnydale est aussi le jour de l'Ascension en enfer. Le maire à bien l'intention d'user de ses pouvoirs de sorcier pour laisser un démon rentrer en lui et devenir un immortel maléfique qui ferait régner le chaos sur tout l'univers.

56 - GRADUATION DAY - PART 2

Réal. & scén.: Joss Whedon.

Le jour de l'Ascension, Buffy et ses amis se préparent pour la bataille ultime contre le maire et les forces de l'Enfer qui l'accompagnent. Tout ça en pleine remise des diplômes !

Didier ALLOUCH

CORDELIA CHASE/CHARISMA CARPENTER

[illegible]



[illegible]



■ *Encore un visiteur qui ne doit pas avoir très bonne haleine !* ■

1998/1999
LA TÉLÉ EN SÉRIES

La saison 98-99 restera dans l'histoire de la série télé américaine comme une saison de transition. Celle des départs de Georges Clooney de URGENCES et de Jimmy Smits de NEW YORK POLICE BLUES. Celle de la chute d'audience de NBC, autrefois leader incontesté de l'audimat US, mais qui a beaucoup de mal à se remettre de l'arrêt de SEINFELD. Celle du retour de la classique série policière d'action très seventies, avec les naissances de MARTIAL LAW et de V.I.P. Celle du premier gros échec de Chris Carter avec l'arrêt de MILLENNIUM. Celle de la résolution de la conspiration X-FILES, laissant la série orpheline de presque tout mystère. Celle de la prédominance du public ado avec une flopée de séries qui leur sont consacrées : DAWSON, CHARMED, FELICITY et consorts. Celle de David Kelley, le producteur télé le plus couru du moment, récompensé par un Emmy pour THE PRACTICE, et plébiscité par le public féminin pour ALLY McBEAL. Celle des «syndications», avec les scores d'audience confortables qu'obtiennent sur ces chaînes régionales des séries comme V.I.P., HERCULE ou XENA. Et surtout celle du passage à une télévision plus adulte grâce à deux séries produites pour le câble : OZ, toujours aussi brutal et sans concession, et surtout THE SOPRANOS, une nouveauté qui est à la télévision ce que LE PARRAIN a été au cinéma. Tout simplement.

Dans les pages qui suivent, vous trouverez un compte-rendu de ce qui s'est passé de plus intéressant sur les petits écrans américains la saison dernière, ce qui est arrivé dans vos séries préférées, quelles ont été les meilleures créations de l'année, etc. De quoi bien préparer la rentrée télévisuelle dans l'hexagone...

Par Didier ALLOUCH

AUX FRONTIERES DU REEL

Saison n°6 - 22 épisodes - Créé et produit par Chris Carter, avec Gillian Anderson et David Duchovny

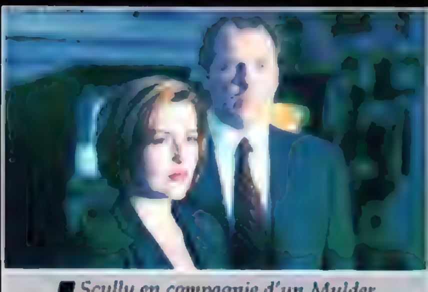


■ *Scully (Gillian Anderson) et Mulder (David Duchovny) coursent un démon dans* ***Terms of Endearment*** ■

Six ans après avoir remis au goût du jour le fantastique et la science-fiction sur le petit écran, les ***X-Files*** ont dû cette année faire face à deux défis : le changement de lieu de tournage (la production de la série a été relocalisée à Los Angeles après cinq ans passés à Vancouver), et la fin de la conspiration (le film ayant déjà révélé une grosse partie du mystère).

Le premier a été relevé sans problème. C'est même peut-être une bénédiction pour la série qui, du coup, ne s'enferme plus dans un univers glauque et froid. Aujourd'hui, les scénaristes ne s'imposent plus de limite et profitent à plein de toutes les possibilités qu'offrent la Californie et ses environs. Voir, pour s'en convaincre, les épisodes **Triangle**, tourné en grande partie sur le navire Queen Mary, ou **Dreamland**, qui nous fait voyager dans le Nevada près de la fameuse Area 51.

Le deuxième défi est plus problématique. La sixième saison débute là où le film avait laissé nos héros. Il raconte tout ce que Mulder et Scully ont appris sur grand écran à un comité directeur du FBI qui décide de réouvrir le bureau des affaires non-classées et de le confier aux agents Spender et Fowley. Quand on sait que Spender et Fowley sont à la botte du Smoking Man, on peut imaginer que cela ne réjouisse pas l'ami Mulder. Pendant plus de la moitié de la saison, Dana et Fox vont enquêter sur des X-Files, mais en cachette. Ce qui pousse les scénaristes à user de toutes sortes d'astuces pour garder son identité à la série. Ça marche pas mal, surtout pour les épisodes isolés, ceux qui ne concernent pas la conspiration. Ainsi **Triangle** tient du tour de force. Tourné en quatre plans-séquences, le récit oscille entre le présent et la Seconde Guerre Mondiale. Mulder enquête pour son compte sur le triangle des Bermudes et se retrouve emporté par un tourbillon en pleine mer. Il est repêché par un paquebot de luxe, quelque cinquante ans plus tôt...



■ *Scully en compagnie d'un Mulder métamorphosé dans* ***Dreamland*** *!* ■



■ *Des petits hommes verts pour la fin de la conspiration dans l'épisode* ***One Son*** ■

Les scénarios des épisodes isolés sont tous aussi osés. Dans **Dreamland**, Mulder échange sa personnalité avec un employé du gouvernement libidineux. Dans **Terms of Endearment**, les agents partent aux trousses d'un démon (Bruce Campbell) qui engrosse femme après femme dans l'espoir d'avoir un bébé humain. Dans l'émouvant **The Rain King**, Fox et Dana partent à la recherche d'un homme qui fait la pluie et le beau temps avec ses états d'âme. Quand il est triste, il pleut. Il est heureux et c'est le beau fixe sur toute la région. Belle idée. Dans **Arcadia**, les agents jouent au couple marié débarquant dans une résidence proprette dont les habitants disparaissent mystérieusement. Et **The Unnatural** (le premier épisode réalisé par David Duchovny) nous replonge en 1947, avec un joueur de base-ball très doué qui s'avère être en fait un extraterrestre resté sur Terre par amour du jeu !

Pour la première fois, il semble que Chris Carter et son équipe prennent plus de plaisir sur les épisodes «libres» que sur ceux évoquant la conspiration. D'ailleurs, celle-ci est presque expédiée dans un épisode en deux parties, **Two Fathers** et **One Son**, diffusé en février dernier. La pub faite autour des épisodes promettait toutes les réponses. Et effectivement, elles y sont presque toutes. Que reste-t-il donc à raconter pour la septième saison, qui sera sans doute la dernière si on en croit les récentes déclarations de Duchovny ? Difficile à dire, mais les histoires isolées devraient être encore plus passionnantes.

MILLENNIUM

Saison n°3 - 22 épisodes - Créé et produit par Chris Carter, avec Lance Henriksen.



■ *Frank Black (Lance Henriksen) et sa partenaire Emma Hollis (Klea Scott)* ■

La vie nous réserve parfois de drôles de choses. Ainsi, ***Millennium***, série consacrée au passage au troisième millénaire, ne verra pas l'an 2000. La série a connu une fin peu glorieuse après avoir difficilement survécu pendant sa troisième saison. Une saison qui a démarré sur un énorme malentendu. Pourquoi avoir continué alors que la fin de la superbe seconde saison annonçait un apocalypse universel déclenché par le Millennium groupe ?

Finalement, on apprend au début de la troisième saison que le virus lâché sur Terre s'est arrêté dans les environs de Seattle, ne causant qu'une trentaine de victimes dont la femme de Frank Black. Un Frank Black revanchard qui rejoint les rangs du FBI, se retrouve affublé d'une nouvelle partenaire, la belle Emma Hollis qui admire l'homme et ses méthodes peu orthodoxes, et tente comme il peut de lutter contre le groupe Millennium. Et la série de tomber dans une banalité énervante. L'ambition des première et deuxième saisons de créer un style propre à la série et des intrigues d'envergure a disparu au profit d'une évidente volonté de coller plus à un profil ***X-Files***. Dommage pour Lance Henriksen et pour Chris Carter, qui connaît ici son premier échec. Enfin semi-échec, puisque dès la rentrée, le créneau de ***Millennium*** sera occupé par la nouvelle production de Chris Carter, ***Harsh Realm***.



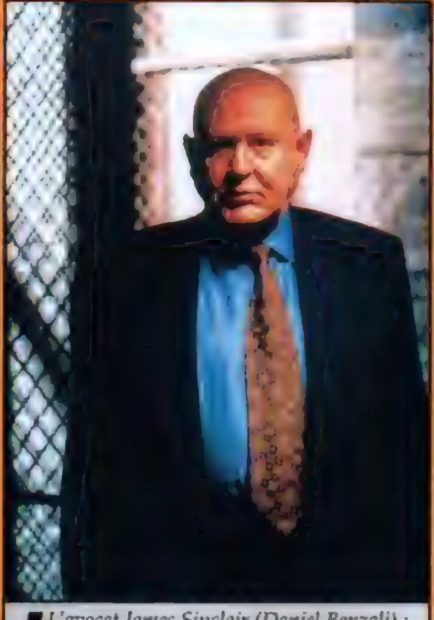
■ *Un vilain apocalyptique dans l'épisode* ***Antipas*** ■

NEW YORK POLICE BLUES

Saison n°6 - 22 épisodes - Créé par Steven Bochco et David Milch. Produit par Steven Bochco, David Milch et Bill Clark, avec Dennis Franz, Jimmy Smits, Rick Schroder.



■ Bobby Simone (Jimmy Smits) : des adieux bouleversants à la série ■



■ L'avocat James Sinclair (Daniel Benzali) : la terreur du barreau ■

En six ans d'existence, ***New York Police Blues*** a inventé une nouvelle façon de raconter des histoires policières à la télévision, aussi bien dans le style de mise en scène que dans la façon de traiter le récit. Un style énergique et une narration laissant une large part à l'humanité des protagonistes par rapport aux enquêtes elles-mêmes. S'il est vrai que la cinquième saison marquait des signes d'essoufflement, la sixième vient d'un coup remettre la série à sa place. L'an dernier, Steven Bochco avait quelques peu laissé tomber son bébé, préférant se consacrer à ses nouvelles créations. Celles-ci s'étant cassé la figure les unes après les autres, il est revenu chapeauter ***New York Police Blues***, et la série a atteint cette année un niveau de qualité qu'elle n'avait encore jamais connu.

Le gros problème à régler cette saison : préparer le départ de Jimmy Smits et introduire son remplaçant Rick Schroder. Comme il l'avait fait avec David Caruso, Bochco a demandé à Jimmy Smits de bien vouloir rester pour les six premiers épisodes de l'année. Smits, qui sait que la série a fait de lui une star, ne s'est évidemment pas défilé. Bochco et Milch n'ont pas hésité à jouer sur la corde sensible pour le départ de leur héros. Vous le savez sans doute maintenant (*Canal Jimmy* terminant la diffusion de cette saison actuellement), Bobby Simone disparaît victime d'une maladie cardiaque lors d'un fabuleux sixième épisode qui a fait pleurer tous les foyers américains (record d'audience pour la série). Exit donc Jimmy Smits et bienvenu à Rick Schroder. L'ancien enfant-star interprète le détective Danny Sorenson, un tout jeune homme qui vient du bureau des narcotiques. Bien entendu, il n'est pas tout de suite bien accueilli. Il devra faire ses preuves avec son partenaire Andy, avec les autres membres du bureau et avec le public de la série.

La transition est effectuée avec tact et intelligence. Sans s'étaler. D'autant plus que Bochco et Milch ne comptent pas faire la saison sur le sujet. Après quelques segments assez faibles en milieu d'année, les cinq derniers épisodes aboutissent à une magnifique et bouleversante conclusion où Dennis Franz est encore meilleur que d'habitude (si, c'est possible).

La force d'une série comme ***New York Police Blues*** réside dans la capacité de ses auteurs à ne pas hésiter à chambouler toute la structure, à perdre des personnages en cours de route, à retrouver d'autres protagonistes que l'on croyait oubliés (l'avocat James Sinclair, toujours interprété par Daniel Benzali, fait son retour à la fin de la saison alors que nous ne l'avions plus vu depuis cinq ans), à ne pas hésiter à prolonger les meilleures intrigues parfois sur plusieurs mois... Bref à toujours risquer de tout remettre en question. La sixième saison est la parfaite illustration de ce mode de fonctionnement. Une méthode qui marche à merveille.



■ Le détective Andy Sipowicz, toujours interprété par l'incroyable Dennis Franz ■



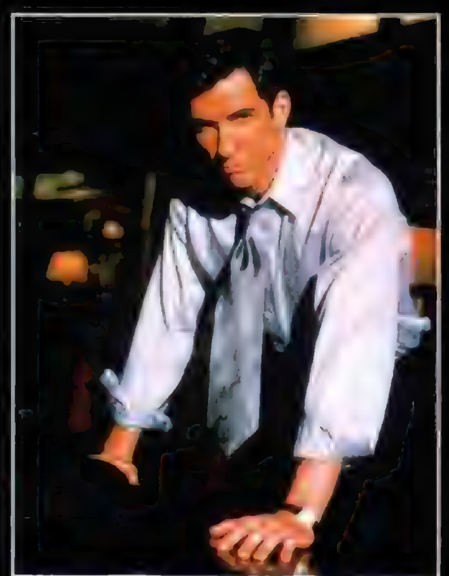
■ Danny Sorenson (Rick Schroeder), le nouveau venu dans les services du NYPD ■



■ Le procureur Sylvia Costas (Sharon Lawrence), épouse de Sipowicz ■

THE PRACTICE

Saison n° 3 - 23 épisodes - Créé et produit par David E. Kelley, avec Dylan McDermott, Camryn Manheim, Kelli Williams, Lara Flynn Boyle.



■ *Bobby Donnell (Dylan McDermott) : un jeune patron qui veut que sa société grandisse* ■



■ *Lindsay Dole (Kelli Williams), avocate spécialisée dans la défense des gros dealers* ■

TV Guide, le magazine référence de la télévision américaine, a consacré en début de saison sa couverture à ***The Practice*** en titrant ironiquement «la meilleure série que vous ne regardez pas». Le slogan était facile mais parfaitement juste. La série a connu un mal fou à démarrer. La critique a été très vite séduite par cette série juridique pas comme les autres, mais le public a eu plus de mal. Il faut dire que les programmateurs d'*ABC* n'ont pas fait de cadeau à ***The Practice***. D'abord lancée le mardi soir, puis installée le samedi à 22 h, essayée aussi le mercredi et le lundi, ***The Practice*** a enfin trouvé un créneau stable en se posant le dimanche soir à 22 h. Du coup, le public remarque le feuilleton et l'audience ne cesse de grimper. Ce n'est que justice.

En créant il y a trois ans ***The Practice***, David E. Kelley voulait fabriquer une série se déroulant dans un cabinet d'avocats qui n'ait rien à voir avec ***La Loi de Los Angeles***, un feuilleton qui soit la réponse réaliste à son propre ***Ally McBeal***. ***The Practice*** est consacrée à une toute petite firme de Boston dirigée par Bobby Donnell. Au début, les clients sont des revendeurs de drogue, des arnaqueurs d'assurance, des truands minables... Petit à petit, la firme acquiert une certaine réputation et commence à s'occuper d'affaires plus importantes. Les avocats qui la composent évoluent eux aussi.

Kelley réussit à trouver un étonnant équilibre entre le développement de la vie privée des protagonistes et les affaires elles-mêmes. Cette troisième saison connaît quelques changements (Bobby retourne avec Lindsay, il fait de Lindsay, Ellenor et Eugene ses associés, tandis qu'Helen, procureur de métier, pense sérieusement à rejoindre le camp adverse), et une affaire récurrente passionnante (Ellenor s'occupe d'un médecin que tout accuse du meurtre brutal d'une jeune femme), mais la base même de la série ne change pas. Les avocats sont souvent confrontés au Grand Doute, ne cessent de se poser des questions sur la moralité de leur travail, tout en l'exécutant sans faille. Une dualité qui crée des personnages à la dimension inhabituelle sur un écran de télé. ***The Practice*** atteint encore cette année un degré de qualité supérieure, récompensé d'ailleurs par l'Emmy de la meilleure série en 1999. Là aussi, justice est faite.



■ *Helen Gamble (Lara Flynn Boyle) : procureur qui se verrait bien rejoindre le cabinet de Donnell* ■



■ *Jimmy Bertuli (Michael Badalucco), un toquard en passe de devenir un as* ■

OZ

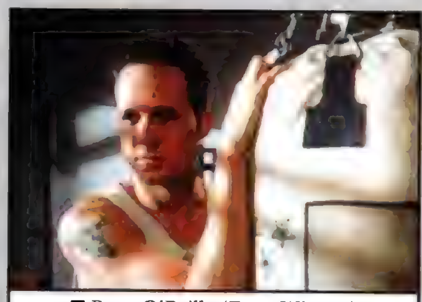
Saison n° 3 - 8 épisodes - Produit par Tom Fontana et Barry Levinson. Créé par Tom Fontana, avec Ernie Hudson, Eddie Falco.



■ *Vern Schillinger (J.K. Simmons) : un fasciste prônant la suprématie de la race blanche* ■

Démarrée sur *HBO* il y a maintenant trois ans, ***Oz*** a eu l'effet d'un électrochoc sur le petit monde du câble. Une série produite par des gens célèbres (Barry Levinson, oscarisé pour la réalisation de **Rain Man**, et Tom Fontana avaient déjà à leur actif ***Homicide*** pour *NBC*) voulant imposer une visite guidée d'un pénitencier sans se soucier de ce que la censure leur réserverait. A l'époque c'était une première. Et une réussite. ***Oz*** dépeint un univers carcéral expérimental sans aucune concession. La série s'avère brutale, violente, stylisée, originale, intelligente...

A l'issue de la première saison, les superlatifs s'étalaient dans les journaux américains pour louer ***Oz***. Pourtant, Fontana et Levinson se sont longtemps demandés s'il fallait continuer. Ils ont finalement décidé de rempiler, mais à petite dose. Seulement huit épisodes pour la seconde saison et autant pour la troisième. Si la deuxième année était centrée sur une description détaillée des personnages, la troisième reviendra davantage sur la lutte pour le pouvoir entre les différents clans qui composent la population carcérale du Oswald State Correctionnal Facility. La réalisation des huit épisodes a été confiée à des noms prestigieux comme Steve Buscemi, Matt Dillon, Chazz Palmintieri ou la réalisatrice spécialisée dans le documentaire Barbara Kopple, histoire de renforcer les deux ingrédients qui font la réussite de la série : un jeu d'acteur exceptionnel et le mélange de style et d'hyper-réalisme de la mise en scène. La troisième saison devrait démarrer dès la rentrée sur ***Série Club***.



■ *Ryan O'Reilly (Dean Winters), l'un des caïds du pénitencier d'Oz* ■

LES SIMPSONS

Saison n° 10 - 23 épisodes - Créé et produit par Matt Groening.

L'année télé américaine a également été marquée par un anniversaire qu'il était impossible de passer sous silence : ***Les Simpsons*** ont dix ans. En dix années d'existence, la série animée de Matt Groening est devenue le rendez-vous incontournable du dimanche soir Outre-Atlantique, une véritable institution qui sert de poil à gratter dans une télé souvent trop conventionnelle. La famille jaune est apparue pour la première fois sur les petits écrans, en 1987, comme portion du *Tracey Ulman Show*. Dessinateur humoristique de renom, Matt Groening se voit demander par la comique une petite séquence animée où l'on retrouverait l'humour caustique de sa série hebdo «Life In Hell», publiée dans les plus gros journaux du pays. Il crée donc cette famille étrange, caricature ultime de l'«american way of life». La séquence plaît énormément aux cadres de la toute jeune chaîne *Fox* qui se décident à tenter un pari : donner à Groening 30 minutes d'antenne hebdomadaire en primetime pour qu'il développe une série entière autour de ses personnages. Le 14 janvier 1990, le premier épisode des ***Simpsons*** est diffusé. Le reste, comme on dit dans ces cas-là, appartient à l'Histoire.

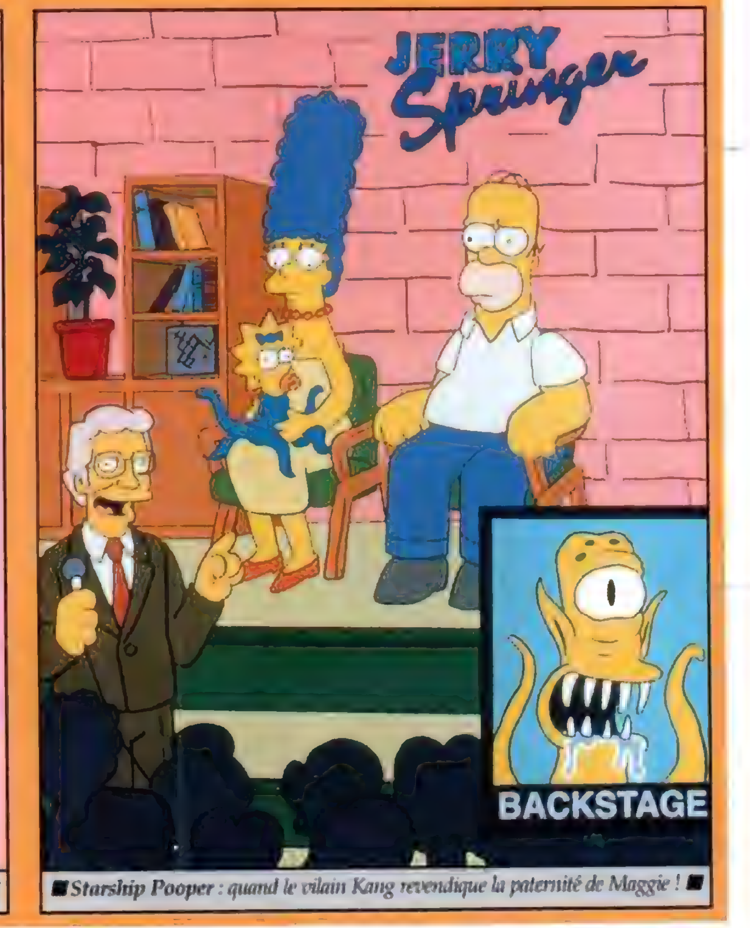
La série connaît un succès immédiat, devient l'emblème de la *Fox* (et le restera jusqu'à l'arrivée des ***X-Files***), et dépasse le cadre de la petite boîte carrée pour devenir un véritable phénomène de société. Les gamins citent Bart dans les cours de récré, le merchandising rapporte des milliards, les sociologues publient nombre d'articles pour analyser le cas ***Simpsons***, et même le Président Bush citera la série dans une phrase qui sera, selon certains observateurs, une des raisons de son échec aux élections devant Bill Clinton. Il a osé dire : «Je n'ai pas envie que la famille américaine ressemble aux Simpsons». Du coup, Matt Groening s'est acharné contre l'ex-Président dans sa série, balançant le plus de vannes anti-républicaines possibles !

Dix ans plus tard, tout ça s'est un peu calmé. La tempête ***Simpsons*** s'est apaisée, même si le ton de la série semble inusable. La dixième saison est le parfait exemple d'un incroyable renouvellement au niveau de l'écriture. Parmi les nouveaux épisodes que vous découvrirez à la rentrée sur *Canal +*, quelques petites perles : **The Wizard of Evergreen Terrace**, où Homer se prend pour le nouveau Thomas Edison ; **D'Oh-in the Wind**, où Homer redevient un hippie, porte des pattes d'éph, met des fleurs dans ses cheveux, fume des cigarettes qui font rire, mais arrête tout quand il goutte au beignet biologique ; **Viva Ned Flanders**, dans lequel Homer embarque Ned Flanders à Las Vegas pour lui montrer ce que c'est la belle vie ; **Simpsons Bible Stories**, où les Simpsons s'endorment à l'église et rêvent qu'ils sont les héros de la Bible (Marge et Homer en Adam et Eve, Lisa en plein Exode et Bart en Roi David !) ; et bien sûr, l'immanquable épisode d'Halloween, **Treehouse of Horror IX**, comme d'habitude divisé en trois segments d'horreur et dont le troisième, **Starship Pooper**, est une merveille. On y apprend que l'extraterrestre tentaculaire Kang est le véritable père de Maggie, ce qui explique les excroissances qui poussent sur le corps du bébé. Kang veut ramener la petite sur la planète Rigel 7, ce que refusent les Simpsons. Tout ça se réglera lors du talk-show trash de Jerry Springer. Du non-sensique comme on adore.

Elles sont rares, les séries qui ne s'essoufflent pas après tant d'années. ***Les Simpsons*** en font partie, et ça risque de durer. A la question *«Avez-vous envie d'arrêter* **Les Simpsons** *?»*, Matt Groening a récemment répondu : *«Pourquoi, vous avez envie que j'arrête ?»*. Non, Matt, surtout pas !



■ *The Wizard of Evergreen Terrace : quand Homer se prend pour Edison !* ■

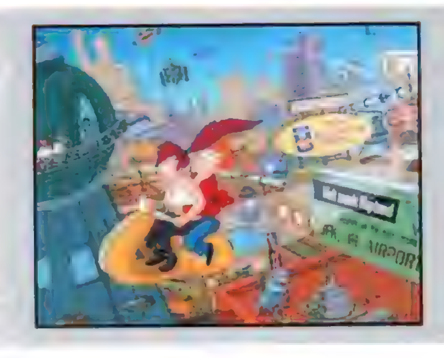


■ *Starship Pooper : quand le vilain Kang revendique la paternité de Maggie !* ■

FUTURAMA

Saison n° 1 - 9 épisodes - Créé et produit par Matt Groening.

Jusque-là, Matt Groening avait refusé de produire une autre série, préférant se consacrer à ses ***Simpsons***. Mais la concurrence sur le front de l'animation se fait rude. En moins de deux ans sont apparues en primetime des séries comme ***King of the Hill*** de Mike Judge (***Beavis and Butthead***), ***The PJ'S*** produit par Eddie Murphy, ou encore l'excellent ***Family Guy***. ***Futurama*** est la réponse de Groening à tous ces nouveaux venus.



Le 31 décembre 1999 - New York. Fry est un livreur de pizzas minable qui traîne dans les rues de Manhattan. Il doit livrer une pizza dans une société spécialisée dans la cryogénie. Par accident, il tombe dans un étrange engin, perd connaissance et se réveille 1.000 ans plus tard. Futurama joue avec humour sur les comparaisons entre les deux époques. Ça marche plutôt bien, même s'il semble difficile à terme d'éviter les répétitions. Cela dit, nombreux sont ceux qui avaient dit la même chose pour *Les Simpsons*... il y a maintenant dix ans !

HERCULE

Saison n°5 - 22 épisodes - Créé et produit par Robert Tappert et Sam Raimi, avec Kevin Sorbo.

XENA

Saison n°4 - 22 épisodes - Créé et produit par Robert Tappert et Sam Raimi, avec Lucy Lawless.

La rumeur a gonflé petit à petit sur le web, plongeant des millions de fans dans la plus grande perplexité : Kevin Sorbo va quitter ***Hercule*** au bout de la cinquième saison. Et des milliers d'e-mails se sont propagés sur la toile de l'internet pour commenter cette terrible nouvelle. Bon, rassurons d'abord les afficionados du mythologique héros musclé, Kevin Sorbo sera bien là la saison prochaine. J'entends presque votre ouf de soulagement. Cette histoire pour vous prouver qu'***Hercule*** n'est pas juste «ce petit machin rigolo où un type musclé se bat torse nu contre des monstres gentiment craignos». Non, ***Hercule*** est une série culte, regardée religieusement chaque semaine par des millions d'Américains (qui l'appellent d'ailleurs Hercules : prononcez «her-kiou-lisse») et qui connaît aussi un joli succès de ce côté-ci de l'Atlantique.

Déjà 103 épisodes produits par la boîte de Robert Tappert et Sam Raimi, dont 22 cette saison. Que s'est-il passé de nouveau pour Hercule ? Des voyages, pas mal de voyages. Il passe en Irlande, fait un tour chez les dieux vikings, cherche des noises à Thor et à Odin, rencontre une nouvelle copine, la jolie Morrigan, sauve un oracle qui avait prédit sa propre mort (qui se retrouve donc vivant mais au chômage), rencontre Merlin l'Enchanteur lors du centième épisode, et sauve le monde une bonne douzaine de fois. La routine, quoi.

Du côté de sa copine Xena, c'est la même chose. La seule nouvelle marquante de la saison sort du cadre de la série. Il s'agit du mariage de son héroïne Lucy Lawless et du producteur Robert Tappert. Hercule et Xena sont les équivalents télévisuels de la petite affaire qui marche toute seule. Heureusement, pour s'amuser, les auteurs injectent une bonne dose d'humour dans le feuilleton et ne se prennent pas une demi-seconde au sérieux. Pour preuve, cet épisode intitulé **For Those of you Just Joigning us**, diffusé le 4 janvier dernier aux USA, et qui raconte comment Hercule débarque à notre époque pour donner un coup de main aux auteurs de la série, qui ont du mal à pondre le scénario du prochain épisode. Bon esprit !

Xena (Lucy Lawless), une guerrière qui vient d'épouser son producteur !





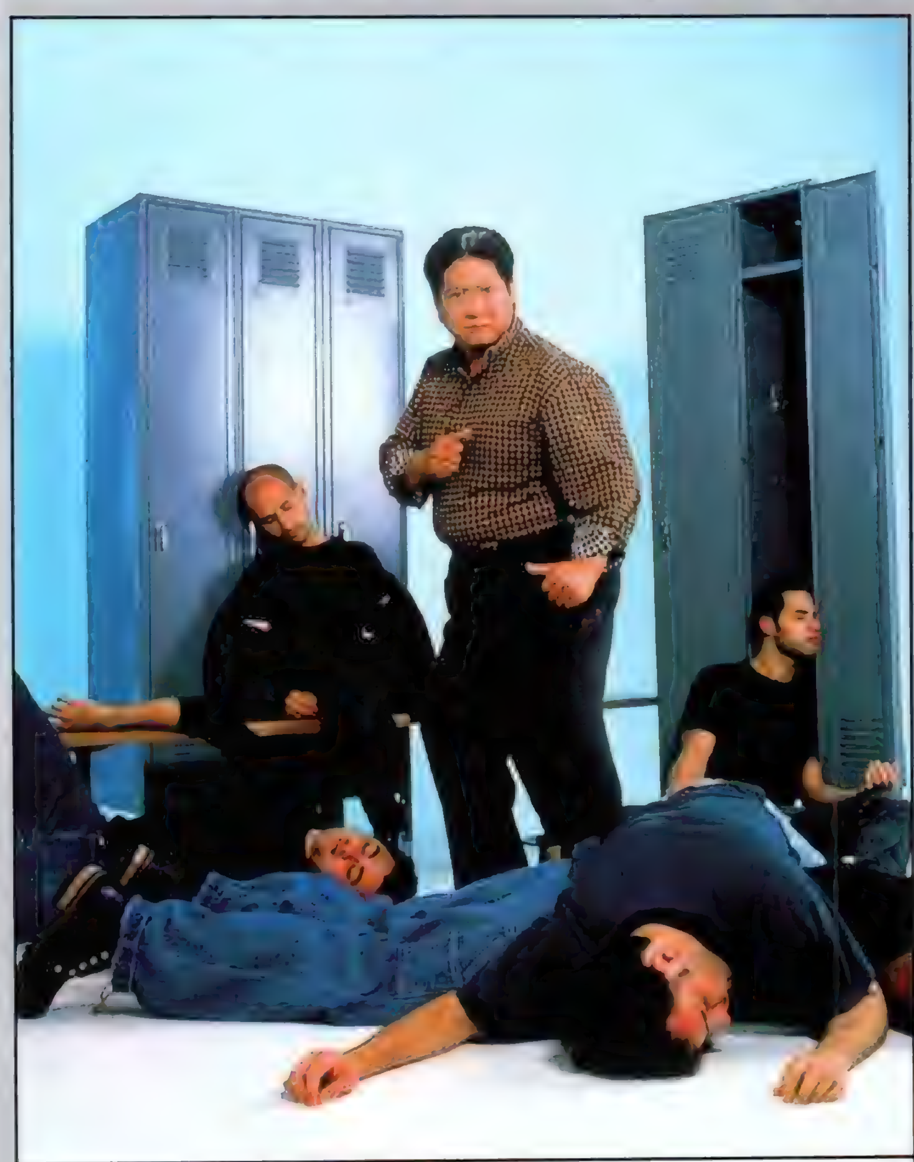
Malgré son auréole, Xena la musclée est loin d'être une sainte !



Hercule (Kevin Sorbo), bien décidé à reprendre ses travaux...

MARTIAL LAW

Saison n°1 - 22 épisodes - Produit par Jeremy Litman & Stanley Tong, avec Sammo Hung.



■ *Sammo Law (Sammo Hung) : un flic qui sait obtenir rapidement des aveux !* ■

Aux États-Unis, depuis la fin des années 80, des vidéos pirates en provenance d'Extrême Orient circulent sous le manteau. Un certain public qui s'habitue au style made in Hong Kong, une audience qui s'élargit au fil des années, une diffusion qui se fait plus officielle et, logiquement, voilà les stars asiatiques qui débarquent à Hollywood. Et vous ne devinerez jamais lequel de ces acteurs est le plus populaire Outre-Atlantique. Ce n'est pas Jackie Chan, ni Chow Yun Fat. Le Hongkongais le plus connu en Amérique n'est autre que Sammo Hung.

■ *Law et son nouveau partenaire Terell Parker (Arsenio Hall)* ■

Le gros comique féru d'arts martiaux est une star dans toute l'Asie. Sa spécialité : les comédies d'action bien grasses, comme le difficilement oubliable **Exorciste Chinois**. Il fut aussi l'un des «sidekicks» préférés de Jackie Chan et a joué aux côtés de Bruce Lee dans **Opération Dragon** (qu'il a ensuite parodié dans une trilogie intitulée **Enter The Fat Dragon**, que l'on pourrait traduire par **Opération Gros Dragon** !). Il réalise aussi le distrayant **Mr. Cool**, sorti cet été, ainsi que l'étrange **Once Upon a Time in China and America** qui mêle arts martiaux et... western. Un film tourné en partie dans le désert du Nouveau Mexique. Une première incursion aux USA avant son explosion américaine via le petit écran. Sammo Hung est ainsi le héros de la série *Martial Law*, la bonne surprise en terme d'audience de la saison passée. Elle est programmée le samedi soir sur CBS et réunit chaque semaine près de 15 millions de téléspectateurs.

Le principe de *Martial Law* est simple : Sammo Hung y est Sammo Law, un superflic de Shangaï envoyé à Los Angeles pour mener une guerre sans merci aux triades qui essaient de s'implanter en Californie. Ses méthodes ne font pas dans le compliqué non plus : 1) il essaie de raisonner les méchants ; 2) si ça ne marche pas, il leur fout sur la gueule. Autant vous dire qu'en général, ça ne marche pas. Chargés de donner un coup de main à Law, les inspecteurs Louis Malone et Dana Doyle (un californien musclé au sourire «ultra-brite» et une bimbo gaulée comme une déesse) assurent les quotas indispensables pour ne pas trop choquer les habitués de ce genre de série. Seul personnage secondaire un peu inhabituel, Grace Chen, la protégée de Sammo, une jeune flic chinoise que Law considère comme sa fille — il lui a appris le métier et les arts martiaux. Un personnage humain qui donne une autre dimension à des intrigues gentiment stéréotypées. En plein milieu de la saison, Grace disparaît pourtant. Elle décide de retourner en Chine dans son petit village pour s'occuper de sa maman malade. Précisons qu'en novembre dernier, **Rush Hour** a cartonné dans les salles américaines, et les producteurs de la série ont pigé, les malins, que l'arrivée d'un comique noir ne pourrait pas faire de mal au feuilleton. Grace cède donc sa place à Terell Parker, un porte-parole de la LAPD qui se décide à devenir un vrai flic. Bien sûr, il manie bien mieux la gouaille que le revolver. Parker est interprété par Arsenio Hall, comparse d'Eddie Murphy dans **Un Prince à New York**, comique télé un poil énervant. Malgré l'opportunisme de ce remplacement, l'audience reste bonne.

Sammo, son sens de l'humour, ses leçons de philosophie orientale et sa souplesse d'hippopotame-karatéka plaisent au public américain. Et la série fait inévitablement penser à un *Kung Fu* contemporain. En plus drôle et avec, cette fois, un vrai Chinois pour héros.



■ *Dana Doyle (Tammy Lauren), une assistante de charme pour le flic karatéka* ■



■ *Louis Malone (Louis Mandylor), un beau gosse pour séduire le public féminin* ■

THE SOPRANOS

Saison n°1 - 13 épisodes - Créé et produit par David Chase, avec James Gandolfini



■ Tony Soprano (James Gandolfini) et sa Famille d'affranchis ■



■ Tony Soprano : marié, deux enfants... et des activités mafieuses ■

The Sopranos devrait être diffusée dans le courant de l'année sur *France 2*. Même programmé n'importe quand, dans n'importe quel ordre et dans une VF approximative (voir le traitement honteux que la chaîne publique a fait subir à ***Millenium***), ne manquez sous aucun prétexte ce qui a constitué la série événement de l'année aux USA. Et attention au choc. Personne n'attendait vraiment ***The Sopranos***. Produite par la chaîne câblée *HBO*, la série passait avant diffusion pour une gentille comédie qui n'attirerait l'attention que par son thème, proche du nouveau film de Harold Ramis avec De Niro, **Analize This** : un parrain de la mafia est victime de crises d'angoisses et doit consulter une psy. Ce qui aurait pu être Don Corleone chez Dr. Cinoque est rapidement devenu une série mythique, d'une intelligence rare, que l'on citera en exemple pendant bien des années.

Déjà sur la forme, ***The Sopranos*** se distingue par une mise en scène rappelant les polars des années 70, façon classe et nonchalance d'**Un Après-midi de Chien** ou du **Conversation Secrète** de Coppola, avec une musique qui sait choisir les morceaux les plus intéressants de la nouvelle scène pop. Son générique, une balade sur l'autoroute qui relie Manhattan au New Jersey, est une merveille de concision qui résume en un instant à la fois le ton et l'univers de la série.

Un univers glauque de parrains de banlieue où évolue Tony Soprano, boss des mafieux locaux, interprété par le gigantesque James Gandolfini. Entre sa famille (sa femme catho qui rêve de se taper son prêtre, sa fille qui cherche sans arrêt de l'ectasy pour se défoncer, son gamin obèse et sa mère dominatrice), sa Famille (son oncle, grand parrain du quartier, sombre peu à peu dans la gâtisme, ses «capos» se dézinguent à tour de bras), et ses maîtresses («Il faut bien trouver d'autres filles pour les pipes. Ma femme, elle va pas faire ça avec la bouche qui embrasse les enfants»), Tony Soprano a un peu de mal à y voir clair. Du coup, il craque et va voir une psy pour l'aider à surmonter sa dépression. La série oscille entre comédie, polar, drame familial, éclats de rire et violence inouïe, et s'impose comme un pur joyau qui s'inscrit juste à côté du **Parrain** de Coppola et des **Affranchis** de Scorsese, rayon mafieux sur un écran. Petit l'écran, cette fois.

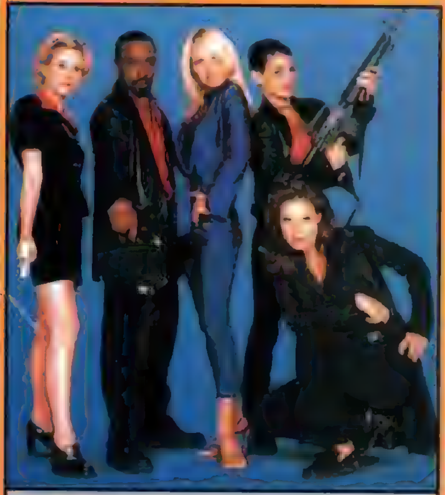


■ Un Parrain en thérapie chez le docteur Jennifer Melfi (Lorraine Barcco) ■

V.I.P.

Saison n°1 - 22 épisodes - Produit par Pamela Anderson et J.F. Lawton, avec Pamela Anderson.

Quand le scénariste de **Pretty Woman** et la pretty woman d'***Alerte à Malibu*** se rencontrent, ça donne ***V.I.P.***, une série d'action rigolote pas prise de chou, avec des nanas aux seins siliconés qui courent partout avec des flingues à la main. Une certaine idée du bonheur.



■ Vallery Irons (Pamela Anderson) entourée de sa fine équipe de gardes du corps ■

Fan de la bluette de Gary Marshal et délestée de quelques kilos mammaires, Pamela Anderson est allée trouver J.F. Lawton, l'auteur de **Pretty Woman**, pour qu'il lui ponde le concept d'une série qui mettrait en vedette ses nouveaux charmes plus «naturels». Au lieu de tranquillement empocher le blé, Lawton a décidé de s'amuser un peu. Il a trouvé une histoire qui a l'air sortie d'un dialogue de **Pulp Fiction** quand on la résume : Vallery Irons, ex-vendeuse de hot-dog douée avec les armes et pour les cascades en tous genres, a créé une agence de gardes du corps de charme : que des jolies filles pour assurer la protection des plus riches stars de Beverly Hills. Chaque semaine, Vallery et ses copines se retrouvent plongées au cœur d'affaires palpitantes où elle doivent protéger leurs amies les stars des dizaines de fans détraqués qui les aggressent sans cesse.

Voilà donc une série très intelligente, où Pamela et ses bodyguards vêtues de tenues ultra-moulantes courent après des grosses baraques patibulaires et les neutralisent d'un coup de talon aiguille. On sait pas encore si ***V.I.P.*** sera traduit en France par ***Very Important Poitrine***, mais en tout cas, Pamela n'a pas fini de nous distraire !



■ Pamela Anderson : qui refuserait une protection (très) rapprochée ? ■

Les indiscrétions de CHOUMCHOUM

John Choumchoum Jr. est tombé dans une poubelle quand il était petit. Depuis, il ne fait rien qu'à les fouiller. Gare !



■ Qui a dit que la reconnaissance n'avait que du bon ? Voici la preuve, si besoin était, que le réalisateur de **Crying Freeman** est bien reconnu comme un grand militant du cinéma japonais devant l'éternel. Puisqu'il s'agit dans le cas présent de nous vendre de la (fausse) geisha sodomite, les éditeurs vidéo n'hésitent apparemment pas à employer des stratégies marketing bien particulières. On ignore si le principal intéressé connaît l'existence de ce quasi-homonyme, et il a certainement d'autres chattes à fouetter, lui qui vient de quitter le projet **20.000 Vieux sous Mémère** pour plancher sur une adaptation de la fameuse légende de **La Bite du Gevaudan**... Ça y est, j'm'embrouille ! Vite... la suite...

■ Sorti de nulle-part, **Le Projet Blair Witch** est en train de se tailler un succès ultra-rentable. Mais halte à l'arnaque ! Les plus jeunes d'entre nous ne s'en souviennent probablement pas, mais des jeunes yankees perdus en forêt et qui flippent leur race, les studios *Hannah & Barbera* nous avaient déjà fait le coup ! Heureusement, la séquelle, dont voici la pré-affiche, devrait remettre les choses à leurs places. Dans cet épisode, Daphné, reconvertie en maîtresse S.M., fait rien qu'à mettre la pression à son ancien groupe de potes idiots (style je retire les piquets de la tente en pleine nuit). Sammy et Scooby ayant confondu malencontreusement la carte avec une pizza, la bande se retrouve perdue en forêt, peut-être l'occasion pour Velma de perdre sa virginité ? Suspense...



[illegible] Projet Blair Witch n°2

■ En plus d'être le film Z de l'année, **La Menace Fantôme** risque aussi d'être le plus attaqué. Qui sait quelle drogue labelisée THX George Lucas a consommée en imaginant ses personnages, mais certains extraterrestres ne sont pas passé inaperçus aux yeux des minorités américaines. D'abord, il y a ces émissaires félons, les yeux bridés, qui prononcent mal les R et cachent leurs mains griffues dans les manches larges de leurs tuniques... A Chinatown, y z'ont moyennement rigolé. Ensuite il y a Watoo, propriétaire d'une échoppe sur Tatooine. Pingre, esclavagiste, le nez crochu, deux ailes de mouche à merde dans le dos, il s'exprime avec un accent disons... marqué, et est imperméable à l'hypnose Jedi car il n'a pas d'âme. Seul l'argent peut le posséder. Là-dessus, Spielberg n'a pas fait le moindre commentaire. Enfin, il y a l'extraordinaire, le sublimissime Jar-Jar Binks,

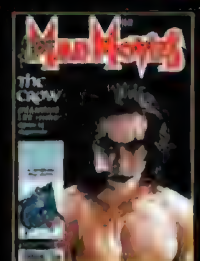
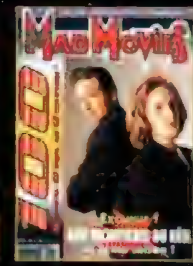


la créature la plus choumchoumienne qu'on ait vue à l'écran. Déjà aperçu (je crois) dans **Rasta Rockett**, Jar-Jar est un personnage entièrement virtuel qui a conquis les foules par la précision et la délicatesse de son humour slapstick. Des sites de fans se sont spontanément créés sur Internet, avec des noms aussi évocateurs que *Jar-Jar Must Die* ou bien encore *Jar-Jar Ate My Balls*. On peut le dire, une star est née !

■ **John CHOUMCHOUM Jr** ■

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES




27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3, Twin Peaks
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
76 Le Festin Nu, Hook, Brain Dead, La Famille Addams
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Défi
78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 X-Files 1ère saison, The Crow, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Étrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Aux Frontières du Réel, Waterworld, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, Une Nuit en Enfer
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic'Arts
100 Sp. 100 pages : X-Files, «Nos 100 meilleurs films fantastiques»
101 Terminator 2-3D, Independence Day, Une Nuit en Enfer
102 Sp. 100 pages : Crash, Barbwire, Planète Hurlante
103 Independence Day, Cœur de Dragon, Multiplicity, Tsui Hark
104 L.A. 2013, Fantôme du Bengale, Disjoncté, X-Files, Millennium
105 Mars Attacks !, The Crow 2, Ghost in the Shell, Lost Highway
106 Star Wars, Star Trek Premier Contact, Le Maître des Illusions
107 Le 5è Elément, Alien Resurrection, Anaconda, Shining TV
108 Men in Black, Scream, Batman & Robin, rétro Godzilla
109 Le Monde Perdu, Contact, Volte/Face, Mimic, Vampires
110 Alien la Résurrection, X-Files le Film, Spawn, La Mutante 2
111 Starship Troopers, Postman, MK2, Fantastic'Arts 98
112 Vampires, Sphere, Gattaca, Le Loup-garou de Paris
113 Dark City, Un Cri dans l'Océan, Wishmaster, Blade
114 Scream 2, Armageddon, X-Files, Millennium, La Mutante 2
115 Godzilla, X-Files le film, Truman Show, Rétro gore, Ugly
116 Blade, Halloween : 20 ans après, Buffy, Dossier séries TV
117 Star Wars Episode 1, Psycho, 1001 Pattes, Gérardmer 1999
118 Dossier Slasher, La Fiancée de Chucky, Cube, Matrix
119 Matrix, Wild Wild West, Star Wars, The Faculty, Mon Ami Joe

IMPACT

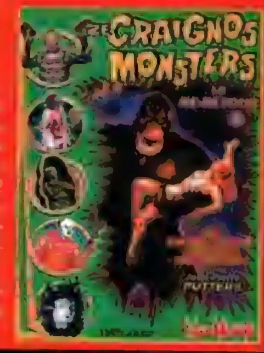
1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
8 Les trois «Rambo», Dolls, Evild Dead 2
9 Freddy 3, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborg, Munchausen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchausen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instint, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Alien», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : BD/ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'Île aux Pirates, Tsui Hark
62 Dossier Crying Freeman, Mort Subite, Ultime Décision
63 L'Effaceur, Le Grand Tournoi, Rock, Twister, Fargo
64 Mission : Impossible, L.A. 2013, Poursuite, John Woo
65 Au Revoir A Jamais, Daylight, Risque Maximum, La Rançon
66 X-Files (Chris Carter), les FX de Mars Attacks !, Star Wars
67 Batman & Robin, Spider-Man, Superman, Roméo & Juliette
68 Le Monde Perdu, Dobermann, Speed 2, Le Saint, Double Team
69 X-Files saison 4, Volte/Face, Titanic, Volcano, Les Ailes de l'Enfer
70 Copland, L.A. Confidential, Hana-Bi, Le Pacificateur, Alien 4
71 Titanic, Demain ne Meurt Jamais, Starship Troopers, U-Turn
72 Jackie Brown, Pluie d'Enfer, Minuit dans le Jardin du Bien et du Mal
73 Un Tueur pour Cible, Carrière Di Caprio, U.S. Marshals
74 L'Arme Fatale 4, Sexcrimes, Cannes 98, Jackie Chan
75 Chapeau Melon... (ciné et TV), Godzilla, Duchovny, Ryan...
76 Le Masque de Zorro, Snake Eyes, Carrière Nicolas Cage
77 Soldier, Rush Hour, Ennemi d'Etat, Oz, Carrière Shane Black
78 Star Wars, Un Plan Simple, 8mm, Dossier «Oh les filles !»
79 Stanley Kubrick, Payback, Le 13ème Guerrier, spécial previews

ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

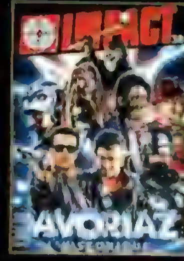
par Jean-Pierre PUTTERS

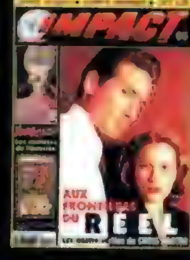
ILS RE-REVIENNENT ET CRAIGNENT UN MAX !

Le [illegible] volume sort enfin : [illegible] pages entièrement inédites sur les Singes Géants, [illegible] Momies, Monstres Marins, Gorgones et Lutteurs Masqués Mexicains ! Que du bon et [illegible] photos tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. 240 F (port compris). Également disponibles, les deux premiers volumes [illegible]













Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 26, 28, 31, 35 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10, 28 et 34). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ____________ PRÉNOM ____________

ADRESSE ____________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES 27 29 30 32 33 34 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117 118 119

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 29 30 31 32 33 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS
❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR
❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

actualités

C'EST PAS MON JOUR

Un titre bien estival pour une comédie noire déjantée et destroy. Casey Wells (Thomas Jane) vit tranquille dans une petite banlieue du Texas. Il est marié à une jolie femme d'affaires. Une vie plate qui semble plaire à Casey. Jusqu'au jour où arrive un vieil ami, un fantôme du passé, Nick (Aaron Eckhart). Lequel rappelle à Casey leurs années de grand banditisme. Nick demande un petit service à Casey, juste le prêt de sa voiture. En souvenir du bon vieux temps et pour que Nick déguerpisse le plus vite possible, Casey accepte. Et c'est le début d'une avalanche de problèmes : Casey découvre de la coke cachée chez lui, et la bazarde sans se douter qu'elle appartenait à des flics ripoux ; une superbe nymphomane perverse et tueuse le viole ; et tout le monde semble vouloir sa peau. On ne peut pas être plus dans la mouise...

En fait, l'aspect comédie provient surtout de la masse de galères et de personnages complètement barges qui peuplent ce premier film mené tambour battant. Une histoire toute bête mais poussée au-delà des limites normales. On se croirait dans un «Looney Tunes», où Casey serait Vil Coyote, s'en prenant plein la tronche au fur et à mesure que l'histoire progresse. Sauf que Casey va trouver le moyen de se rebiffer et ainsi de bousiller intégralement son univers douillet. Skip Woods ne cherche pas à faire de la comédie, mais un polar noir tellement énorme et ravageur qu'il en devient drôle. A part pour quelques minuscules détails, l'ensemble est jouissif, dévastateur et réussi. Et ça n'est pas tous les jours qu'on verra le top model Paulina Porizkova en perverse assassine, et violeuse d'hommes dans ses moments de détente ! Soyons honnête : ça fait du bien et ça titille juste ce qu'il faut. Même si **C'est pas mon Jour** n'est pas un polar habituel pour l'été, c'est un rollercoaster version série B assez génial.



■ *Paulina Porizkova* ■

■ **Stéphane THIELLEMENT** ■

Universal Pictures présente Thomas Jane dans ***C'EST PAS MON JOUR*** (***THURSDAY*** - USA - 1998) avec Aaron Eckhart - Paulina Poriskova - James Le Gros - Paula Marshall - Glenn Plummer - Mickey Rourke - Michael Jeter **photographie de** Denis Lenoir **musique de** Luna **produit par** Alan Poul **écrit et réalisé par** Skip Woods

11 août 1999 **1 h 30**

Interview : SKIP WOODS

Originaire du Texas, Skip Woods abandonne rapidement ses envies de devenir acteur pour s'intéresser de près à l'écriture de scénario et à la mise en scène. Alors qu'il est employé de la banque multinationale Merrill Lynch, il se fait la main sur plusieurs courts métrages et écrit parallèlement l'histoire de C'EST PAS MON JOUR, son premier film.

On dit que vous avez écrit *C'est pas mon Jour* à la suite d'événements qui vous sont personnellement arrivés...

Pas vraiment. Je dirais plutôt que c'est une extrapolation de faits négatifs survenus dans ma vie, une exagération de tout ce qui peut vous tomber dessus de pire en quelques jours.

Votre film jongle habilement avec une violence excessive et un érotisme à la limite du porno. Le tout avec humour. Pourquoi ?

Tout simplement parce que j'adore les films qui mélangent tous ces éléments, tels que le sexe, la violence et même le romantisme. En fait, c'est ma vision du film de gangsters «nouvelle vague» française que j'ai développé et en repoussant les limites. Je crois que ça a marché, puisque beaucoup de gens me posent cette question !



■ *Thomas Jane &*

Le début du film, où les trois gangsters se déchaînent contre la gérante pakistanaise d'un magasin avant de la tuer, n'est pas très amusant. C'est même un peu raciste, non ?

Non, il ne faut pas le voir comme ça. Elle fait juste son boulot et se retrouve là au mauvais moment. Ce genre d'événement est malheureusement très fréquent aux USA. Dans le cadre du film, la gérante aurait pu être espagnole, asiatique ou même anglaise. Il y a tant de mélanges ethniques qu'on ne pense pas à un aspect raciste, mais juste au drame que va vivre une employée de magasin qui fait correctement son job et qui va être la victime de trois tueurs. C'est ainsi que j'ai écrit la scène, sans aucune arrière-pensée raciste ! C'est un drame quotidien.

Est-ce difficile, pour son premier film, d'obtenir un casting aussi riche avec une histoire baignant dans le sang, la violence et le sexe ?

Quand vous êtes passionné par un projet, c'est communicatif. Toutes les personnes qui ont lu le scénario l'ont adoré. Que ce soient les producteurs ou les acteurs. Ensuite, lorsque vous les rencontrez, ils voient jusqu'où ils peuvent vous faire confiance. Paulina Poriskova a immédiatement adoré l'histoire et son personnage. Elle le trouvait difficile, mais c'est exactement ce qu'elle recherchait pour relancer sa carrière, après avoir disparu des écrans depuis **Arizona Dream**. Elle voulait un rôle qui la pousse hors des limites imposées par les productions normales. Et la nudité n'a pas été un problème. C'est un top-model, d'origine tchèque. Vous



■ *Thomas Jane* ■



Paulina Porizkova ■

autres, européens, êtes bien moins coincés que nous sur ce plan là. Quelle que soit la difficulté de la scène à tourner, elle est toujours restée concentrée, sérieuse et donc crédible. Quand j'y repense, je sais que j'ai eu beaucoup de chance avec ma distribution. Il faut dire que ma directrice de casting m'a bien aidé, envoyant le script à toutes les personnes qui étaient susceptibles d'être intéressées. Et ça a marché ! Sauf pour Mickey Rourke, qui l'avait découvert chez un de ses amis et qui m'a appelé illico pour me faire savoir qu'il voulait le rôle du flic ripoux. Tant mieux, car ce rôle lui va à merveille.

N'est-ce pas trop dur d'écrire un premier film avec des unités de temps et de lieu aussi restreintes ?

Au départ, lorsque j'ai commencé à écrire, après avoir compris qu'acteur n'était pas ma vocation, j'ai rédigé un script pour un gros budget, plein de décors. J'ai vite compris que personne ne m'en confierait la réalisation. J'ai alors regardé autour de moi, mon salon, ma maison. Et j'ai écrit **C'est pas mon Jour** en pensant à des films comme ceux de John Carpenter, surtout **La Nuit des Masques**, où l'action se situe dans une maison, sur quelques heures, avec un événement surprenant toutes les dix minutes. C'est exactement ce que j'avais envie de faire : un film avec peu de personnages, un lieu unique et une intrigue resserrée sur une seule journée.

■ Propos recueillis et traduits par **Stéphane THIELLEMENT** ■

LA CHASSE AU RHINOCÉROS À BUDAPEST

Un jeune Américain et son inséparable valise se mettent en tête de retrouver une énigmatique dulcinée — celle de l'Américain, pas de la valise. Mais la fantomatique demoiselle n'a laissé que d'intenses souvenirs et un long message d'adieu sur une cassette. Guère impressionné, notre lunaire globe-trotter s'envole vers Paris pour retrouver sa trace, obsédé par son but : l'emmener en Afrique chasser le rhino. Le départ de ce road-movie en vaut bien un autre, me direz-vous. C'est d'autant plus vrai que l'histoire n'est qu'une trame : l'essentiel est dans l'image. Nous voici dans les îles pas toujours très accueillantes des «films d'auteur», de ces nombrilistes de la caméra qui se racontent des histoires avant de daigner nous les faire partager. Un impénétrable autisme caractérise généralement ces exercices de style qui, en dépit d'une plastique parfois fouillée, mettent un point d'honneur à nous gonfler exagérément les glaouis. Cette **Chasse...** évite étonnamment cette consternante habitude.
Même si certains égarements n'apparaissent pas essentiels, l'inattendu, l'étrange ne sont que des ingrédients dans ce qui reste une vraie histoire. Ce faisant, il n'est pas désagréable de se glisser dans l'univers de l'artiste. Il faut dire que l'esthète de l'art aux commandes est Michael Haussman, surdoué du clip et de la vidéo. Assurément, le monsieur s'est fait plaisir. La maîtrise de l'image est absolument incontestable, et certaines scènes, certaines lumières, risquent de filer des idées à pas mal de monde. Au bout d'un quart d'heure soigné, entre Wenders, Jarmush et, — oserais-je ? J'ose — Lynch, on arrive à décoller de cette magnifique collection d'images pour vraiment suivre les acteurs. Glenn Fitzgerald (**The Ice Storm**) et l'étonnante Karine Adrover assurent avec naturel face aux apparitions savoureuses de Ticky Holgado, Alexei Sayle ou Nick Cave. On retrouve ce dernier au côté de John Cale, The The, Marylin Manson, Skunk Anansie... pour une B.O. sur mesure. Bien qu'élitiste, cette **Chasse...** plutôt réussie donne méchamment envie de voir Haussman s'attaquer à un film grand public avec la même maestria visuelle.

■ **Frédéric LELIÈVRE** ■

Metropolitan Filmexport présente Glenn Fitzgerald dans une production **Serious Pictures/Davis Films/ Kanzaman S.A.M.** *LA CHASSE AU RHINOCÉROS À BUDAPEST* (*RHINCEROS HUNTING IN BUDAPEST* - France/ USA - 1999) avec Karine Adrover - Ewen Bremmer - Ticky Holgado - Nick Cave **photographie de** Nicola Pecorini **musique de** John Cale **produit par** Samuel Hadida & George Klein **écrit et réalisé par** Michael Haussman

21 juillet 1999 — **1 h 30**



■ *Glenn Fitzgerald* ■



■ *Julie Benz, Rose McGowan & Judy Greer* ■

JAWBREAKER

Un jawbreaker est une confiserie, un gros bonbon tout rond qu'il est impossible de casser avec la force des dents (à moins de le mettre dans la gueule d'un pitbull), qu'il faut avoir longuement sucé pour enfin pouvoir l'avaler. Dans le cas présent, c'est aussi le point de départ d'un nouveau film d'ados (un de plus !), lorsque les trois nanas les plus en vue du lycée Reagan, Courtney (Rose McGowan), Julie (Rebecca Gayheart) et Marcie (Julie Benz) décident de faire une farce à leur amie Liz pour son 17ème anniversaire. Elles pénètrent chez elle cagoulées, lui enfoncent un jawbreaker dans la bouche, la ligotent et la mettent dans le compartiment arrière de leur voiture. Mais lorsqu'elles ouvrent le coffre, prêtes à crier «surprise», celle-ci est de taille : Liz est morte, étouffée par le bonbon. Seule Courtney ne cède pas à la panique et parvient à convaincre Julie et Marcie de faire comme si de rien n'était. Mais une autre étudiante, Fern Mayo (Judy Greer), en sait suffisamment pour les compromettre. C'est alors que Courtney, prête à tout pour conserver sa réputation de fille modèle, lui propose un marché. Si elle garde le silence, elle se transformera elle aussi en femme fatale adulée par tous les mecs du coin, prenant ainsi la place de la pauvre Liz...
Ça ne fait aucun doute, **Jawbreaker** n'existe que pour profiter de la vague récente des films ados, entre un slasher et **College Attitude**, tout comme de la popularité de deux de ses égéries, Rose Mc Gowan (**Doom Generation, Scream**) et Rebecca Gayheart (**Urban Legend, Scream 2**). Car **Jawbreaker** — c'est son principal handicap — ne raconte strictement rien et se concentre, sans idée aucune, sur ses personnages et leurs relations vides de sens. Les actrices se donnent du mal pour assurer un minimum dans leur rôle, mais le réalisateur Darren Stein ne semble pas leur avoir donné beaucoup de directives, sauf lorsqu'il s'agit de gonfler timidement le buste pour «défiler» côte à côte dans les couloirs du lycée. On s'ennuie ferme à la vision de ce **Jawbreaker** sans queue ni tête, qu'on oublie aussitôt que les premières lignes du générique de fin apparaissent à l'écran. Surtout que le final repompe sans vergogne celui de **Sexe Intentions** : plutôt que de punir la «méchante», on l'humilie. C'est du beau !

■ **Damien GRANGER** ■

Columbia Tristar présente Rose McGowan & Rebecca Gayheart dans une production **Kramer-Tornell Prod./Crossroads Films** *JAWBREAKER* (USA - 1998) avec Judy Greer - Chad Christ - Ethan Erickson - Pam Grier - Carol Kane - P.J. Soles **photographie de** Amy Vincent **musique de** Stephen Endelman **produit par** Stacy Kramer et Lisa Tornell **écrit et réalisé par** Darren Stein

4 août 1999 — **1 h 26**



■ *Rose McGowan & Ethan Erickson* ■


■ Tom Cruise ■

LE DÉTONATEUR

Planquez tout ce qui casse, rangez mamie dans sa boîte, cachez vos filles et vos compagnes, revoilà la terreur du cinéma honorable. Et prenez bien soin d'aller aux toilettes avant l'incomparable Leslie Nielsen et son équipe de demeurés sont de retour. Le club de la blague de carambar revient nous hanter avec une nouvelle rasade d'imbécilités consternantes, de pastiches débiles, de gags d'école primaire et de bévues à la *Benny Hill*. A chaque fois, on se dit qu'on ne s'y fera plus prendre, que c'est fini de nous resservir la même soupe. On n'est pas des veaux tout de même. Mais, que voulez-vous, pas moyen de forcer sa nature à la dignité et au bon sens. On se marre. En toute objectivité, cela ne vole pas bien haut, mais pas moyen de ne pas rigoler, même en se retenant. Leslie Nielsen incarne pour cet épisode un violoniste à la André Rieu croisé avec Schwarzie. Le naïf gaffeur se retrouve vite piégé par la propriétaire d'un vertigineux double balconnet, et en profite pour enfiler le costume à rayures du **Fugitif**, avant de se retrouver à singer **Mission : Impossible** avec une certaine réussite. Une fois encore, cette parodie présente quelques scènes véritablement poilantes qui feront se gondoler de bon cœur les fanas élevés au **Y-a-t-il... ?** dès leur premier coussin péteur. Mais cela durera-t-il encore longtemps ? On en doute. Bon cheval, la carne n'est pas increvable, et sa verve s'affadit en même temps que l'inimitable Nielsen prend de la bouteille. Bon, allez, juste un autre pour la route...

■ **Frédéric LELIÈVRE** ■

Pathé Distribution présente Leslie Nielsen dans une production **Constantin Film/Morgan Creek Productions** *LE DÉTONATEUR (WRONGFULLY ACCUSED* - USA - 1999) avec Kelly LeBrock - Aaron Pearl - Michael York - Melinda McGraw **photographie de** Glen MacPherson **musique de** Bill Conti **produit par** Pat Proft - James G. Robinson - Bernd Eichinger **écrit et réalisé par** Pat Proft

14 juillet 1999 **1 h 25**


■ Leonardo Di Caprio & Kate Winslet ■


■ Harrison Ford ■

LOIN DU PARADIS

Fais tourner !, dit le fumeur de joint avec son humour potache. N'empêche qu'on rigole moins quand c'est la chance qui tourne. C'est ce qui arrive à Lewis, venu en Malaisie avec deux autres jeunes Américains pour se bâfrer indécemment de jolies filles, d'alcool et de pétards longs comme le bras. Si les deux autres sont rentrés à la maison, le pauvre Lewis découvre vite qu'en Malaisie, le trafic de drogue est puni de peine de mort. Et le seul moyen pour lui de sauver sa tête, c'est que ses anciens compagnons de débauche reviennent se livrer, et partagent une peine de prison dans les exotiques geôles d'Asie. A vous faire regretter le camping de Palavas...
Ce film de Joseph Ruben est le remake du fort sympathique **Force Majeure** de Pierre Jolivet. Le thème central reste le même : peut-on sacrifier une partie de sa vie pour sauver celle d'un presque inconnu. On pouvait craindre qu'Hollywood, remake oblige, ne nous tartine ce bon point de départ d'une solide couche d'artifices destinés à atténuer les fautes de ces braves petits Américains, édulcorant le pathétique pour ne voir que la grandeur et l'honneur. Stoppons là avant de vomir, car **Loin du Paradis** appartient à cette catégorie, hélas exceptionnelle, de remakes réussis. Joseph Ruben ne nous a pas concocté que des chefs-d'œuvre (**Le Beau-père**, d'accord, mais **Le Bon Fils...**), mais son adaptation, sans excès ni facilité, et surtout sans une goutte de moralisme, est vraiment réussi. Le film est centré sur le personnage qui n'a aucune envie de faire sa B.A., interprété par un Vince Vaughn juste de bout en bout. Mais la tension et l'émotion montent décidément d'un cran lorsqu'intervient l'avocate de Lewis, l'excellente Anne Heche (partenaire de Vaughn dans **Psyho** de Gus Van Sant). C'est son rôle, ainsi que celui de la journaliste, interprétée par Jada Pinket Smith, qui nous font vraiment capter toute l'angoisse du compte à rebours. Même Joaquin Phoenix/Lewis s'en tire fort bien du fond de son cachot, jusqu'à un final qui prend tout de même à la gorge. Pour vous dire comme ce remake déroge à la règle à laquelle les grands studios US nous ont habitués : il n'y a même pas de happy end. Incroyable, non ?

■ **Frédéric LELIÈVRE** ■

Universal Pictures présente Vince Vaughn & Anne Heche dans une production **Propaganda Films/Tetragram** *LOIN DU PARADIS* (*RETURN TO PARADISE* - USA - 1999) avec Joaquin Phoenix - David Conrad - Nick Sandow **photographie de** Reynaldo Villalobos **musique de** Mark Mancina **scénario de** Wesley Strick & Bruce Robinson d'après le film de Pierre Jolivet **produit par** Alain Bernheim & Steve Golin **réalisé par** Jospeh Ruben

14 juillet 1999 **1 h 45**

■ Joaquin Phoenix, Vince Vaughn & David Conrad ■


■ Nastassja Kinski & Billy Zane ■

SUSAN A UN PLAN

John Landis avait lui aussi un plan en écrivant le scénario de cet imbroglio criminel : tordre le cou à tous les clichés en activité dans le thriller passionnel américain. Les tueurs de service sont des crétins, l'héroïne une garce totale, son amant un lâche de première, la victime pas forcément sympathique... Des protagonistes franchement déplorables au service d'une intrigue qui repose sur l'élimination d'un ex-mari dans le but d'empocher une solide police d'assurance. Et ce avant une date bien précise. Une tâche dont tentent de s'acquitter deux incompétents du meurtre, un biker sans moto, une shampouineuse... Une belle brochettes de ringards qui aurait dû logiquement servir la cause d'une savoureuse parodie. Bernique. En toute petite forme, John Landis peine à donner du punch à son vaudeville sanglant. Sa mise en scène ? Presque aussi pantouflarde que celle d'un épisode de *Derrick* ! Logique que tous les gags et traits d'humour tombent littéralement à plat. Apparemment conscient de ses propres carences, le cinéaste se replie le temps d'une scène sur un emprunt olfactif à Mel Brooks : un pet sonore et l'odeur qui va avec dans un placard où se planquent les conspirateurs. Là encore il échoue. La scène se hisse péniblement au niveau de Max Pécas ou de Philippe Clair.
Que reste-t-il alors au réalisateur des **Blues Brothers** et du **Loup-garou de Londres** pour faire illusion ? Une pléiade de comédiens bien secoués. Billy Zane en amant retors, Nastassja Kinski en salope vénale, Michael Biehn et Rob Schneider en gâchettes du dimanche, Adrian Paul en cadavre en puissance, Lara Flynn Boyle en pétasse écervelée... Tous ont l'air de s'amuser comme des petits fous à caresser à rebrousse-poil tant de stéréotypes. Ils sont bien les seuls. Reste encore les apparitions clins d'œil de quelques cinéastes copains. Landis lui-même, entouré de Stuart Gordon, Adam Rifkin et Randall Kleiser. Des rustines humaines qui ne colmatent pas un scénario et une réalisation percés de partout.

■ **Cyrille GIRAUD** ■

Ariane présente Nastassja Kinski dans une production **Landis/Belzberg/Wyman** *SUSAN A UN PLAN* (*SUSAN'S PLAN* - USA - 1998) avec Billy Zane - Rob Schneider - Michael Biehn - Lara Flynn Boyle - Dan Aykroyd - Bill Duke - Adrian Paul **photographie de** Ken Kelsch **musique de** Peter Berstein **produit par** Leslie Belzberg - Brad Wyman - John Landis **écrit et réalisé par** John Landis

28 juillet 1999 **1 h 29**

L'ANGLAIS

Le genre policier, Steven Soderbergh l'a toujours traité par le décalage. Jamais frontalement. **Kafka** était une énigme expressionniste, **A Fleur de Peau** une chronique provinciale, **Hors d'Atteinte** une comédie sentimentale... **L'Anglais** ne déroge pas à la règle de conduite que s'est fixé le réalisateur de **Sexe, Mensonges et Vidéo.** Il traite du temps qui passe, de l'âge, du conflit des générations, du choc des cultures, de la perte d'un être cher, de culpabilité... Des thèmes graves sous couvert d'une intrigue classique de la série noire.
Wilson, un truand de la vieille école, sort de prison. A la recherche de l'assassin de sa fille, il débarque à Los Angeles, une ville dont il ignore les codes, les coutumes... Tel un flic, il mène l'enquête, rassemble des indices qui le mènent à Terry Valentine, un producteur de disques cultivant la nostalgie des sixties comme d'inestimables orchidées... Au premier round, Wallace est tabassé, traqué, expulsé du pays. Au deuxième round, l'Anglais montre les dents, et réserve aux malfrats américains quelques tours de son cru. Sur les chemins de la vengeance, rien n'arrête l'ancêtre dont les méthodes antédiluviennes n'en sont pas moins d'une grande efficacité...
Dans cette illustration de la revanche paternelle, Soderbergh tire son épingle du jeu. Contrat rempli en ce qui concerne le polar ordinaire. Mais, derrière la façade des passages à tabac et des coups de flingue, Soberbergh s'intéresse plus particulièrement à la confrontation de deux monstres sacrés, deux survivants des sixties aux carrières en dents de scie. D'un côté Terence Stamp, rasé, félin, tout en colère canalisée. De l'autre, Peter Fonda, courtois, friqué et réfrigérant. Sur le ring de **L'Anglais**, ils s'affrontent. Un combat de mots, de traditions, de regards pour un film noir curieusement décalé, un brin vénéneux et très classieusement filmé par un cinéaste au sommet de son art.

■ **Cyrille GIRAUD** ■

BAC Films présente Terence Stamp dans une production **Artisan Entertainment** ***L'ANGLAIS*** (***THE LIMEY*** - USA - 1999) avec Peter Fonda - Lesley Ann Warren - Luis Guzman - Barry Newman - Joe Dalessandro - Nicky Katt - Melissa George **photographie de** Edward Lachman **musique de** Cliff Martinez **scénario de** Lem Dobbs **produit par** John Hardy et Scott Kramer **réalisé par** Steven Soderbergh

4 août 1999 **1 h 30**



■ *Terence Stamp* ■



■ *Peter Fonda* ■



■ *Patrick Swayze* ■

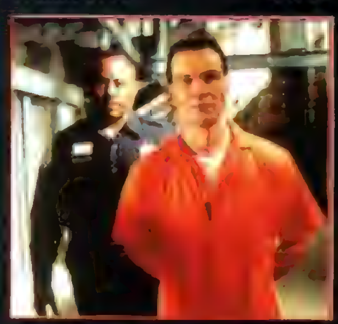
LETTRES À UN TUEUR

Lettres à un Tueur restera quelque part dans les annales. C'est une synthèse de tout ce qui a été fait de pire dans le thriller, un monument de bêtise, une apologie de l'amateurisme... Autant dire que le film de David Carson (réalisateur de **Star Trek : Générations**, respect) se déguste. Pour les spectateurs sadiques et inconscients que nous pouvons tous être pendant l'été, alors que le soleil tape et que la canicule sévit dans les salles, **Lettres à un Tueur** apporte une tempête d'air glacé dans nos cerveaux. On hallucine (souvent), on rit (beaucoup), bref, on ne reste pas indifférent devant ce nanar qui nous ferait presque regretter un téléfilm de fin de soirée.
Patrick Swayze incarne un condamné à mort qui correspond de sa cellule avec quatre femmes. Aucune ne connaît l'existence des trois autres. Lorsqu'un vigile jaloux intervertit les courriers, les dulcinées se rendent compte qu'elles ont été trompées. Furieuse, l'une d'elles envoie anonymement une menace de mort au héros juste au moment où celui-ci, innocenté, échappe à la peine capitale. Pas de chance. A peine est-il gracié qu'on veut à nouveau le tuer ! La psychopathe de service décide alors de massacrer tour à tour ses vilaines concurrentes, ce qui réduit la liste des suspects de manière effarante...
Ravi de voir autant de gesticulations autour de Patrick Swayze (les quatre femmes sont interprétées par autant d'actrices très mauvaises qui font semblant d'y croire avec une naïveté touchante), le fan ne quittera pas la salle avant la fin, où la résolution de l'intrigue, à mourir de rire, prouve encore une fois si nécessaire que les scénaristes ont confondu incohérence avec originalité. On les remercie cependant d'avoir donné à Patrick Swayze une scène anthologique où il danse sur de la musique country ! On aimerait néanmoins savoir les raisons qui font que **Lettres à un Tueur** sorte en salles plutôt que **Gods and Monsters**, film bizarrement destiné à une piètre carrière sur le petit écran et qui aurait sûrement pu trouver son public pendant l'été. Mais la distribution a manifestement des raisons que la raison ignore...

■ **Erich VOGEL** ■

Opening Distribution présente Patrick Swayze dans ***LETTRES A UN TUEUR*** (***LETTERS FROM A KILLER*** - USA - 1998) avec Gia Carides - Roger E. Mosley - Elizabeth Ruscio - Olivia Birkelund - Tina Lifford - Kim Myers **photographie de** John A. Alonzo **scénario de** Nicholas Hicks - Beach et Shelley Miller **produit par** peter Snell et Bertil Olsson **réalisé par** David Carson

11 août 1999 **1 h 42**





■ *Gia Carides & Kim Meyers* ■



■ Anthony Hopkins ■

INSTINCT

Instinct aurait pu être un bon film, voire une œuvre originale et intelligente. Mais ses producteurs ont sans doute jugé plus prudent d'en faire un machin insipide, mièvre et dégoulinant d'humanisme. Ils ont confié ce projet ambitieux à un «yes man» de l'écurie *Disney*, un faiseur sans aucun style qui obéit au doigt et à l'œil, qui n'a jamais eu de désaccord avec ses financiers tant ses films (**Ninja Kids**, **Phénomène**) rentrent volontairement dans le moule des produits insipides de consommation courante. Le résultat ne surprend pas. **Instinct** est une daube.

Ethan Powell (Hopkins), psychiatre renommé, disparaît dans la jungle rwandaise, laissant derrière lui femme et enfant. Parti pour étudier le comportement des gorilles, il s'habitue à leur mode de vie, quitte toute forme de civilisation et arrive à vivre totalement parmi les primates jusqu'à ce qu'il soit rapatrié en Amérique, accusé du meurtre de trois gardes forestiers. Muré dans son silence, Powell attend son jugement. Intrigué, un psychiatre ambitieux (Cuba Gooding Jr, nul) désire le faire sortir de son mutisme.

Avec un sujet aussi complexe brassant une pléthore de thèmes fondamentaux, **Instinct** aurait vraiment mérité le point de vue d'un réalisateur, pas celui d'un faux naïf s'extasiant devant la moindre scène. En sur-filmant toutes les situations qui lui paraissent émotionnellement trop pauvres, Jon Turtletaub finit bien involontairement par couler **Instinct**. On ne savait déjà plus où se mettre dans **Phénomène** lorsque Travolta jouait les illuminés, mais dans **Instinct**, on a carrément honte. Honte quand Cuba Gooding Jr pleure des larmes de crocodile devant un protagoniste singeant un primate, honte de voir des noms prestigieux (le compositeur Danny Elfman et le chef opérateur Philippe Rousselot, entre autres) se compromettre dans ce naufrage. **Instinct** devient ainsi un produit attendu, lourd, formaté. Dommage, mais tellement prévisible...

■ Erich VOGEL ■

Gaumont Buena Vista International présente Anthony Hopkins & Cuba Gooding Jr dans une production **Touchstone Pictures/Spyglass Entertainment** *INSTINCT* (USA - 1999) avec Donald Sutherland - Maura Tierney - George Dzundza - John Ashton **photographie de** Philippe Rousselot **musique de** Danny Elfman **scénario de** Gerald Dipego d'après la nouvelle de Daniel Quinn **produit par** Michel Taylor & Barbara Taylor **réalisé par** Jon Turteltaub

21 juillet 1999 — **2 h 05**



■ Anthony Hopkins & Cuba Gooding Jr ■

MORT CLINIQUE

Il y a dans **Mort Clinique** un réel effort de nager à contre-courant, d'éviter tout cliché, tout poncif. Dans ce film policier où la police n'intervient pas, dans ce thriller sans suspense aucun, l'intrigue se résume aux réactions brutales, complètement imprévisibles que peuvent avoir les protagonistes.

Un homme se doutant que sa femme le trompe fait une énième attaque cardiaque. On lui propose le cœur d'un jeune garçon qui vient de mourir dans un accident de voiture. Dans le même temps, la mère du jeune garçon, folle de douleur, se renseigne sur le nouveau propriétaire de l'organe de son fils. Elle se sent de nouvelles envies de maternité et met toute la vie de l'homme sans dessus dessous. La femme est folle. C'était une mère possessive. On s'attend à la voir devenir, d'un instant à l'autre, complètement psychopathe. On s'attend à ce que **Mort Clinique** vire ersatz de **La Main sur le Berceau**. Pas du tout.

On ne sait en fait jamais où **Mort Clinique** veut en venir, et c'est ce qui le rend de prime abord franchement sympathique. Aussi neutre que le résumé ci-dessus, la mise en scène ne s'étonne de rien et filme ainsi les scènes chirurgicales avec la même objectivité que les autres, ce qui rend les opérations très gore sans pour autant que le film verse dans la gratuité. Malgré la maigreur de la psychologie des personnages, **Mort Clinique** reste tout le temps assez réaliste. Mais à l'inverse d'un Ken Loach par exemple, le réalisateur Charles MacDougall n'inscrit pas le réalisme dans un contexte social, préférant travailler au corps la fiction pour la rendre crédible. **Mort Clinique** fait donc figure d'œuvre hybride et intriguante, sans qu'il soit pour autant le film «culte» que les affiches promotionnelles essaient de nous vendre.

■ Erich VOGEL ■

Granada Films présente Christopher Eccleston & Saskia Reeves dans *MORT CLINIQUE* (*HEART* - Grande-Bretagne - 1999) avec Kate Hardie - Rhys Ifans - Anna Chancelor - Bill Paterson **photographie de** Julian Court **musique de** Stephen warbeck **scénario de** Jimmy McGovern **produit par** Nicola Shindler & Pippa Cross **réalisé par** Charles MacDougall

21 juillet 1999 — **1 h 20**



■ *Rhys Ifans & Kate Hardie* ■



■ *Reese Witherspoon & Alessandro Nivola* ■

UN COUP D'ENFER

Il ne faut pas reprocher aux films modestes de ne pas viser haut. Au contraire, cela leur permet parfois d'atteindre de petits sommets. Comme ce **Coup d'Enfer**, destiné à une sortie plus ou moins anonyme en salles mais pourtant rempli de qualités. A commencer par l'ambiance qu'il décrit, étouffante, d'une petite ville perdue, que les personnages tentent désespérément de fuir. Ainsi, lorsque son père meurt, Nick (Alessandro Nivola) pense toucher un héritage qui l'emmènera loin de ce patelin dans lequel il a traîné toute sa vie. Mais l'héritage est tout juste égal aux dettes laissées par le vieil homme. Nick n'a rien et se retrouve à la case départ : une vie médiocre avec sa petite amie Lissa (Reese Witherspoon) et un job atroce dans une usine de recyclage. Tout cela pourrait changer s'il acceptait ce cambriolage assez simple qu'a prévu un de ses potes... Victime d'une machination, Nick se fait finalement menacer et se retrouve avec des dettes jusqu'au cou. Il ne lui reste plus qu'une solution pour pouvoir mettre les voiles : Plumer Bryce (Josh Brolin), un de ses amis, chargé de garder une somptueuse propriété. Nick charge alors Lissa de le séduire...

Dans **Un Coup d'Enfer**, tout n'est finalement qu'illusion et les protagonistes auront beau chercher une manière de sortir de cette ville atroce, leurs plans les mieux combinés se retourneront systématiquement contre eux.. Et le film de Mike Barker, dénué de toute prétention cinématographique, excelle à montrer ces héros remplis d'énergie pour s'en sortir mais irrémédiablement condamnés par leur propre médiocrité. Produit par Mike Newell (**Quatre Mariages et un Enterrement**) et écrit par le scénariste de **Vorace**, **Un Coup d'Enfer** est une réussite mineure que les trois acteurs principaux, parfaits, achèvent de rendre tout à fait sympathique.

■ Erich VOGEL ■

Twentieth Century Fox présente Alessandro Nivola - Reese Witherspoon - Josh Brolin dans une production **Dogstar Films** *UN COUP D'ENFER* (*BEST LAID PLANS* - USA - 1999) avec Rocky Carrol **photographie de** Ben Serezin **musique de** Craig Armstrong **scénario de** Theodore Griffin **produit par** Betsey Beer - Chris Moore et Mike Newell **réalisé par** Mike Barker

28 juillet 1999 — **1 h 33**



■ Martin Ferrero ■

THE NAKED MAN

Lorsque sa femme enceinte et ses parents sont assassinés par le diabolique et poliomyélite Sticks Verona, l'ancien kinésithérapeute Eddie Bliss (Michael Rapaport), alias The Naked Man le catcheur, va garder son costume de scène une bonne fois pour toutes et partir en croisade afin de faire triompher le bien, la justice et les vertus de l'épine dorsale.
Pas besoin de s'y attarder plus longtemps. En l'espace de quelques secondes, les lecteurs auront reconnu le seul et unique nom par lequel le projet **The Naked Man** a vu le jour : celui de son scénariste Ethan Coen. Philosophe-producteur fasciné par l'absurde et les collages non-sensiques, Ethan Coen n'a jusqu'ici fonctionné qu'en duo avec son frère Joel. Ses obsessions pour le moins étranges y ont toujours été cadrées, structurées par les films où elles faisaient surface. D'**Arizona Junior** à **Barton Fink**, ses personnages de catcheur, d'handicapé ou de rocker obèse servaient tout au plus à épicer un projet global. Or, sur **The Naked Man**, ces obsessions se voudraient le moteur de l'intrigue, la raison d'être du film. Si elles peuvent amuser de par leur incongruité, les idées d'Ethan n'ont ici aucun objectif avoué. Et ce n'est pas à la réalisation qu'échoue la prise en main du film. On se souvient que lorsque Barry Sonnenfeld, le chef-opérateur des frères Coen, passa à la réalisation avec **La Famille Addams**, il fit l'erreur de tenter une approche stylistique très marquée qu'il avait vue à l'œuvre dans les films des Coen ou de Sam Raimi. L'erreur était aussi voyante qu'humaine et Sonnenfeld finit par trouver ses marques et son style le temps d'une séquelle nettement supérieure à l'original. Aujourd'hui, c'est au storyboarder J. Todd Anderson de tenter l'aventure et de faire ses premiers pas balbutiant hors de l'univers des frères Coen. Il ne trouve donc rien de mieux que de réitérer les erreurs de son aîné Sonnenfeld, et fait du sous-Coen flagrant, incohérent et privé (c'est un comble !) de tout sens de rythme et de mouvement. Une fois réglés ses comptes avec les jumeaux terribles, J. Todd Anderson finira sans doute par trouver aussi ses marques. Peut-être nous livrera-t-il même un jour les futurs blockbusters de Will Smith. Qui sait ?

■ **Rafik DJOUMI** ■

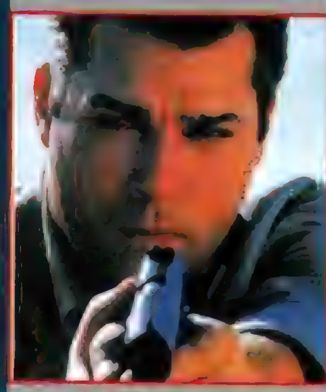
Mars Films présente Michael Rapaport & Arija Bareikis dans une production **October Films** *THE NAKED MAN* (USA - 1998) avec Rachel Leigh Cook - Martin Ferrero - Joe Grifasi - John Carroll Lynch - John Slattery **photographie de** Jeff Barklage **scénario de** Ethan Coen & J. Todd Anderson **produit par** Ben Barenholtz **réalisé par** J. Todd Anderson
11 août 1999 **1 h 38**

PHOENIX

Danny Cannon n'est pas vraiment un bon réalisateur. Avec maintenant quatre films à son actif, ça mérite d'être dit. Le bonhomme n'a pas son pareil pour foirer les bons sujets. **Phœnix** n'échappe pas à la règle.
Harry Collins (Ray Liotta) est flic. Un type plutôt sympa mais aussi un joueur invétéré. Du genre malchanceux, il doit 32.000 dollars à son bookmaker qui le passe régulièrement à tabac. Le couteau sous la gorge, il décide, avec l'aide de ses partenaires, de braquer le mafieux du coin. Bien évidemment, le casse ne se déroule pas comme prévu. Désirant refaire sa vie avec Leila (Anjelica Huston), Harry va tout faire pour se sortir du pétrin dans lequel il s'est fourré.
Réalisé entre **Judge Dredd** et **Souviens-toi... L'Eté Dernier 2**, **Phœnix** aurait pu redorer le blason de son réalisateur. Libéré des contraintes d'un budget pharaonique et de l'exigence de ses producteurs, Cannon aurait dû livrer un polar dur, amer et désespéré. Au lieu de ça, il fonce tête baissée dans les pièges du genre et n'ose pas aller aussi loin que le scénario l'aurait exigé. Jamais il ne parvient à se l'approprier, hésitant constamment entre la pure série B (tout ce qui touche aux vices des personnages secondaires) et un traitement plus propre, plus «mainstream». Malgré tout le talent de Ray Liotta, Harry Collins reste un personnage fade, qui porte sa poisse comme un fardeau. Cannon le guide mollement vers le fameux braquage qui intervient tout de même au bout de cinq bobines. C'est dire si c'est excitant ! Après cette scène clé, le film change de direction et tombe dans le n'importe quoi. Les situations s'enchaînent pour dévoiler le fin mot d'une histoire très moralisatrice du type «quand on joue avec le feu...». Avec son casting quatre étoiles et sa liberté de cinéaste indépendant, Danny Cannon ne nous prouve qu'une chose : il est bien un «yes man», ce que ses précédents films laissaient déjà présager. Avec **Phœnix**, on aurait pu espérer que son troisième essai l'aurait amené, comme son personnage principal, à renaître de ses cendres. Après tout, il avait bien réussi à nous exciter le temps d'une sublime bande annonce (**Judge Dredd** le maudit). Maintenant, on aimerait bien qu'il fasse de même sur une heure et demie.

■ **Stéphane MOÏSSAKIS** ■

MK2 Diffusion présente Ray Liotta dans une production **Trimark Pictures** *PHOENIX* (USA - 1997) avec Anthony LaPaglia - Daniel Baldwin - Anjelica Huston - Jeremy Piven - Kari Wuhrer **photographie de** James Carter **musique de** Graeme Revell **scénario de** Eddie Richey **produit par** Victoria Nevinny & Tracie Graham **réalisé par** Danny Cannon
21 juillet 1999 **1 h 45**



■ Ray Liotta ■



■ Katie Holmes & Nathan Bexton ■

GO

Nouveau film de Doug Liman après la comédie **Swingers**, **Go** se déroule à la veille de Noël et démarre dans un supermarché où travaillent Ronna (Sarah Polley), Claire (Katie Holmes), Mannie (Nathan Bexton) et Simon (Desmond Askew), une bande de potes qui se serrent les coudes. La preuve, quand Ronna apprend qu'elle va être expulsée de chez elle parce qu'elle n'a pas payé son loyer, Simon, qui part en virée à Las Vegas avec trois copains, lui propose de prendre sa garde au supermarché pendant le week-end. C'est alors qu'elle rencontre Adam (Scott Wolf) et Zach (Jay Mohr), deux acteurs de sitcom qui cherchent Simon pour acheter de l'ecstasy en vue d'une énorme rave qui a lieu le soir même. Ronna décide alors, pour se faire encore un peu plus d'argent, de remplacer également Simon dans son petit trafic.
A l'image de **Cours Lola Cours**, **Go** fonctionne ensuite sur trois sketches. Cette fois, il ne s'agit pas de présenter trois interprétations différentes de la même histoire mais de suivre les périples de trois groupes d'amis, qui se croisent à la case départ et se retrouvent à la case arrivée, réunis par un même dénominateur commun : une longue soirée de galères. Ronna, Claire et Mannie sont aux prises avec un dealer revanchard. Simon et ses amis fuient Las Vegas, poursuivis par les propriétaires tous furieux d'un club de strip-tease. Et Zach et Adam sont contraints d'aider un flic excentrique et son épouse nymphomane à coincer les revendeurs de drogue. Une construction déstructurée qui permet à Doug Liman de s'amuser avec des personnages hauts en couleurs et une avalanche de situations pittoresques, voire burlesques pleines de débauche et de défonce. Correctement réalisé, interprété par un casting de seconds rôles quatre étoiles, souvent drôle (Mannie, en pleine hallu, voit un chat lui prédire sa mort), **Go** est un film qui déborde d'enthousiasme, qui a la pêche. A tel point que ça finit par être communicatif.

■ **Damien GRANGER** ■

Columbia Pictures présente Sarah Polley dans une production **Banner Entertainment/Saratoga Entertainment** *GO* (USA - 1998) avec Katie Holmes - Scott Wolf - Jay Mohr - Timothy Olyphant - Desmond Askew - William Fichtner - Nathan Bexton **photographie de** Doug Liman **musique de** BT **scénario de** John August **produit par** Paul Rosenberg - Mickey Liddell - Matt Freeman **réalisé par** Doug Liman
8 septembre 1999 **1 h 42**



■ Jay Mohr & Scott Wolf ■

vidéo

RAYON INÉDITS

par Damien GRANGER & Cyrille GIRAUD

Des acteurs ? Daniel Baldwin - Bridget Fonda - Mark Dacascos - Frank Zagarino - Alyssa Milano

Des réalisateurs ? Steve Wang - Mark Lester - Ernest Dickerson

Leurs films ? tous inédits au cinéma, en France

La vidéo dans IMPACT, ou quand le petit écran complète positivement le grand

point blank

▲ Pauvre Mickey Rourke. Rien ne va plus pour lui. Des cures de désintoxication à répétition, de graves ennuis cardiaques, un lifting raté qui lui donne l'air d'être passé entre les mains du chirurgien esthétique de **Brazil**... Et, sur le plan professionnel, les choses ne vont guère mieux. Poussé à accepter une sirupeuse suite à **9 Semaines et Demie** pour garnir son compte en banque, il joue aujourd'hui les gros bras dans des films d'action à l'affût de tête d'affiche porteuse. Faire valoir de Van Damme dans **Double Team**, le revoilou dans un **Point Blank** qui, fort justement, se définit comme un **Piège de Cristal** dans un centre commercial. Energiquement emballé par Matt Earl Beesley (réalisateur des séquences musclées de **Poursuite** et **BraveHeart**), cette série B couillue montre comment sept condamnés à mort prennent quelques innocents en otage tandis que la police fait le siège du quartier. L'homme de la situation serait Rudy Ray, ex-flic recyclé mercenaire et, surtout, frangin du meneur des ravisseurs. Fidèle disciple de John McClane, Ray se glisse dans le centre commercial et, un à un, décanille des vilains aussi patibulaires que ceux des **Ailes de l'Enfer**. Parmi eux, l'incontournable Danny Trejo, latinos érotomane et sadique qui, au passage, force une otage à faire un strip-tease. Une modeste contribution féminine à un film où priment le poil aux pattes, la testostérone et les barbes naissantes.

IMATIM Diffusion présente ***POINT BLANK*** (USA - 1998) avec Mickey Rourke - Kevin Gage - Michael Wright - James Gammon - Frederic Forrest - Danny Trejo **réalisé par** Matt Earl Beesley

point de rupture

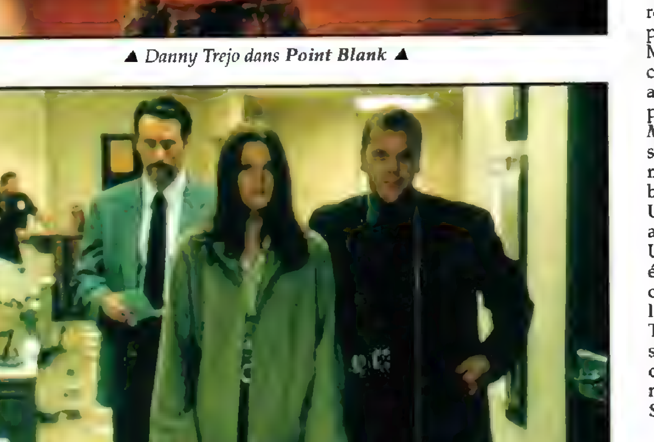
▲ En l'espace de quelques années, *Nu Image* s'est imposée comme la compagnie numéro un dans le domaine de la série B. Il faut dire que ceux qui tirent les ficelles, Avi Lerner et Elie Samaha, sont très forts. Partis de rien, avec des films comme **Lethal Ninja** et **Cyborg Cop**, ils inondent rapidement le marché de productions de qualité, jamais fabriquées dans le même moule et souvent déjantées, touchant à tous les genres : science-fiction (les trois **Cyborg Cop**, les quatre **Shadowchaser**, **Lunar Cop**), polar (**Le Garde du Corps**, **Hard Justice**, **L'Ombre du Passé**, **S.C.A.R.**), guerre (les cinq **Opération Delta Force**, **Warhead**), action (**Ultime Violence**, **Sans Alternative**, **Sweepers**), et même des polissonneries (**Private Lessons 2**, **Illicit Dreams**) et des pseudo films d'auteur (**Wild Side**, **The Last Word**). Des titres où se côtoient les stars du genre que sont David Bradley, Michael Paré, Joe Lara, Thomas Ian Griffith ou Jeff Speakman. Depuis peu, prenant modèle sur *Miramax*, *Nu Image* a créé une filiale, *Millenium Films*, destinée aux projets plus prestigieux et qui fait appel à des acteurs tels que William Hurt, Irene Jacob, Skeet Ulrich, Juliette Lewis ou encore Bridget Fonda et Kiefer Sutherland, les principaux interprètes de ce **Point de Rupture** qui démarre comme un Alfred Hitchcock pour se terminer en série B influencée par John Dahl.

Après avoir été une athlétique Nikita dans **Nom de Code : Nina**, Bridget Fonda renoue avec l'action et se fait le look Sarah Connor pour jouer Jimmy Dade, adorable jeune femme brutalisée par son ivrogne de mari. Un soir, alors qu'elle se dispute de nouveau avec Frank, elle tombe dans l'escalier. Lorsqu'elle se réveille, sur un lit d'hôpital, elle ne se souvient de rien et ne peut répondre aux questions des deux inspecteurs, qui lui apprennent que la voiture de son mari a été retrouvée dans un ravin, un corps trop calciné pour être identifiable à la place du conducteur. Jimmy a bien du mal à croire à l'hypothèse de l'accident, surtout que de nombreux indices lui font penser que Frank est toujours vivant. Malgré les recommandations des deux inspecteurs, Jimmy quitte la ville, bien décidée à percer le mystère qui entoure la disparition de son mari...

Malgré un scénario décousu et quelques incohérences (seulement un poignet et quelques côtes fracturées pour une chute libre de trois mètres dans l'escalier !), **Point de Rupture** bénéficie d'un suspense soutenu, les indices qui permettent de résoudre l'enquête étant distillés au compte-goutte et créant un climat de paranoïa aussi bien pour les personnages que pour le spectateur. L'histoire progresse tranquillement, suggérant plusieurs fausses pistes, se laissant aller à quelques scènes d'une brutalité dérangeante, surtout lorsque la pauvre Jimmy se fait dérouiller, et introduisant régulièrement des personnages hauts en couleur. Comme ce flic de la réglementation des animaux qui prend son pied en étranglant ses conquêtes. Ou Frank, un mari fantôme carrément dérangé, qui n'hésite pas à s'arracher quelques dents avec une tenaille et à plonger ses mains dans un bain d'acide pour qu'on ne puisse plus l'identifier. Proprement réalisé et joué avec conviction, Point de Rupture aurait presque pu sortir en salles et constitue une des plus grandes réussites de *Nu Image*.

Club TFI présente ***POINT DE RUPTURE*** (***THE BREAK UP*** - USA - 1998) avec Bridget Fonda - Kiefer Sutherland - Steven Weber - Penelope Ann Miller - Hart Bochner - Tippi Hedren **réalisé par** Paul Marcus

▲ *Danny Trejo dans* ***Point Blank*** ▲



▲ *Hart Bochner, Bridget Fonda & Kiefer Sutherland dans* ***Point de Rupture*** ▲



▲ *Mark Dacascos dans* ***Drive*** ▲

drive

▲ Mark Dacascos espérait que **Crying Freeman** fasse de lui une star. Loupé : le film ne sortira probablement jamais en salles aux Etats-Unis. Alors, pour se consoler, l'acteur s'est mis à tourner trois, quatre films l'an. Un rythme frénétique et une profusion de séries B. **Drive** compte parmi les meilleures du lot. Portée par l'ancien maquilleur Steve Wang, co-réalisateur avec Screaming Mad George du premier **Mutronics**, elle se situe au carrefour du cinéma d'action hongkongais et américain. Canard laqué + hamburger = un plat relativement comestible à condition de digérer les ingrédients réchauffés. Réchauffé le concept du partenaire black, cloné sur l'Eddie Murphy de **48 heures**, et celui d'un second sidekick, via une adolescente avide de sensations fortes. Réchauffé le principe de ***L'Homme qui valait trois Milliards***, à savoir la technologie (un simple microprocesseur ici) qui métamorphose un type ordinaire en distributeur survolté de baffes et mandales. Un petit élément de science-fiction ajouté à un récit qui se déroule en 2008. Un récit bien mené sur un précepte éprouvé : la course-poursuite. En l'occurrence celle des tueurs à la solde de la Leung Corporation aux trousses de Toby Wong (Mark Dacascos donc) et son module biotechnologique. Ce qui occasionne beaucoup de casse et, notamment, la présence d'un bus à la **Speed**.

TF1 Vidéo présente ***DRIVE*** (USA - 1996) avec Mark Dacascos - Kadeem Hardison - Damian Grand J. **réalisé par** Steve Wang

l'honneur d'un soldat

Même s'il a été la star de **Crying Freeman**, et maintenant celle de la série télé *The Crow*, Mark Dacascos reste confiné dans les entrailles de la série B, avec une bonne vingtaine de films à son actif. Et ce n'est pas **L'Honneur d'un Soldat** qui va faire avancer les choses. Dans le rôle du major John Murphy, il reçoit l'ordre du Pentagone d'infiltrer une base militaire soupçonnée de corruption, lorsque le Lt. Doyle, un témoin gênant, est retrouvé assassiné. C'est sous le grade du caporal John Dalton qu'il se présente au Fort Tillman, que dirige le général Baker. Il est aussitôt assigné à l'unité de Mike Gammon, principal suspect dans une affaire de trafic d'armes et de drogue. Gagnant peu à peu la confiance de Gammon, Murphy découvre qu'il fricote avec des barons de la drogue mexicains dans le but de s'assurer une belle retraite. Les informations qu'il récolte, il les transmet à son relais, la jeune et belle Kelly Andrews. Mais l'étau se resserre sur Murphy lorsque les associés de Gammon le soupçonnent d'être un espion. Il lui faut désormais résoudre cette affaire au plus vite, sans forcément attendre les preuves nécessaires...
C'est le revenant Mark L. Lester (**Class 84, Dans les Griffes du Dragon Rouge**) qui dirige ce film très influencé par **Des Hommes d'Honneur**. Mais le réalisateur de **Commando** semble fatigué tant **L'Honneur d'un Soldat** est impersonnel et sent l'académisme à plein nez. Sans faire beaucoup d'efforts, Lester se contente de poser sa caméra de manière à ce que les personnages rentrent dans le cadre, et se montre rarement généreux au niveau de l'action, qui se résume à trois gunfights simplifiés au possible. Ce n'est donc pas de ce côté qu'il faut chercher les qualités de **L'Honneur d'un Soldat**. Par contre, la distribution se montre plus solide qu'à l'accoutumée, surtout en ce qui concerne les seconds rôles. Quant à Mark Dacascos, il semble avoir par trop de fois campé ce genre de personnage pour encore y croire un tant soit peu, et attend patiemment de pouvoir dérouiller ses adversaires avec la souplesse qui le caractérise. Dans l'intervalle, on s'ennuie au moins autant que lui !

M6 Vidéo présente *L'HONNEUR D'UN SOLDAT* (*THE BASE* - USA - 1998) avec Mark Dacascos - Tim Abell - Paula Trickey - Noah Blake - Dwayne Macopson - Madison Mason **réalisé par** Mark L. Lester



▲ *Mark Dacascos & Dwayne Macopson dans **L'Honneur d'un Soldat*** ▲

FRANK ZAGARINO, terroriste de l'espace dans FALLOUT





▲ *Frank Zagarino dans **Fallout*** ▲

Frank Zagarino a bâti sa carrière sur son physique. Pas vraiment celui d'un Robert Redford ou d'un Richard Gere. De type aryen (blond comme les blés, 1,90 m et taillé comme une armoire à glace), Frank Zagarino se réclame plus volontiers de la famille des Dolph Lundgren, avec un faux air de Richard Lynch. Inconnu pour 98% du public français (la star n'a aucun secret pour le million de lecteurs d'*Impact*), il a quand même tourné plus de trente films, pour la plupart des séries B (quelques-unes) et Z (plein), où ses talents d'acteur sont rarement requis. Sa spécialité : la distribution de pruneaux dans le buffet. Le sourire timide, les muscles constamment bandés, le regard monolithique et inexpressif à souhait, Frank Zagarino commence sa carrière aux Etats-Unis, sans grand succès, avant de s'en aller tourner pour les plus grands bisseux italiens, assurant la relève des habituels Reb Brown et Miles O'Keefe dont les biceps sont alors de plus en plus flasques. Une carrière transalpine qui donne dans le film de guerre (**Striker**), puis dans un **Cy Warrior**, ersatz de **Atomic Cyborg**, lui-même ersatz de **Terminator**. De retour sur le continent américain, il passe à la postérité avec la série des **Shadowchaser**, pour laquelle il interprète un sous-Terminator (l'homme a de la suite dans les idées) spécialiste de la prise d'otages. Devenu une des figures de proue du cinéma d'action bon marché, Frank Zagarino accepte désormais tout et n'importe quoi, comme ce **Fallout**.
La NASA décide d'envoyer plusieurs astronautes, dont la scientifique Amanda McCord, sur la station orbitale Gateway pour réparer l'ordinateur central, qui ne répond plus aux commandes. Bon pilote, mais indiscipliné, le Lt. J.J. Hendricks est mis sur la touche et remplacé par un astronaute du Tadjikistan, Federov (Zagarino). Mais celui-ci s'avère être un terroriste qui voit le conflit soviétique dans son pays d'un très mauvais œil et s'empare de Gateway. Il menace de faire exploser 80 têtes nucléaires au-dessus de la Terre si les troupes russes n'évacuent pas le territoire. Hendricks est alors rappelé pour conduire un commando sur la station, qui se fait immédiatement décimer. Désormais, le lieutenant se retrouve seul pour tenter de sauver le monde...

On ne peut pas dire que l'originalité soit le fort des productions *Royal Oaks*, petite compagnie à qui on doit déjà **Indian Ninja**, **Desert Fox** ou **Express pour l'Enfer**. Toujours dissimulé sous le pseudonyme de Rodney McDonald, Fred Olen Ray, ancien auteur Z reconverti en homme à tout faire, filme tranquillement cette histoire au croisement de **Piège de Cristal** et d'**Apollo 13**, qui se déroule dans les décors du récent **Mission Scorpio One** des mêmes producteurs. Jamais très énergique, Fallout se contente de distiller au compte-gouttes quelques gunfights et bastons dans d'interminables coursives, et se targue de proposer des images réelles de la navette Atlantis au décollage. Si Frank Zagarino fait des efforts pour rendre son personnage crédible (il fronce les sourcils et serre les mâchoires, ce qui n'est déjà pas si mal !), Daniel Baldwin (**Vampires**) se contente de faire acte de présence, certainement plus motivé par le montant de son cachet que par le scénario de ce film qui remplit néanmoins son contrat sans trop en faire.

PFC Vidéo présente *FALLOUT* (*THE FALLOUT* - USA - 1998) avec Daniel Baldwin - Frank Zagarino - Teri Ann Linn - Scott Valentine - John Reilly **réalisé par** Rodney McDonald

filmographie frank zagarino

1983 - **Baby, It's You** (John Sayles) *1984* - **Lovelines** (Rodney Amateau) - **Where the Boys Are '84** (Hy Averback) *1985* - **Barbarian Queen**/idem (Hector Olivera) *1987* - **Striker**/idem (Stephen M. Andrews, alias Umberto Lenzi) - **Assassination/Protection Rapprochée** (Peter Hunt) *1988* - **Trained to Kill** (H. Kaye Dyal) *1989* - **Cyborg, Il Guerriero d'Acciaio** ou **Cy Warrior** (Gianetto de Rossi) - **The Revenger** ou **Saxman** (Cedric Sundstrom) *1991* - **Giù le Mani dalla Strega** ou **Extralarge : Black Magic** (Enzo G. Castellari/TV) - **Project Eliminator/Eliminator** (H. Kaye Dyal) *1992* - **Waxwork 2 : Lost in Time/Waxwork 2** (Anthony Hickox) - **X-plosion/Ça Boum** (Mark L. Ullec) - **Project Shadowchaser/Shadowchaser** (John Eyres) *1993* - **Blood Warriors/Coups de Force** (Sam Firstenberg) *1994* - **Project Shadowchaser 2** ou **Night Siege/Piège de Nuit** (John Eyres) *1995* - **Without Mercy** ou **Outraged Fugitive**/idem (Robert Anthony) - **Project Shadowchaser 3/Projet Sibéria** (John Eyres) - **Never Say Die/Ultime Violence** (Yossi Wein) - **Warhead**/idem (Mark Roper) - **Cyborg Cop 3** (Yossi Wein) *1996* - **Project Shadowchaser 4** ou **Orion's Key** (Mark Roper) - **Operation Delta Force**/idem (Sam Firstenberg) - **Airboss** (J. Christian Ingvordsen) *1997* - **The Apocalypse/Apocalypse** (Hubert de la Bouillerie) - **Airboss 2** (J. Christian Ingvordsen) - **Convict 762** (Luca Bercovici) - **Protector** (Boon Collins) *1998* - **Armstrong** (Menahem Golan) - **No Tomorrow** (Master P) - **The Fallout/Fallout** (Rodney McDonald alias Fred Olen Ray) *1999* - **Strike Zone** (J. Christian Ingvordsen et Matthew Howe) - **The Guardian** (Gerry Lively)



▲ *Daniel Baldwin dans **Fallout*** ▲

LE RETOUR DES ALLUMEUSES

à propos de lilly & la dernière séduction

Malgré le succès très relatif du premier **Fleur de Poison**, sa productrice croit détenir en ce thriller féministe un filon en or et s'empresse de lui offrir deux séquelles, destinées au marché de la vidéo. Vedette du premier film, Drew Barrymore jette l'éponge et passe le relais, consciente que le rôle d'Ivy ne forcera pas le respect de la profession. De toute façon, son personnage succombait à une chute mortelle. Donc, pas d'Ivy dans **Lilly** et **La Dernière Séduction**, deux thrillers qui vont crescendo dans l'érotisme.

Dans Lily, c'est la charmante Alyssa Milano (les séries **Madame est Servie** et **Charmed**) qui reprend le flambeau, dans le rôle d'une jeune fille timide et réservée qui s'installe à Los Angeles pour suivre ses études de dessin. Lily loge dans un foyer fréquenté par un groupe de jeunes où elle croise Gredin (!), qui va aux mêmes cours qu'elle. Gredin remarque immédiatement Lily et tombe sous son charme. Mais son manque de maturité et de confiance en elle la pousse à rejeter les avances de ce Roméo au tempérament rebelle. Jusqu'à ce qu'elle tombe, au fond de sa penderie, sur le journal intime d'Ivy, qui va provoquer son émancipation. Lily découvre alors l'existence d'un monde enivrant qu'elle a toujours rêvé de côtoyer. Transformée en véritable vamp, elle se prête presque naturellement au jeu de la séduction et en abuse. Entreprenante, Lily jette son dévolu sur son prof de dessin. Mais leur relation va déboucher sur une série d'événements tragiques...

Lily n'est pas un film qu'on pourrait qualifier d'énergique. Après une première demi-heure passée à présenter le personnage, la suivante sert à montrer son passage de l'enfant timide à la jeune femme épanouie. C'est beaucoup pour pas grand-chose, et ça laisse très peu de place au semblant d'intrigue, expédié dans les cinq derniers minutes. Toujours écrite et réalisée par des femmes, cette première suite s'intéresse aux affres de l'adolescence et défend assez lourdement la condition féminine. Dans Lily, les femmes prennent une revanche à la limite du douteux sur les mecs, les ruinent sentimentalement, les font tourner en bourrique. Une vengeance primaire qu'on pourrait facilement taxer d'idiote. Mais on se surprend à éprouver de la sympathie pour cette Lily, pourtant 100% pouffiasse et briseuse de couple, tant ses «victimes» sont pathétiques. Leurs spécimens masculins, ils ont été les chercher au fond du panier ! C'est pas très loyal mais ça donne au moins droit à quelques scènes gentiment hot et à plusieurs gros plans sur les formes généreuses de Miss Milano. C'est peu, mais quelque part, on s'y retrouve.

Contrairement à **Lily**, **La Dernière Séduction** se veut un remake du premier **Fleur de Poison**, avec Violet, la sœur d'Ivy, qui retourne dans la maison de son enfance, où elle retrouve sa meilleure amie Joy. Joy vit seule avec son père depuis que sa femme (la mère de Joy) l'a quitté (le père de Joy) après avoir appris qu'il (le père de Joy) couchait avec la mère de Violet et Ivy. Décidée à venger sa mère et à reprendre la place qui lui revient, Violet met au point un plan diabolique qui vise à briser la vie de Joy. Après avoir séduit son fiancé elle tente de s'approprier son père, n'hésitant pas à employer les moyens les plus vicieux et mêmes les plus expéditifs...

La Dernière Séduction revendique fièrement son appartenance au thriller érotique en démarrant par une scène de sexe filmée sans aucun goût, ponctuée de gros plans sur les pantoufles de la femme. Et ça ne va pas en s'arrangeant ! Même si les parties de jambes en l'air sont plus fréquentes que dans Lily, elles ne vont jamais chercher bien loin. Pas très excitant malgré la plastique parfaite de la débutante Jaime Pressly, qui se livre à un strip-tease intégral toutes les dix minutes, **La Dernière Séduction** ressemble à un téléfilm dénué de tout effort de mise en scène. Reste Violet, aussi psychopathe et meurtrière que sa soeur Ivy, un personnage étonnamment cruel qui, pour se débarrasser d'une personne gênante, lui injecte une forte dose d'héroïne dans le cou. Un peu de sadisme ne pouvait que pimenter ce film hautement soporifique.

Club TF1 présente *LILY : FLEUR DE POISON 2 (POISON IVY 2 : LILY* - USA - 1995) avec Alyssa Milano - Johnathon Schaech - Belinda Bauer - Xander Berkeley - Camilla Belle **réalisé par** Anne Goursaud

Club TF1 présente *LA DERNIERE SEDUCTION : FLEUR DE POISON 3 (POISON IVY : THE NEW SEDUCTION* - USA - 1996) avec Jaime Pressly - Megan Edwards - Michael Des Barres - Susan Tyrell - Athena Massey **réalisé par** Kurt Voss



▲ *Jaime Pressly & Greg Vaughan dans* ***La Dernière Séduction*** ▲

▲ *Alyssa Milano dans* ***Lilly*** ▲



▲ *Jaime Pressly & Michael Des Barres dans* ***La Dernière Séduction*** ▲

embuscade

Dans une station service d'une petite ville du Sud des Etats-Unis, un membre influent du Ku Klux Klan est sauvagement assassiné. Tout laisse à penser qu'il s'agit d'un règlement de compte orchestré par des musulmans extrémistes. Le shérif Carter décide donc de confier l'enquête au seul flic noir de son unité, Jerry Robinson, accompagné de son partenaire Organsky. Ils découvrent rapidement que le meurtre avait été prémédité et que le fils de la victime, le jeune Eric Natter, a tout vu. Jerry Robinson décide de protéger Eric, mais celui-ci, élevé dans un climat de haine raciale, se montre très peu coopératif. Alors que Robinson et Organsky, escortés par deux autres flics, emmènent Eric à l'abri, ils tombent dans un guet-apens. Robinson et Eric sont les seuls à s'en sortir indemnes, et prennent la fuite. Accusé du meurtre de ses collègues et désormais soupçonné d'avoir participé à l'exécution de Natter, Robinson demande l'aide de Lucie, la seule policière en qui il peut encore avoir confiance, qui lui apprend que Shannon, le chef du Ku Klux Klan, vient juste d'arriver en ville...

Avec **Embuscade**, Ernest Dickerson (**Juice**, **Que la Chasse Commence**) réalise un polar nerveux et bien écrit qui tourne rapidement à la chasse à l'homme effrénée. Il y a peu de temps morts dans **Embuscade**, qui accumule course poursuite sur gunfight, sauf lorsqu'il s'agit d'étaler au grand jour le passé des personnages, insufflant un peu d'émotion à un scénario déjà riche en rebondissements. Comme d'apprendre que Robinson a beaucoup de mal à se remettre de la disparition de son fils, décédé des suites d'une maladie incurable. Ou encore quand Eric passe aux aveux, révélant la véritable nature de son défunt père, un fou qui tua son deuxième fils parce qu'il avait refusé de se battre. Une manière de montrer progressivement l'humanisation d'Eric. Des moments touchants pour un film de bonne qualité et solidement interprété par une belle brochette d'acteurs, parmi lesquels Courtney B. Vance (**Esprits Rebelles**), Virginia Madsen (**Candyman**) et Robert Patrick (**The Faculty**), des habitués qui n'ont plus grand-chose à confirmer.

TF1 Vidéo présente *EMBUSCADE* (*AMBUSHED* - USA - 1998) avec Courtney B. Vance - Jeremy Lelliott - William Forsythe - Virginia Madsen - Robert Patrick **réalisé par** Ernest Dickerson



▲ *Jeremy Lelliott & Courtney B. Vance dans* ***Embuscade*** ▲

serial killers

Deux fous furieux de cinéma de genre décident de produire leur premier film avec les moyens du bord. Il en résulte SERIAL KILLERS, dans lequel les deux tueurs les plus redoutés des Etats-Unis prennent en otage une famille descendante de celle de MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE !

Face à la suprématie des blockbusters américains, quelques indépendants arrivent, à force de persévérance et d'idées originales, à se faire remarquer et à sortir du lot. C'est le cas de Daniel Myrick et Eduardo Sanchez, les deux petits malins qui hypnotisent actuellement le monde entier avec leur **Projet Blair Witch**. C'est aussi celui de Mike Mendez et Dave Larsen, deux amis qui partagent la même passion pour un cinéma extrême. Avec **Serial Killers**, ils livrent un film hors norme qui ravira les amateurs les plus hardcore de polar et de fantastique. Un film dont le postulat de départ rappelle **Une Nuit en Enfer**, même si ses deux auteurs préfèrent éviter la comparaison. «*Nous avions écrit le scénario de **Serial Killers** deux ans avant la sortie d'**Une Nuit en Enfer**. On ne pourra donc pas nous taxer de copieurs*» déclare le réalisateur Mike Mendez. «*Mais lorsque j'ai entendu parler du film de Robert Rodriguez, j'étais très inquiet. Ce qui est amusant, c'est que nous avons mis en boîte les dernières scènes de **Serial Killers** le week-end où **Une Nuit en Enfer** est sorti. Je me suis donc précipité pour le voir et j'étais soulagé de constater qu'il s'agissait de deux films complètement différents. On pourrait plus volontiers décrire **Serial Killers** comme un croisement entre le film de Michael Cimino **Desperate Hours** et le **Massacre à la Tronçonneuse** de Tobe Hooper. Pour résumer simplement l'histoire, il s'agit de la cavale de deux tueurs qui prennent en otage ce qu'ils pensent être la famille américaine parfaite, gentille et attentionnée. Mais il s'avère que cette famille n'est pas aussi parfaite qu'on le croit. Nous voulions nous intéresser à la folie des gens. Qui sont les plus tarés ? Les tueurs qui commettent ces crimes horribles ou les banlieusards qui les vénèrent bêtement ?*». Avec 100.000 dollars en poche, la tête remplie d'idées et de références et un goût prononcé pour la provocation et le pétage de plomb, Mike Mendez et Dave Larsen accouchent d'une histoire particulièrement tordue qui fera date.



▲ *Ryan père (C.T. Miller)* ▲



▲ *Odessa James (Dave Larsen)* ▲



▲ *Les frères James (Dave Larsen et David Gunn)* ▲

Les frères Kyle et Odessa James sont les criminels les plus redoutés et les plus médiatisés des Etats-Unis, condamnés à mort pour le meurtre sauvage de leurs parents et de nombreux autres méfaits. Echappés du couloir de la mort, ils liquident le couple qui avait témoigné contre eux avant de prendre en otage les Ryan, une famille américaine typique. Mais rapidement, la famille Ryan révèle d'étranges penchants. Les deux filles s'avèrent être leurs plus fidèles admiratrices, l'aînée rêvant de se faire culbuter par Kyle ; le père n'est autre qu'un ancien béret vert névrosé et psychopathe ; et la mère est une ancienne prostituée junkie, recherchée pour quatre homicides ! Sans parler du sous-sol de la maison, qui abrite Bob, l'indésirable de la famille, physiquement mal en point, entouré d'une horde de cannibales affamés qui prennent les frères James pour du gibier. Seule l'arrivée de la police pourrait sauver les frères James. Mais voilà, la famille Ryan n'aime pas les intrus, qu'ils soient du bon ou du mauvais côté de la loi...

«*Avec Dave, nous partageons les mêmes goûts cinématographiques pour des films qui ne se privent sur rien, pour des réalisateurs qui vont jusqu'au bout de leurs envies. C'était donc presque logique qu'on fasse notre premier film ensemble. Dave a écrit le script et je me suis chargé d'injecter à l'histoire les éléments les plus tordus. Généralement, les films indépendants sont trop bavards et traitent des problèmes de la vie courante de manière pessimiste et moralisatrice. Personnellement, j'ai été influencé par **Evil Dead 2**, **Braindead** et les polars des années 80. Du coup, on ne peut pas vraiment associer **Serial Killers** à un seul genre*» ajoute Mike Mendez. Film d'action, comédie, film d'horreur, **Serial Killers** accumule intelligemment les références (**Tueurs Nés**, **Le Sous-Sol de la Peur**, **Le Gang des Frères James**), les rebondissements inattendus et les situations les plus folles. C'est sûr, ses deux auteurs défendent les films extrêmes et sans concession, surtout lorsqu'ils se moquent ouvertement du «trop politiquement correct» **Sauvez Willy 2**.

Dans **Serial Killers**, les impacts de balle deviennent des effets gore, les adolescentes brandissent des M-16 contre un escadron des Forces Spéciales, et une femme flic à l'agonie incite Odessa James à aller «buter tous ces connards» ! Jamais choquant malgré ses penchants presque déviants et ses effusions de sang, **Serial Killers** traite la violence avec humour et l'atténue en choisissant une famille encore plus dégénérée que les deux tueurs, tour à tour apprivoisés et domptés. Pourtant tourné avec les moyens du bord, dans la propre maison du scénariste, **Serial Killers** donne l'illusion d'un film destiné à une distribution en salles grâce à une mise en scène inventive, un effort particulier apporté à la lumière et aux décors et une distribution à la hauteur des rôles, hauts en couleurs. Surtout Dave Larsen, qui emprunte son jeu au Mickey Rourke de l'époque de **Rusty James** et **L'Année du Dragon**. «*Pour moi, c'est une sorte d'hommage. J'ai grandi en regardant ses films, c'était mon idole. Quand j'ai dû interpréter ce personnage, dans une histoire qui s'inspire de son **Desperate Hours**, j'ai donc instinctivement joué «à la Mickey Rourke» ! Je suis très fier de moi, mais Mike se demande encore pourquoi j'ai fait ça !*». Peut-être parce que ça aide à rendre **Serial Killers** encore un peu plus fun, sympathique et jouissif.

■ **Damien GRANGER** ■

TF1 Vidéo présente David Gunn & Dave Larsen dans une production **Lost Boys** ***SERIAL KILLERS*** (***KILLERS*** - USA - 1996) avec C.T. Miller - Damian Hoffer - Wendy Latta - Nanette Bianchi - Renee Cohen - Chad Sommers **photographie de** Darko Suvak **musique de** John Kohlbrenner **effets spéciaux de** Eric Fox et Mad Dog Studios **scénario de** Dave Larsen et Mike Mendez **produit par** Dave Larsen **réalisé par** Mike Mendez

A la location début octobre 1 h 24

DELIA SHEPPARD

«Je ne voulais pas devenir une star de la série B. C'est un piège dont on ne s'échappe pas»

D'origine danoise, Delia Sheppard fait un passage éclair au cinéma, le temps de quatorze films tournés sur une période de quatre ans. Blonde platine, plantureuse, entre Brigitte Nielsen et Marylin Monroe, elle démarre sa carrière en 1989 dans **Witchcraft 2 : The Temptress**, et la stoppe net en 1993, juste après avoir bouclé le tournage, trop épuisant à son goût, de **The Naked and the Nude**, une honnête série B qui rend hommage aux films noirs. *«Le cinéma et moi, ça n'a jamais vraiment été une grande histoire d'amour. Il y a bien trop de pervers dans ce milieu. A tel point que j'ai été obligée d'imposer mes règles, ratant de nombreuses opportunités. De toute façon, je ne souhaitais pas devenir la nouvelle star de la série B. Qui voudrait ? Je connais beaucoup d'actrices qui sont tombées dans le piège et qui s'en mordent les doigts aujourd'hui. A partir du moment où vous devenez ce qu'on appelle une scream queen, c'est pour la vie, comme un tatouage dont on ne peut pas se débarrasser. La plupart des filles que j'ai rencontrées et qui ont commencé là-dedans ne font plus rien maintenant. Leur seule issue était de devenir femme au foyer. Ce n'est pas une carrière que je recommanderais aux jeunes débutantes. En plus, la plupart des réalisateurs qui œuvrent dans ce domaine n'ont aucune notion de cinéma. On passe des journées entières à attendre, souvent pour rien, tant ils sont mal organisés. Et il y en a d'autres qui vous convoquent pour vous proposer un rôle et qui n'ont finalement qu'une envie : vous sauter. Et je pense que personne n'est prêt à payer son travail ce prix-là».*

Sa carrière, Delia Sheppard la surveille en effet de près, acceptant des rôles mineurs dans des films prestigieux et tenant la vedette dans quelques séries Z. Les bimbos, les femmes fatales, Delia Sheppard s'amuse à les interpréter en attendant la consécration, qui arrive en 1992 avec **Sexbomb**, où elle est un ancien laideron introverti transformée en bombe sexuelle complètement secouée et partiellement psychopathe. Un film où la folie du scénario se transmet à l'image. Un mélange de cinéma auteurisant à la limite de l'avant-garde et de série B déjantée. Le rôle qu'elle tient dans **Sexbomb** lui va comme un gant, lui permet d'exhiber ses penchants pour la comédie foldingue. L'objet du désir, elle l'aura incarné de nombreuses fois : en porte-jarretelles dans une flopée de productions *Axis*, compagnie spécialisée dans le thriller érotique à tendance voyeuriste tels que **Secret Games**, **Animal Instincts** ou **Night Rythms**, en cuir SM dans **Les Racines du Mal** ou étriquée dans un tailleur tiré à quatre épingles et coiffée d'un chignon dans **Péchés Capitaux**. En tout, une bonne dizaine de films qui ne resteront pas dans les annales.

Contrairement à beaucoup d'autres, ce n'est pas le fait d'avoir posé dans *Penthouse* qui l'introduit au cinéma. *«Quand j'étais petite, mes parents m'emmenaient souvent voir des ballets. J'étais fascinée et rapidement, j'ai voulu devenir danseuse. Je ne voulais par contre pas me spécialiser dans la danse classique, mais plutôt m'orienter vers la danse moderne, le jazz. J'ai donc commencé très jeune et l'année de ma majorité, j'ai décroché un contrat d'un an au Lido, à Paris. En une semaine seulement, je m'étais habituée à danser et à me promener en string ! Je suis ensuite partie pour New York, où j'ai intégré une troupe de théâtre géniale qui appartenait à Willem Dafoe et sa femme. Quelques semaines plus tard, Willem partait pour Dallas sur le tournage du film d'Oliver Stone* **Né un 4 Juillet** *et m'a proposé de m'emmener. Je ne savais pas vraiment pourquoi j'avais accepté de le suivre, mais il m'avait dit : «Viens, on te trouvera toujours quelque chose à faire». Et en effet, je me suis retrouvée à faire de la figuration pendant la scène d'élection de Nixon».* Une première rencontre qui lui permet ensuite de se joindre à l'équipe des **Doors**, où elle est une des multiples conquêtes de Jim Morrison. *«Oliver Stone est quelqu'un de très étrange. Il est acharné et autoritaire et ne ménage jamais ses comédiens sur un tournage. Le plus ironique, c'est que je ne suis pas sûre qu'il sache vraiment ce qu'il veut avant de commencer sa prise. Il filme au moins 60 fois la même scène de manière différente, avec des changements de cadre, de scénario. C'est incroyable. Sur* **Les Doors**, *il avait tellement de rushes qu'il aurait pu faire au moins quatre films différents : un sur Jim Morrison le poète, un autre sur Jim Morrison le fêtard, ainsi de suite. Je crois qu'il a un ego envahissant, mais ce n'est pas le seul. Pareil pour Joel Silver et Andrew Dice Clay, avec qui j'ai travaillé sur* **Rock'n'Roll Detective**, *ou même Sylvester Stallone, qui m'avait embauchée pour* **Rocky 5**. *Sylvester est néanmoins une des personnes les plus adorables que j'ai été amenée à rencontrer en quatre ans de carrière, mais il avait beaucoup de mal à écrire les rôles féminins. Mon personnage était trop superficiel pour être intéressant. N'importe qui aurait pu le jouer. Karen avait autant de profondeur qu'une pouffe dans un thriller érotique».*

Le thriller érotique, un genre qu'elle connaît par cœur. Elle essaie d'ailleurs ensuite de décrocher le rôle de Sharon Stone dans **Basic Instinct**, persuadée que ses antécédents la font partir gagnante. *«Le scénario n'avait rien de différent par rapport aux autres films de ce genre, mais ça m'aurait au moins permis de percer définitivement. Ils ont finalement choisi Sharon Stone, comme d'habitude, parce qu'elle était plus connue que moi. C'est à ce moment que je me suis rendue compte que ma carrière ne décollerait jamais, que je continuerais à tourner des films à petits budget jusqu'à ma mort. Et c'était hors de question. Le seul réalisateur avec qui j'ai vraiment passé du bon temps, c'est Fred Olen Ray. Il m'avait offert un petit rôle de secrétaire délurée et névrosée dans* **Haunting Fear**. *C'est un type charmant, conscient de ce qu'il vaut et de ce qu'il fait. Il a tellement d'enthousiasme qu'il finit par le faire partager à son équipe. Ça restera de loin mon meilleur souvenir».*

■ Damien GRANGER ■





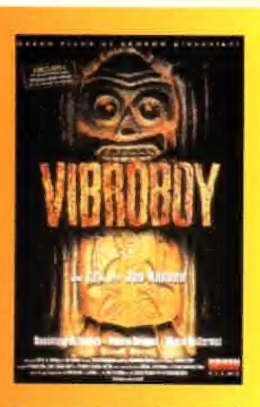
■ *Delia Sheppard, blonde à forte poitrine dans* **Sexbomb**, *et blonde à forte poitrine aussi dans* **The Naked and the Nude** ■

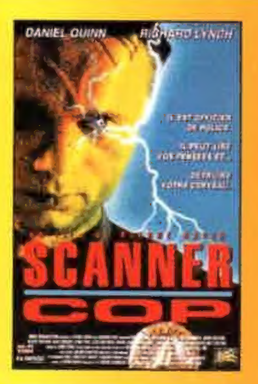
CATALOGUE VIDÉO

Vente par correspondance



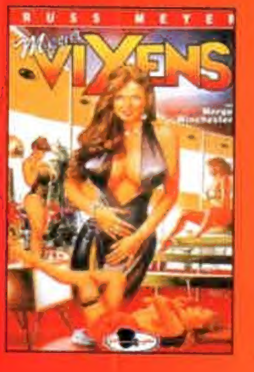


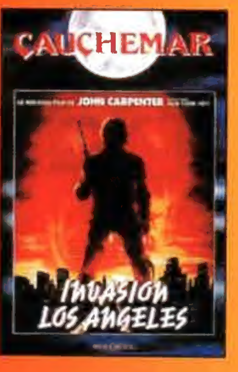






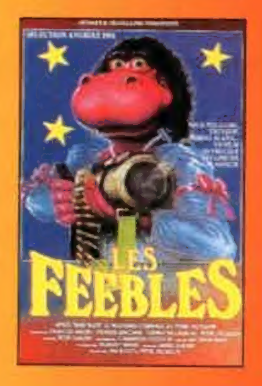






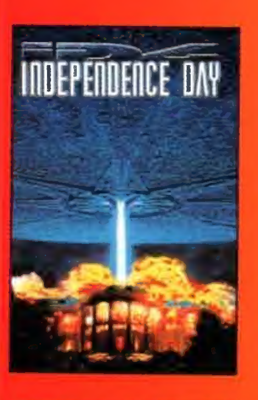


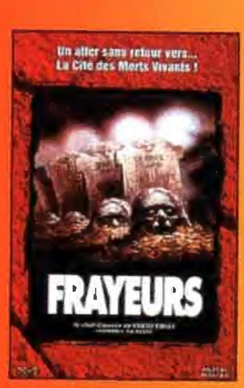






1.400 titres disponibles : divers, action, fantastique, science-fiction...



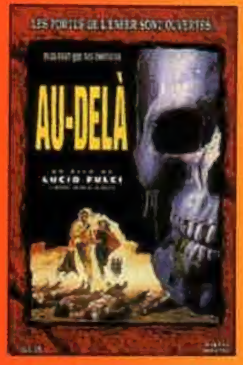


















Liste à demander contre 6,70 F en timbres à
MOVIES 2000, 49 rue de la Rochefoucauld, 75009 PARIS

FACE AUX CRAIGNOS, LA PRESSE UNANIME !

Un texte joyeux, archi-documenté et méchamment instructif. Un excellent bouquin de cinéma (Charlie Hebdo).

Les Extraterrestres n'auront qu'une envie : vous le piquer (Aventuriers).

Rigolo et léger, plus kitsch, tu meurs (Le Figaro Etudiant).

Illustré par des quantités d'affiches hilarantes et de photos parfois saignantes, ce livre est un vrai régal (Le Matin, Suisse).

Le tome 3 de l'histoire du cinéma des effets spéciaux, plein d'illustrations étonnantes (Le Républicain Lorrain).

Une somme de photos infos et anecdotes sur le monde merveilleux du cinéma B, voire Z. Des centaines d'images gore, poétiques ou absurdes, mais toujours drôles (L'Affiche).

Un nouvel hommage aux monstres les plus délirants de l'histoire du cinéma (Ciné Live).

Réjouissant survol des grands nanars du cinéma fantastique, sous une pluie d'illustrations et un texte plein d'humour (Télé K7).

Tous les monstres super top moches dans ce troisième opus des Craignos Monsters (20 Ans).

On adore cette encyclopédie de l'horreur bidonnante. Monstrueusement drôle (Studio Multimédia).

Un bel hommage au cinéma fantastique de série B (Ouest France).

Monstres ringards en vedette où l'auteur explore avec humour la planète des séries Z (Paris Normandie).

ZE CRAIGNOS MONSTERS

LE RE-RETOUR

LES GRANDS THEMES DU CINEMA FANTASTIQUE

Jean-Pierre PUTTERS

VENTS D'OUEST

MAD MOVIES

Le livre qui dit tout sur les films de séries Z (Libération).

Le retour de tous les monstres du cinéma fantastique. Jubilatoire (L'Est Républicain).

Anthologie des créatures les plus Z, pleins d'infos et une icono très graphie. Un cadeau monstrueux (Première).

En vente dans toutes les bonnes librairies, FNAC, Virgin, maisons de la presse et autres lieux branchés.

Disponible également à la Librairie du Cinéma

MOVIES 2000

49 rue de La Rochefoucauld
75009 Paris
(ouverte du mardi au samedi, de 14 h 30 à 19 h)



Si la dose prescrite ne remplit pas son office, n'hésitez pas à augmenter la posologie avec les tomes 1 et 2 des **CRAIGNOS MONSTERS**. Chaque volume : 240 F (port compris) à notre adresse : Mad Movies/ Impact, 4 rue Mansart, 75009 Paris.





Editions
VENTS D'OUEST
31/33 rue Ernest Renan
92130 Issy Les Moulineaux
Tél.: 01 41 46 11 46
Fax : 01 40 93 05 58

Diffusion
ILIADE
31 rue Ernest Renan
92130 Issy Les Moulineaux
Tél.: 01 41 46 11 41
Fax : 01 41 46 11 10

Distribution
HACHETTE
Avenue Gutenberg
78316 Maurepas Cédex